



UNS. 105 A. 20
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



oudier de
illemert [illegible]

Lady Amelia Kerr's book giv.
by Lady Ancram. 176[illegible] —

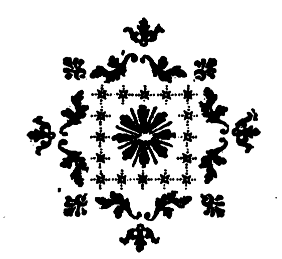
L'AMI

DES

MUSES.

L'AMI
DES
MUSES.

NE LUDIBRIA VENTIS.
HOR.



A AVIGNON,
Chez LOUIS CHAMBEAU.

M. DCC. LVIII.

PRÉAMBULE.

LE Poëte est un favori des Muses. Rassembler de bonnes Pieces de Poësie manuscrites ou imprimées, mais éparses & en danger de se perdre; retirer de bons morceaux de ces ouvrages d'ailleurs licentieux, qui par-là ne peuvent être lus : faire du tout un Recueil; c'est être AMI DES MUSES.

On a préféré dans cette collection la variété à un ordre qui n'auroit pu être que forcé.

TABLE.

TABLE.

TABLE.

oudier de

illemert 1[illegible]

TABLE.

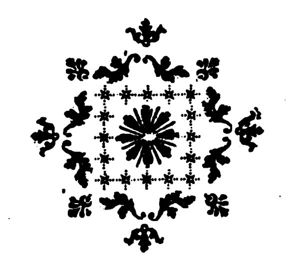
TABLE.

TABLE.

TABLE.

L'AMI
DES
MUSES.

NE LUDIBRIA VENTIS.
HOR.



A AVIGNON,
Chez LOUIS CHAMBEAU.

M. DCC. LVIII.

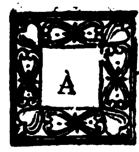
TABLE.

EPITRE



ÉPÎTRE DE M. LE COMTE DE S^T. L.

À M. LE PRINCE DE BEAUVAU.



À Vivre au sein du Jansénisme,
Cher Prince, je suis condamné;
Dans le vieux Château de Terné,
Je répéte mon Catéchisme;
Du Vatican, de Port-Royal
J'entends conter les vieilles guerres;
J'entends mettre au rang des Saints Péres,
Nicole, Quesnel & Pascal.
J'en lis un peu par courtoisie;
Ces fols pleins de misanthropie,
Souvent ne raisonnent pas mal;
Ils ont eu l'art de bien connoître
L'Homme qu'ils ont imaginé;
Mais ils n'ont jamais deviné

Ce qu'il eſt, ni ce qu'il doit être.
Plus ingenu, moins orgueilleux,
Montagne ſans Art, ſans ſyſtême;
Cherchant l'Homme dans l'Homme même,
Le connoît & le peint bien mieux.
Adiſſon veut nous rendre heureux
Par mille traits ingénieux,
Sa morale flatte & reveille;
Il inſpire quand il inſtruit,
C'eſt un ſage qui nous conduit,
C'eſt un ami qui nous conſeille,
Un vieux Janſéniſte grondeur
Dit qu'en détruiſant la nature,
On fait plaiſir à ſon Auteur;
Et qu'on charme le Créateur,
En tourmentant la Créature,
Du petit nombre des élus,
Tous ſes ennemis ſont exclus;
Et ces ſauvages Cénobites
Qui vantent à Dieu leur ennui,
Ne voudroient plus vivre pour lui
S'il étoit mort pour les Jéſuites.

Indulgente Société ;
Oh vous Dévots plus raiſonnables!
Vertueux ſans férocité,
Le goût polit vos mœurs aimables ;
Vous vous occupez ſagement
De l'art de penſer & de plaire ;
Aux charmes touchants du Bréviaire ;
Vous entremêlez prudemment
Et du Virgile & du Voltaire :
Vous parlez au nom du Seigneur ;
Et vous n'ennuyez point les hommes ;
Vous nous condamnés ſans fureur ,
Vous nous voyez tels que nous ſommes.
Je ne veux point pour Directeur ,
Un fol dont la mauvaiſe humeur
Erige en crime une foibleſſe ;
Et veut anéantir mon cœur ,
Pour le conduire à la ſageſſe.
Je ſens , j'ai des goûts , des déſirs ;
Dieu les inſpire ou les pardonne :
Le triſte ennemi des plaiſirs
L'eſt aussi du Dieu qui les donne.

LA SOIRÉE.

LE Soleil finit sa carriere,
Le tems conduît son char ardent;
Et dans des torrens de lumiére,
Le précipite à l'Occident.

Sur les nuages qu'il colore,
Quelque tems il se reproduit;
Dans les flots azurés qu'il dore,
Il ranime le jour qui fuit.

La vapeur humide & fluide
Que rassemble un jour temperé,
Va bientôt de la terre aride
Rafraichir le sein alteré.

Des Roses qu'il a ranimées,
Zephire embellit les couleurs,
Et de ses ailes parfumées
Répand les plus douces odeurs.

Dans le lointain j'ai vu Lisette,
Elle ramene son Troupeau;
Accourons vîte à sa Houlette
Attacher un ruban nouveau.

Que d'une Guirlande nouvelle
Ma main couronne ſes cheveux;
Et qu'elle liſe dans mes yeux
Le plaiſir de la voir ſi belle.

Mais les oiſeaux par leurs concerts,
Ceſſent de troubler le ſilence;
L'ombre deſcend, la nuit s'avance,
En planant ſur les champs déſerts.

Déjà ſur ſes aîles légeres,
Morphée amene le repos;
Dieu puiſſant ſuſpends les travaux,
Endors les Epoux & les meres;
Mais ne verſe point tes Pavôts
Sur les yeux des jeunes Bergeres.

De la nuit l'aſtre radieux
Effleure l'onde qu'il éclaire;
Et ſur l'océan ténébreux
Fait jouer ſa foible lumiere.

Les rayons du globe argenté
Tombent en pénétrant les ondes;
La nuit fait tord à la beauté,
Le grand jour à la liberté:

Les feux pâles, les clartés sombres
Sont les jours de la volupté.
Du Rossignol la voix brillante
Eleve ses sons enchanteurs,
Au sein du plaisir, il le chante,
Tandis que ses accens flateurs
Charment mon ame impatiente,
Echappée au regard jaloux
Lisette arrive au rendez-vous.
D'un feu plus doux ses yeux s'animent,
Les miens annoncent mes désirs;
Nos regards confondus expriment
L'espoir & le gout des plaisirs.
Aimable fils de Citherée,
De l'Ivresse de nos esprits
Tu ne peux augmenter le prix,
Qu'en ajoutant à sa durée.
De ce délicieux moment
Fixe le passage insensible;
Que dans sa course imperceptible,
Le temps coule plus lentement.
Dans les fougues du plaisir même,

Que ſans ceſſe le ſentiment
Ranime mon bonheur ſuprême.
Que dans les bras de ce que j'aime,
Je paſſe de l'emportement
A ce calme doux & charmant
Où l'ame après la jouiſſance,
Sans tumulte, mais ſans langueur;
Dans un voluptueux ſilence,
Se rend compte de ſon bonheur.
Mais la molleſſe où tu nous plonge,
Sommeil, interrompt nos deſirs;
Dans tes tableaux vrais que tes ſonges
Nous retracent tous nos plaiſirs.
Puiſſé-je au moins, dans ton Empire
Près de Liſette ſoupirer,
La voir dans mes bras, l'admirer;
Et m'éveiller pour le lui dire.



VERS D'UN CORDELIER,

Adressés à une DEMOISELLE, en lui envoyant une Toilette de bois de Ste. Lucie.

MAlgré la haire & le cilice
Et le cordon dont je suis ceint,
Je sens sous l'habit de Novice,
Qu'il est plus aisé, Cleonice,
D'être Martyr, que d'être Saint.

Au fond de ma sombre Cellule,
Mon cœur rebelle à S. François,
Brise ses fers, s'échappe; & brûle
De se ranger sous d'autres Loix.

Pour calmer la langueur secrette
Qui me consume nuit & jour;
Mes mains ont poli la Toilette,
Premier hommage qu'à l'amour
Offre un timide Anachorette.

Je vous aime quand le Soleil
Sort du sein orageux de l'onde;
Je vous aime quand moins vermeil,

Il fait place à la nuit profonde :
Je ne dis rien de mon ſommeil,
On ſait bien que les gens du monde
N'en connoiſſent point de pareil.

VERS

Adreſſés à une DEMOISELLE, *ſous le nom de Themire, ſur une roſe.*

TENDRE fruit des pleurs de l'aurore,
Objet des baiſers du Zéphir ;
Reine de l'Empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je, hélas ! différe encore,
Différe un moment à t'ouvrir ;
L'inſtant qui doit te faire éclorre,
Eſt celui qui doit te flétrir.

Themire eſt une fleur nouvelle
Qui doit ſubir la même loi ;
Roſe, tu dois briller comme elle,
Elle doit paſſer comme toi.

Deſcends de ta tige épineuſe,

Viens la parer de tes couleurs ;
Tu dois être la plus heureuſe,
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs ſur le ſein de Themire ;
Qu'il ſoit ton thrône & ton tombeau ;
Jaloux de ton ſort, je n'aſpire
Qu'au bonheur d'un trépas ſi beau.

Tu verras, quelque jour, peut-être,
L'azile où tu dois pénétrer,
Un ſoupir t'y fera renaitre,
Si Themire peut ſoupirer.

L'amour aura ſoin de t'inſtruire
Du côté que tu dois pancher,
Éclate à nos yeux ſans leur nuire,
Pare ſon ſein ſans le cacher.

Si quelque main a l'imprudence
D'y venir troubler mon repos,
Emporte avec toi ma vengeance ;
Garde une épine à mes rivaux.

LE SOLDAT RÉFORMÉ.

Las des fatigues de la guerre
Et du commerce des Héros,
Je prends bien ma part du repos
Que Louis accorde à la Terre.
Dans la foule de nos Guerriers,
Soldat obscurement utile,
Je ne partageois les lauriers
Ni de Saxe ni de Belle-Isle.
J'essuyois les récits mortels,
Et les airs tristement capables
De nos Lieutenans Colonels ;
De mille plaisants détestables
J'admirois les fades bons mots :
Victime des Rois & des sots
Je m'ennuyois pour la Patrie.
Mais c'en est fait, Mars en furie
Ne tonne plus sur nos remparts,
Nous replions nos étendars ;
Et jusqu'aux plaines de Hongrie
Louis a fait fuir les Hussards.

Au Dieu des talens & des arts,
J'offre les inſtans de ma vie;
Ne crois pas qu'à nos beaux eſprits
Je veuille diſputer la gloire:
Je ne veux vaincre que Philis,
Et ne chanter que ma victoire.

PYGMALYON.

ELEVE d'Apollon & favori des Belles,
Entre les arts & les amours,
L'heureux Pigmalion partageoit ſes beaux jours,
Comblé d'honneurs nouveaux & de faveurs nouvelles,
Sous ſon cizeau voluptueux,
Une Venus venoit d'éclorre:
Celle qu'à Paphos on adore,
Peut-être des humains méritoit moins les vœux;
L'Artiſte, en la formant, ſe rappelloit l'image
Des beautés qui l'avoient charmé;
Ce que ſon cœur avoit aimé,
Il l'exprimoit dans ſon ouvrage:

Mon art, dit-il, a rassemblé
Des trésors qu'en cent lieux l'amour voulut répandre;
Que leur accord me plaît! & que j'ai bien sçu rendre
La jambe de Doris & la gorge d'Eglé!
J'adorois dans Philis cette taille légére;
Que j'exprime avec vérité
Toutes les graces de Glycere!
Jamais fixé, toujours flatté,
Sur les moindres détails il promene la vûe,
L'amour propre & la volupté
Le ramenent sans cesse aux pieds de la statue.
En vain, pour s'occuper d'un ouvrage nouveau,
Il voudroit s'éloigner de l'objet qui l'enchante;
Il s'excite au travail, mais sa main languissante
S'arrête, tombe, & laisse échaper son ciseau.
Il quitte la statue, & revient auprès d'elle,
Il la revoit, elle est encore plus belle.
Si ce marbre, dit-il, pouvoit être animé,
Qu'avec plaisir je lui rendrois hommage;
Je l'instruirois à faire usage
D'un cœur qui n'auroit point aimé:
Il faut aimer, il m'aimeroit peut-être,

Il devroit ſon bonheur à mon art, à mes feux;
Avec l'art d'en jouir, il me devroit ſon Être :
Il ignoreroit tout, mais ſon cœur & mes yeux
Lui feroient bien-tôt tout connoître.

Amour, ſur ce marbre enchanteur
Répands la flamme la plus pure;
D'une Beauté nouvelle enrichis la nature,
À tant d'attraits tu dois un cœur.

Il embraſſe, à ces mots, le marbre qu'il adore,
Il croit avoir ſenti de foibles mouvemens;
Il frémit, il héſite, il voit, il doute encore :
Une timide joie agit ſur tous ſes ſens.
Il a vu palpiter une gorge naiſſante,
De transports plus fougueux cet objet le remplit;
Il y porte une main tremblante,
Sous ſes doigts étonnés, le marbre s'amollit :
Il cole ſur ſa bouche une bouche enflammée;
Elle répond, dit-il, à mon emportement.
Par le plaiſir la ſtatue animée,
Ouvre les yeux, & voit le jour & ſon Amant,
Elle éprouve, ſans le connoître,
Une aveugle félicité;

Son cœur naissant est emporté
Par le bonheur d'aimer & d'être :
Son ame est sans idée, & n'a que des desirs,
Ses premiers sentimens ont été des plaisirs.
Par une caresse nouvelle,
À chaque instant elle essayoit ses sens;
Et ses plus simples mouvemens
Sont des faveurs pour lui, sont des plaisirs pour elle,
Ah! c'en est fait, dit-il, mon cœur content des Dieux,
N'a rien à demander à leur bonté suprême:
Charmes que j'ai formés, qu'anima l'amour même,
Le Ciel a comblé tous mes vœux,
Vous vivez, vous m'aimez, & j'aime.

ÉCLOGUE.

SUR la fin d'un beau jour, une jeune Bergére,
Plus tard que de coutume ayant quitté sa mere;
Pressoit les pas tardifs de son nombreux troupeau
Vers un bocage épais, éloigné du hameau.
L'heure d'un rendez-vous, malgré ses soins, passée,
S'offroit incessamment à sa triste pensée;

Elle arrive, mais Ciel, quels furent ses soucis !
De parcourir ces lieux, sans y trouver Tircis ;
Dans son impatience en vain elle l'appelle,
Écho seule répond à la voix de la Belle.
Mille soupçons confus allument son courroux,
Elle s'arrête enfin au plus cruel de tous.
Tircis ne m'aime point, le perfide, dit-elle,
Ne peut en même temps être heureux & fidele ;
Une Bergére amante est pour lui sans appas ;
Sans doute il m'aimeroit, si je ne l'aimois pas.
On me l'avoit bien dit, avant de le connoître
Traitez bien un Amant, il cessera de l'être ;
L'amour ne peut durer qu'autant que les desirs,
Il naît dans l'espérance, il meurt par les plaisirs.
Aussi quand il me tint un amoureux langage,
Quoiqu'en secret mon cœur approuvât son hommage,
Le Soleil quatre fois fit mûrir nos moissons,
Avant que je parusse écouter ses chansons.
En lui cachant l'ardeur qui dévoroit mon ame,
Que n'ai-je point souffert pour éprouver sa flamme ?
Par combien de tourmens n'ai-je point acheté

Le

iérique honneur d'aimer en sûreté ;
à mon Berger, & cruelle à moi-même,
i laissai voir qu'une rigueur extrême.
ı jour, jour fatal au repos de mon cœur ;
op tendrement me peignit son ardeur.
à quand, dit-il, je m'en souviens encore,
ous insensible au feu qui me dévore ;
votre beauté, craindriez-vous un jour,
oir à quelqu'autre immoler votre amour ;
nds Dieux ! si je vis sans aimer ma Bergere
flutte, ma voix, mes vers cessent de plaire :
ne voye étouffer les oiseaux que j'instruis ;
s prés soient sans fleurs, & mes vergers sans
fruits ;
s tendres brebis, & mes béliers superbes
S'empoisonnent du suc des plus mortelles herbes :
Que je les abandonne à la fureur des loups ;
Et que je sois moi-même en proie à leur courroux.
J'en jure par les Dieux, ou plutôt par vous-même,
Philis ; l'amour vous rend ma Déité suprême :
L'ardeur que j'ai pour vous ne finira jamais ;
Croyez-en mon amour, mes sermens, vos attraits.

Son trouble, sa langueur, son regard, son silence,
Tout m'assûroit alors de sa persévérance;
Je ne pus résister à des coups si puissans,
Un désordre inconnu s'empara de mes sens;
Presque sans le vouloir, éperdue, inquiéte,
À mon perfide Amant j'avouai ma défaite.
Je vous aime, lui dis-je, heureuse si mon cœur
Peut attendre de vous une éternelle ardeur:
À n'aimer rien que vous, cher Tircis je m'engage,
Que de mon tendre amour cet Agneau soit le gage;
Il croîtra, que nos feux croissent ainsi que lui,
Puissions-nous nous aimer encor plus qu'aujourd'hui.
Qu'après un tel aveu notre entretien fut tendre!
Oiseaux vous le savez, vous seul putes l'entendre:
Tout ce que sent un cœur par l'amour animé,
Dans cet heureux instant fut par nous exprimé.
À peine eus-je livré mon cœur à ses desirs,
Que la nuit vint troubler nos innocents plaisirs;
Malgré nous, il fallut nous soustraire à leurs charmes,
Tircis fut accablé, je répandis des larmes;
Et pour nous séparer, en nous serrant la main,
Nous ne pumes tous deux prononcer qu'à demain.

Depuis cet heureux jour, dans cette solitude
Il me prévient toujours avec exactitude ;
Mais hélas ! aujourd'hui je l'attends vainement ;
L'ingrat n'a plus pour moi les mêmes sentimens ;
Sans doute le Perfide, auprès de quelque Belle,
Se fait de mes chagrins un mérite auprès d'elle ;
Et pour la flatter mieux ; méprisant ma beauté,
L'infidéle se rit de ma crédulité.
Dieux, sur la foi desquels j'ai perdu l'innocence
De mon perfide Amant daignez tirer vengeance.
Elle achevoit ces mots quand Tircis accourut,
A l'aspect du Berger son courroux disparut :
Eh quoi donc, lui dit-elle, avec un regard tendre,
Depuis quand un Amant se fait-il tant attendre ?
Bergére, reprit-il, calmez votre courroux,
J'étois sur ces gazons deux heures avant vous :
Vous arriviez enfin ; mais disgrace imprévue,
Un loup au même instant s'est offert à ma vue ;
Il entraînoit, grands Dieux ; quelle allarme pour moi !
Cet agneau si chéri gage de votre foi.
Ah Ciel pour mon amour quelle funeste présage !
Ai-je dit, mais cruel je méprise ta rage ;
Quoique je sois ici sans houlette, sans chien,

Tu ſentiras bientôt qu'un Amant ne craint rien.
Enfin juſqu'en ſon fort, la bête pourſuivie,
A perdu ſous mes coups ſa proie avec la vie ;
J'ai vengé par ſa mort nos plaiſirs differés ;
Pouvois-je moins punir qui nous a ſéparés.
La Bergére, à ces mots, lui raconta ſes craintes ;
Le fidéle Tircis lui fit ſes douces plaintes :
Philis d'un air confus, approuvant ſes raiſons ;
Par de nouveaux ſermens expia ſes ſoupçons.

ÉPÎTRE

DE M. L'ABBE' DE C.

A MADAME LA COMTESSE DE STAAL DE LAUNAY.

LAUNAY qui ſouverainement
Poſſédes le talent de plaire,
Qui ſait de tes défauts te faire un agrément,
Et des plaiſirs du changement
Jouit ſans paroître légére,
Même aux yeux d'un fidéle Amant ;
Coquette, libertine, & peut-être friponne ;

Quelques noms odieux qu'en ces vers je te donne,
Je ſens, dans le moment que l'on doit t'abhorrer,
Que mon cœur hormis toi ne trouve rien d'aimable;
Et par un charme inconcevable,
Avec ce qui rendroit une autre abominable;
Tu trouves le moyen de te faire adorer.
Que ne te dois-je point, ſans toi dans l'indolence
Couloient mes derniers jours à l'ennui deſtinés,
Par la nature condamnés
Aux langueurs de l'indifférence.
Toi ſeule ranimant par d'inconnus efforts,
D'une machine preſqu'uſée
Les mouvemens & les reſſorts;
As fait renaître encor dans une ame glacée,
Les fureurs de l'amour & mes premiers tranſports.
Mais que n'ai-je point fait pour vaincre ma tendreſſe,
Et combattre un penchant qui n'eſt plus de ſaiſon?
Il n'en étoit plus temps, & déja ton adreſſe
M'avoit fait avaler ce funeſte poiſon
Que tu ſais préparer avec délicateſſe;
Et j'étois hors d'état d'écouter la raiſon,
Quand elle m'a voulu reprocher ma foibleſſe.

Comment te résister ? même avant de te voir,
D'un penchant inconnu j'ai senti le pouvoir ;
Je louois ton esprit, avant de te connoître :
Ta seule réputation
Formoit l'intelligence & l'inclination
Qu'une aveugle prévention,
Sans m'en appercevoir, malgré moi faisoit naître.
Je te cherchois par-tout ; quand tu vins à paroître
Un charme plus puissant cent fois que la beauté,
Forma les nœuds secrets tout-à-coup d'une chaîne ;
Si forte en sa légéreté,
Que je sacrifiai sans peine
À ce doux penchant qui m'entraîne,
Mon repos & ma liberté.
Qui jamais comme toi, des charmes de l'esprit
Fit sentir toute la puissance ?
De tout ce que l'Etude apprit,
Il semble que tu veux affecter l'ignorance ;
Et sais avec discernement,
D'un esprit cultivé ménager l'abondance ;
Le tout avec tant d'agrément,
Qu'à la plus abstraite science

Tu conſerves tout l'enjoument
De la plus ſimple connoiſſance.
Sur tes moindres diſcours l'imagination
Jette des fleurs avec largeſſe,
Sans rien ôter à la juſteſſe
Du charme de l'invention.
Ce brillant de l'eſprit, ſur toute ta perſonne
Répand cet agrément qu'on ne peut exprimer;
Ces graces que nature donne,
Et qui ſe font ſentir à qui te ſait aimer.
N'étoit-ce point aſſez ? un ſon de voix flatteur
Portoit à tout moment dans mon ame embraſée,
D'une délicate penſée
La douce illuſion & le tour enchanteur.
Jours ſerains, jours heureux, qu'êtes-vous devenus?
Où jadis plus d'une conquête,
De mirthe & de laurier vint couronner ma tête:
Jeuneſſe des plaiſirs, beaux jours vous n'êtes plus;
Et déja l'âge qui s'avance,
D'un amour mutuel me ravit l'eſpérance.
Dans cette juſte défiance,
Je ne voulus jamais devenir ton vainqueur;

Et ne comptant pour rien, dans l'ardeur de te plaire,
Du plaisir d'être aimé la douceur étrangere ;
Au seul plaisir d'aimer j'abandonnai mon cœur,
Je te parlai d'amour, tu te plus à m'entendre ;
Les jours étoient trop courts pour nos doux entretiens ;
Et je connois peu de vrais biens
Dont on puisse jamais attendre
Le plaisir que me fit la fausseté du mien.
Heureux à qui le Ciel donne un cœur assez tendre,
Pour pouvoir aisément comprendre
D'un amour malheureux quel étoit le bonheur ;
Tel que je crois qu'il devroit rendre
Les plus heureux Amans jaloux de mon erreur.

L'ALLÉE DE SYLVIE.

QU'à m'égarer dans ces Bocages,
Mon cœur goute de voluptés!
Que je me plais sous ses ombrages !
Que j'aime ces flots argentés !
Douce & charmante rêverie,
Solitude aimable & cherie
Puissiez-vous toujours me charmer;

De ma triste & lente carriere
Rien n'adouciroit la misere,
Si je cessois de vous aimer.
Fuyez de cet heureux azile,
Fuyez de mon ame tranquille,
Vains & tumultueux projets;
Vous pouvez promettre sans cesse,
Et le bonheur & la sagesse;
Mais vous ne les donnez jamais.
Quoi, l'homme ne pourra-t-il vivre,
A moins que son cœur ne se livre
Aux soins d'un douteux avenir?
Et si le temps coule si vite,
Au lieu de retarder sa fuite;
Faut-il encor la prévenir?
Oh qu'avec moins de prévoyance,
La vertu, la simple innocence
Font des heureux à peu de fraix!
Si peu de bien suffit au sage,
Qu'avec le plus leger partage,
Tous ses désirs sont satisfaits:
Tant de soins, tant de vigilance

Sont moins des fruits de la prudence,
Que des fruits de l'ambition.

L'homme content du néceſſaire,
Craint peu la fortune contraire,
Quand ſon cœur eſt ſans paſſions:
Paſſions ſources de délices,
Paſſions ſources de ſupplice,
Cruels tyrans, doux ſéducteurs;
Sans vos fureurs impétueuſes,
Sans vos amorces dangereuſes,
La paix ſeroit dans tous les cœurs.

Malheur au mortel mépriſable,
Qui dans ſon ame inſatiable
Nourrit l'ardente ſoif de l'or:
Du honteux penchant qui l'entraine
Qu'il puiſſe rencontrer la peine
Au fond même de ſon tréſor.

Malheur à l'ame ambitieuſe
De qui l'inſolence odieuſe
Veut aſſervir tous les humains
A ſes Rivaux toujours en bute
Puiſſe-t-il voir venir ſa chûte

Du propre ouvrage de ses mains.
Malheur à tout homme farouche,
A tout mortel que rien ne touche
Que sa propre félicité;
Qu'il éprouve dans sa misere,
De la part de son propre Frere
La même insensibilité.
Sans doute un cœur né pour le crime
Est fait pour être la victime
De ces affreuses passions;
Mais jamais du Ciel condamnée,
On ne vit une ame bien née
Céder à leurs séductions.
Il en est de plus dangereuses,
De qui les amorces flatteuses
Déguisent bien mieux le poison;
Et qui toujours, dans un cœur tendre,
Commencent à se faire entendre,
En faisant taire la raison.
Mais du moins leurs leçons charmantes
N'imposent que d'aimables Loix;
La haine & ses fureurs sanglantes

S'endorment à leur douce voix.
Des ſentimens ſi légitimes
Seront-ils toujours combattus ?
Nous les mettons au rang des crimes,
Ils devroient être des vertus.
Pourquoi de ces penchans aimables,
Le Ciel nous fait-il un tourment ?
Il en eſt tant de plus coupables,
Qu'il traite moins ſéverement.
O diſcours trop rempli de charmes,
Eſt-ce à moi de vous écouter ?
Je fais avec mes propres armes,
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchantereſſe
Me pourſuit juſqu'en ce ſéjour ;
J'y veux moraliſer ſans ceſſe,
Et toujours je ſonge à l'amour.
Je ſens qu'une ame plus tranquille,
Plus exempte de tendres ſoins,
Plus libre en ce charmant azile
Philoſopheroit un peu moins :
Ainſi du feu qui me dévore,

Tout sert à fomenter l'ardeur;
Hélas! n'est-il pas temps encore
Que la paix regne dans mon cœur?
Déjà de mon septieme lustre
Je vois le terme s'approcher;
Déjà la jeunesse & son lustre
Chez moi commence à s'effacer.
La triste & sévere sagesse
Fera bientôt fuir les amours;
Bientôt la pesante vieillesse
Va succéder à mes beaux jours.
Alors les ennuis de la vie
Chassant l'aimable volupté,
On verra la Philosophie
Naître de la nécessité.
On me verra par jalousie
Prêcher mes caduques vertus;
Et souvent blamer par envie
Les plaisirs que je n'aurai plus.
Mais malgré les glaces de l'âge,
Raison, malgré ton vain effort;
Le sage a souvent fait naufrage,

Quand il a crû toucher au Port.
O ſageſſe ! ô belle chimere !
Douce illuſion de nos cœurs,
C'eſt ſous ton divin caractere
Que nous encenſons nos erreurs ;
Chaque homme t'habille à ſa mode.
Sous le maſque le plus commode
A leur propre tranquillité,
Ils déguiſent tous leur foibleſſe ;
Et donnent le nom de ſageſſe
Au penchant qu'ils ont adopté.

Tel, chez la jeuneſſe étourdie,
Le vice inſtruit par la folie,
Et d'un faux titre revêtu ;
Sous le nom de Philoſophie,
Tend des pieges à la vertu.

Tel, dans une toute contraire,
On voit le fanatique auſtere
En guerre avec tous ſes déſirs ;
Peignant Dieu toujours en colere,
Et ne s'attachant pour lui plaire,
Qu'à fuir la joie & les plaiſirs.

Ah! s'il exiſtoit un vrai ſage,
Que différent en ſon langage,
Et plus différent dans ſes mœurs;
Ennemi des vils ſéducteurs;
D'une ſageſſe plus aimable,
D'une vertu plus ſociable,
Il joindroit le juſte milieu
A cet hommage pur & tendre
Que tous les cœurs auroient dû rendre
Aux grandeurs aux bienfaits de Dieu.

ODE

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

QUel ſpectacle ſe découvre
A mes timides regards?
La voûte céleſte s'ouvre,
Qu'entends-je de toute part?
Les vents ſifflent, les mers grondent,
Les élémens ſe confondent
Par des mouvemens divers;
Et briſant enfin leurs digues,
Font une funeſte ligue

Pour détruire l'Univers.

Le pere du jour expire;
L'horreur, le trouble, la nuit
Etabliſſent leur empire;
La Lune s'éclipſe & fuit:
Les feux du Ciel ſe conſument;
Et des feux nouveaux s'allument
Dont la lugubre clarté
Eſt le terrible préſage
De cet inſtant qui partage
Le temps & l'éternité.

Un ſon égal au tonnerre
Anime l'airain fatal
Qui donne à toute la terre
Le redoutable ſignal.
A cette voix menaçante,
La mort même obéiſſante,
Ouvre ſon avare ſein;
Et je vois pour tout le monde
D'une pouſſiere féconde
Renaître le Genre-humain.

Parmi cet immenſe nombre

D'hom

D'hommes tremblans éperdus,
Regne une tristesse sombre,
Tous les rangs sont confondus.
Déchus de leurs avantages,
Les Rois, les Héros, les Sages
Reconnoissent aujourd'hui,
Qu'esclaves du même Maître,
Au moment qu'il veut paroître,
Tout s'éclipse devant lui.

Pour annoncer sa venue,
Le Ciel s'embrase d'éclairs;
Je l'apperçois sur la nue,
Assis au milieu des airs;
La sainteté le couronne,
La majesté l'environne,
La foudre part de ses yeux,
Et sur son front, la justice
Menace d'un prompt supplice
Les mortels audacieux.

Quels effroyables symptomes
Cause ce nouveau Soleil,
En détruisant les fantômes

Produits par un long ſommeil.
Saiſi d'une peur ſoudaine,
Le Juſte ſe croît à peine,
À couvert de ſon courroux;
Et l'on entend les coupables,
Pouſſer ces cris lamentables,
Montagnes tombez ſur nous.

Moins troublés ſont des Rébelles,
Sous le glaive de Themis,
De leurs fureurs criminelles
Prêts à recevoir le prix:
Moins effrayés ſont ſur l'onde,
Ceux dont tout l'eſpoir ſe fonde
Sur d'inutiles efforts;
Quand ſous leurs pieds, ſur leur tête,
Les flots, les feux, la tempête
Leur préſentent mille morts.

Un livre affreux ſe déplie,
Où par des traits éclatans,
Le doigt du Seigneur publie
L'hiſtoire de tous les temps:
En vain l'heureux artifice

Avoit ſu peindre le vice
Des couleurs de la vertu;
La vérité ſouveraine
Détruit l'apparence vaine
Dont il étoit revêtu.

Sévére Juge, & bon Pere,
Dieu ſépare ſans retour
Les objets de ſa colére
Des objets de ſon amour:
Son implacable vengeance,
Et ſa divine clémence,
Rendent par un juſte accord,
L'Arrêt de mort ou de vie
Qui du Saint & de l'impie
Fixe pour jamais le ſort.

Il commande, & les abîmes
À ſa parole s'ouvrant,
Engloutiſſent les victimes
Qu'il livre au feu dévorant:
Et du ſéjour de la joye,
Lui-même traçant la voye;
Les Elus vont triomphans,

Jouir du riche héritage
Qu'il a promis en partage
À ses fidéles enfans.

LA SOLITUDE LITTERAIRE,
ODE
AU GRAND ROUSSEAU.

PAISIBLES lieux, séjour champêtre,
Azile de la liberté,
Une autre saison va renaître;
Je touche à ma captivité:
Esclave de la multitude,
À peine de ma solitude
Ai-je goûté les agrémens;
Bientôt le retour de Borée,
D'un loisir de peu de durée
M'annonce les derniers momens.

Des Amphions & des Orphées,
Je tentois ici les accords;
J'offrois mes vœux aux doctes Fées,
Elles secondoient mes efforts.
Beaux lieux qui futes mon Parnasse,

Bosquets où le Rival d'Horace
M'apprit à fronder les Cotins,
Je vous fuis & je vous desire.
Hélas! quoiqu'un sage aît pu dire,
Nos goûts ne sont pas nos destins;
Depuis le siécle de Pandore,
Je parcours en vain tous les temps;
Nul siécle n'a produit encore,
L'histoire des mortels contens.
Inquiet au sein de l'aisance,
Le plus heureux en apparence,
Soupire pour le sort d'autrui;
Les temps n'ont point changé la scène,
Horace peignoit à Mecene
Ce que nous voyons aujourd'hui.

Que Socrate au Dieu des richesses
Refuse l'honneur des Autels;
Du Dieu les perfides promesses
Séduiront toujours les mortels.
Que Jupiter dans sa colére,
Sur l'un & sur l'autre hémisphère
Lance la foudre & les éclairs;

Le Ciel & Neptune en furie
Verront notre audace aguerrie
Triompher des vents & des mers.

Qui nous rendra ce premier Âge,
Où l'homme ennemi des excès,
Ignoroit le triste avantage
De nos chimériques succès :
Heureux jours où son innocence
Étoit son unique science ;
Où les vertus étoient ses mœurs ;
Âge d'or, où l'aimable Astrée,
De tous les Peuples adorée,
N'avoit pour Temples que des cœurs.

C'est dans votre immortel empire
Qu'on peut les retrouver encor,
Muses, c'est chez vous qu'on respire
L'innocence de l'âge d'or :
Je n'y découvre que des charmes,
Je n'y vois point couler ces larmes
Que l'ambition fait verser :
Délicieuse solitude,
Tranquilles jours, paisible étude,

Quel bien peut donc vous remplacer ?
Regnez, ô Muſes favorables,
Vous ſeules méritez nos vœux;
Quels autres biens ſont deſirables,
Vous ſeules nous rendez heureux.
La fortune aveugle Déeſſe,
Ou nous rebute, ou nous careſſe,
Sans diſcernement & ſans choix;
Oſons mépriſer ſon caprice,
Que craint-on de ſon injuſtice,
Quand on eſt ſoumis à vos loix.
Bias guidé par vos maximes,
Efface en foulant l'or aux pieds,
Ces prétendus Héros ſublimes
Que l'erreur a déifié.
Il brave dans ſon indigence,
Le fier mortel dont l'opulence
N'a que le vice pour appui;
Et mépriſant un bien fragile,
Il s'aſsûre un deſtin tranquille;
Creſus eſt moins riche que lui.
Ovide, loin des bords du tibre,

Habite un séjour odieux;
Perd-il, en cessant d'être libre,
Ce qui le rendoit cher aux Dieux?
On l'exile en un lieu sauvage,
Vous le suivez sur ce rivage,
Les graces viennent le servir;
Vos chants temperent sa tristesse,
Votre amour étoit sa richesse,
Auguste ne peut la ravir.

Au fond d'une prison obscure,
Un autre courbé sous les fers,
Oppose aux cris de la nature,
Sa Philosophie & ses Vers;
Consolé par votre présence,
Il gémit sans impatience,
Ses yeux se refusent aux pleurs;
Tel qu'il fut aux jours de sa gloire,
Tel nous le retrace l'histoire;
En nous exposant ses malheurs.

Banni des rives de la Seine,
Le plus cher de vos nourrissons,
Succombe aux efforts de la haine;

Il meurt victime des soupçons.
Compagnes de sa vie errante,
Vous plaignez sa veine innocente;
Vous ranimez ses heureux tons,
Vous dictez les vers qu'il soupire;
Et quand loin de nous il expire,
C'est vous-mêmes que nous pleurons.

Muses, écartons ces images,
Cherchons de plus douces couleurs;
Du sort oublions les outrages,
Et changeons les ciprés en fleurs.
Tel dans la route fortunée
Que lui traça la destinée,
Ne connut de momens plus doux
Que ceux du loisir solitaire,
Où dans un exil volontaire,
Il ne s'occupa que de vous.

Nimphes du Tarn & de la Somme,
Quel charme fixe sur vos bords,
Deux Chantres dont la Grèce & Rome
Auroient envié les accords,
Loin de Paris qui les regrette,

L'écho tous les jours leur répéte
Qu'ils y tiendroient le premier rang ;
Les douceurs de la ſolitude ,
L'amour d'une paiſible étude
Arrêtent Greſſet & Lefranc.

Ainſi , loin du bruit de la Ville ,
Sous le hêtre & ſous le tilleul ,
Deſpreaux cherchoit un azile,
Dans la ſolitude d'Auteuil :
Alors moins ſenſible à la gloire
D'écrire la pompeuſe hiſtoire
Du plus grand Roi de l'Univers ;
Qu'à ces momens où ſous l'ombrage,
Les Muſes recevoient l'hómmage
De ſon loiſir & de ſes Vers.

Ainſi , d'une carriére illuſtre
Fontenelle égayant le cours ,
Au milieu du vingtiéme luſtre
Les cultive , & leur plaît toujours.
Heureux mortel qui ſur ſes traces
Captiva les ris & les graces ;
Et qui le même en tous les temps ,

Vainqueur de l'envie & de l'âge,
Conserve encore tout l'avantage
Dont il jouit dans son Printemps,
  Ne peut-on, savantes Déesses,
Prétendre à de moindres faveurs?
Et pour mériter vos caresses,
Faut-il égaler ces Auteurs?
Je vous offre une ardeur discrete,
Les talens forment le Poëte,
Le goût suffit à l'Amateur:
Loin de moi tout vœu téméraire;
Si j'ose aspirer à vous plaire,
C'est sous le nom de Spectateur.
  Mais quel bruit tout-à-coup s'excite,
La terre s'ouvre sous mes pas,
J'apperçois les bords du Cocyte;
Muses..... ne m'abandonnez pas.
Où suis-je...... déja dans la barque,
Le Nocher du sombre Monarque
M'a donné passage aux enfers;
Et loin de la rive embrasée,
Je me trouve dans l'Elisée,

Sous des peupliers toujours verds.
Disparoissez, horreurs secretes,
Je recouvre ma liberté,
Au brillant séjour des Poëtes,
Terpsicore m'a transporté.
Est-ce ici l'antique Parnasse ?
Pendare, Anacreon, Horace,
Y dictent les loix d'Apollon ;
Les fleurs à l'envi savent naître,
Tout parle, tout me fait connoître
Les Heros du sacré vallon.
Que ne puis-je, avec de tels guides,
Parcourir ces riches sentiers ?
Fameux vainqueur des Hesperides,
Je n'envierois point tes lauriers.
Ciel, comblés-vous mon espérance ?
Oui c'est Horace qui s'avance,
Mortel on exauce tes vœux ;
Prends ces fleurs, j'en fis l'assemblage,
Conserve ce précieux gage ;
Et jouis du bienfait des Dieux.
Quel charme, quelle aimable yvresse

Enchante mes ſens étonnés,
Fertiles rives du Permeſſe,
Double Mont, Coteaux fortunés,
Vos fleurs . . . mais où fuit ce beau ſonge,
Séduiſante erreur, doux menſonge,
Hélas ! je vous rappelle envain :
Dans ma ſolitude champêtre,
Je me reveille ſous un hêtre,
Au lieu de fleurs, un livre en main.

Rouſſeau tes immortels Ouvrages
Forment ce tréſor précieux,
Je touchois tes riantes pages
Dans ce ſonge myſterieux ;
J'y trouve les fleurs du Parnaſſe,
Les talens reunis d'Horace,
De Pindare & d'Anacreon :
J'y vois ce que peut l'harmonie,
Quand l'art obéit au génie ;
Et le génie à la raiſon.



A M. DE S. AGNAN,

Lors de son départ pour Rome.

JAdis l'austere honneur & la noble franchise
Regnoient au bord du Tibre, & donnoient seuls la Loi :
Vous partés, bien pourvu de telle marchandise ;
Mais aujourd'hui dans Rome, elle est de bas aloi :
Vous n'y verrez, Seigneur, ni Catons, ni Fabrices,
Vous méritez pourtant de traiter avec eux;
La politique & l'artifice
Sont les vertus de leurs Neveux.
Dans ce dédale tortueux
De leur oblique ministere,
Un péloton vous est-il nécessaire ?
Non sans doute, votre œil subtil
Suffit pour vous servir de guide.
Qu'importe ? l'amitié timide,
A tout hazard, vous présente ce fil,
Ses chastes mains ont fait l'ouvrage ;
Thesée en eût autant de celles de l'amour.
Allez, Preux Chevalier, imitez son courage,

Allez, & revenez un jour,
Auſſi fidele ami, qu'il fut amant volage.

A MADAME DE H...

Qui ſe levoit dès le point du jour pour aller à la chaſſe.

POurquoi vous ſauvez-vous des bras
D'un jeune Epoux qui vous adore,
Lorſque la diligente Aurore
Eſt encore au fond de ſes draps.
Paſſe qu'elle ſoit matinale,
Et qu'elle quitte un vieux Epoux
Pour ſe trouver au rendez-vous
Où l'attend le jeune Cephale:
Mais vous, qui n'avez point d'Amans
Qui vous ait rendu le cœur tendre;
Mais vous, qui voulez ſeulement
Donner de l'amour, ſans en prendre;
Où courez-vous donc, ſi matin?
Vous ſavez qu'à certaine Abbeſſe
Coulange dit que la pareſſe
Repoſe & rafraîchit le tein;

Mais que vois-je ! une Carabine,
Et d'un Chasseur tout le harnois !
L'Amour n'a pas si bonne mine,
Avec son arc & son carquois.

Vous avez l'air d'une Déesse,
Endymion s'y méprendroit ;
Il vous prendroit pour sa Maîtresse,
Si ce Berger vous rencontroit ;
Mais quelle est votre erreur extrême
De courir par monts & par veaux ?
Quitte-t-on un Epoux qu'on aime
Pour tirer sa poudre aux moineaux ?
Laissez, Iris, laissez ces armes
Qui ne sont point faites pour vous ;
C'est de vos yeux tous pleins de charmes,
Que doivent partir tous vos coups.



MADRIGAL

A MONSIEUR DE B...

En lui envoyant pour étrennes un petit chien d'émail enchaîné.

Ôtez, ôtez, disoit ce chien,
Une chaîne qui m'embarrasse ;
Je vous aime, c'est un lien
Plus sûr & qui jamais ne casse ;
Les autres ne servent de rien.
C'est ainsi qu'un tendre ami pense ;
J'étois à vous déjà par l'amitié,
Vous m'attachez par la reconnoissance ;
N'est-ce pas trop de la moitié ?

MADRIGAL

A MADAME DE R....

Le premier jour de l'an.

L'Aimable Iris qui s'habilloit,
Iris de mille attraits pourvue ;
Vint l'autre jour m'ouvrir à demi nue,

En demandant qu'eſt-ce qu'on lui vouloit ;
C'eſt moi qui vous venois apporter vos étrennes,
Lui dis-je, & vous offrir mes reſpects empreſſés ;
Mais dans l'état ou vous m'apparoiſſés,
C'eſt vous qui me donnez les miennes.

MADRIGAL.

QUand un ami tendre & ſincere
Prévient & comble vos ſouhaits,
Il faut divulguer ſes bienfaits,
C'eſt être ingrat que de ſe taire.
En amour c'eſt une autre affaire,
Il faut ſavoir diſſimuler ;
Les faveurs veulent du myſtere,
C'eſt être ingrat que de parler.

MADRIGAL.

OTez l'intérêt de la terre,
Vous en exilerez la Guerre,
L'honneur rentrera dans ſes droits ;

Et plus justes que nous ne sommes,
Nous verrons regner chez les hommes;
Les mœurs à la place des Loix.

VERS DE M. DE V....
AU ROI STANISLAS.

LE Ciel comme Henri voulut vous éprouver;
La bonté, la valeur à tous deux fut commune;
Mais mon Héros fit changer la fortune
Que votre vertu sait braver.

LETTRE
Sur une Retraite en Hollande.

JE vois regner sur ce rivage
L'innocence & la liberté;
Que d'objets dans ce paysage,
Malgré leur contrarieté,
M'étonnent par leur assemblage:
Abondance & frugalité,
Autorité sans esclavage;

Richeſſes ſans libertinage,
Charges, Nobleſſe ſans fierté;
Mon choix eſt fait, ce voiſinage
Détermine ma volonté:
Bienfaiſante divinité
Ajoutez-y votre ſuffrage,
Diſciple de l'adverſité,
Je viens faire dans ce Village,
Le volontaire apprentiſſage
D'une tardive obſcurité.
Auſſi bien de mon plus bel âge,
J'apperçois l'inſtabilité;
J'ai déjà de compte arrêté,
Quarante fois vu le feuillage
Par les zéphirs reſſuſcité.
Du Printemps j'ai mal profité,
J'en ai regret, & de l'Eté
Je veux faite un meilleur uſage.
J'apporte dans mon Hermitage
Un cœur dès-longtemps rebuté
Du prompt & funeſte eſclavage
Où met la folle vanité.

Payſan ſans ruſticité,
Hermite ſans Patelinage,
Mon but eſt la tranquilité;
Je veux pour unique partage,
La paix d'un cœur qui ſe dégage
Des filets de la volupté.
L'incorruptible probité
De mes aïeux noble appanage,
A la Cour ne m'a point gâté:
L'infatigable activité
Reſte d'un utile naufrage,
Mes études, mon jardinage;
Un repas ſans art apprêté,
D'une Epouſe économe & ſage
La belle humeur, le bon ménage,
Vont faire ma felicité.
C'eſt dans ce Port qu'en ſûreté,
Ma Barque ne craint point l'orage;
Qu'un autre à ſon tour emporté
Au gré de ſa cupidité,
Sur le ſein de l'humide Plage,
Des vents aille affronter la rage;

Je ris de ſa témérité,
Et lui ſouhaite un bon voyage,
Je réſerve ma fermeté
Pour un plus important paſſage;
Et je m'approche, avec courage,
Des portes de l'éternité.
Je ſai que la mortalité
Du Genre-humain eſt le partage;
Pourquoi ſeul ſerois-je excepté?
La vie eſt un pelerinage,
De ſon cours la rapidité
Loin de m'allarmer, me ſoulage:
Sa fin, lorſque j'en enviſage
L'infaillible néceſſité,
Ne peut ébranler mon courage,
Brûler de l'or empaqueté,
Il n'en périt que l'embalage;
L'or reſte; un ſi leger dommage
Devroit-il être regrété?

EPITRE D'UN PRIEUR,

A MADEMOISELLE DE...

O Bel objet désiré
Du plus amoureux des hommes !
O mon aimable Daphné !
Que n'êtes-vous où nous sommes ?
Jamais plus juste désir
N'anima mon cœur sincere ;
Les Belles faites pour plaire,
Sont faites pour le plaisir.
C'est ici le pur azile
De ces plaisirs tant vantés,
La paix les a renfermés
Dans ce Prieuré tranquile ;
Hier il en étoit plein,
J'en vois naître aujourd'hui mille ;
Mille y renaîtront demain.
Je n'y ressens qu'un chagrin,
C'est que le temps soit mobile ;
Et que son sable inhumain
Marque déjà le chemin

Qui nous conduit à la Ville.
Décrirai-je ces plaisirs
Que ramene chaque aurore,
Plus rians que les zephirs,
Quand ils vont caresser Flore?
Pourquoi les décrire hélas?
Un seul mot les rend croyables,
Et vante assez leurs appas;
Ils m'ont paru supportables,
Ces lieux où vous n'étiés pas.
Je veux cependant les peindre,
Pour amuser mon loisir;
Y puissé-je réussir,
De maniere à vous contraindre
A venir vous éclaircir
Par le propre témoignage
Des yeux qu'on y désira,
Des plaisirs en ce cas-là,
Parfait seroit l'assemblage;
Les peigne, alors, qui pourra,
De quatre heureux personnages
Que nous nous trouvons ici,

Deux ſont fous, & deux ſont ſages;
Providence en tout ceci,
Mélange qui Dieu merci,
Sans relache nous balotte,
Et nous promene à grand pas,
Du compas à la marotte,
De la marotte, au compas.

Figurés-vous le tracas
D'un Quatrain de notre eſpece;
En voyant courir ſans ceſſe,
La ſageſſe après les rats,
Les rats après la ſageſſe:
Tantôt les regles en jeu,
Et tantôt les purs caprices,
Voilà quand aux gens du lieu;
Voici quand à ſes délices.
Sachez que, premierement,
Le Prieural Hermitage
Conſiſte en un Bâtiment
Bien entendu pour l'uſage;
Tout s'y reſſerre, ou s'étend
Selon ſon juſte mérite;

C'eſt pour cela, dit l'Hermite,
Que le Refectoire eſt grand,
Et la Chapelle petite.
Auſſi l'heureux Paraſite,
De la Cour au galetas,
Voit cette ſentence écrite ;
Courte Meſſe, & long repas.
Rien ne manque aux délicats,
Cuiſine en ragouts féconde,
Cave où tout nectar abonde,
Et la glaciere à deux pas.
Les lits les meilleurs du monde,
Plume entre bons matelats,
Doux ſommeil entre deux draps ;
Un calme dont rien n'approche,
Jamais le moindre fracas
De Carroſſe, ni de Cloche :
Paix, bombance, liberté ;
Liberté ſans anicroche.
L'horloge, à la vérité,
Qui voudra nous le reproche,
Rarement eſt remonté ;

Mais non pas le tourne-broche.
Une autre félicité,
Après *Benedicite*,
C'eſt de voir par la fenêtre
De notre Sale à manger,
Cueillir dans le potager
La fraiſe qui vient de naître,
C'eſt quand la petite faux
Fait tomber à notre vue,
Là, des têtes d'artichaux;
Ici, la tendre laitue,
Le pourpier & l'eſtragon
Qui tout à l'heure en ſalade,
Vont piquer, près d'un dindon,
L'appetit le plus malade.
Du même lieu nous voyons
Venir l'innocence même
Liſe, qui ſur des clayons
Nous apporte de la crême
Blanche un peu plus que ſa main;
Mais moins blanche que ſon ſein,
Et que la perle enfantine

D'un ratelier des plus nets
Que ne toucherent jamais
Caperon, ni Carmeline.
Pour mieux aiguiſer nos dents,
Quand la faim nous abandonne;
Nous nous amuſons d'autant,
Avant que le ſouper ſonne:
Lors nous jouons dans un bois
Qui touche à la maiſonnette;
Bois d'une beauté complette,
Triſte & charmant à la fois;
Bois ſemblable aux lieux terribles
Où loin des prophanes yeux,
Les Druydes & leurs Dieux
Se rendirent acceſſibles
A nos crédules ayeux.
Mais dans ces cantons paiſibles
Et moins ſuperſtitieux,
Bois où l'amour à des charmes.
A qui l'auſtere pudeur
Se ſoumettroit ſans allarmes.
Bois où même avec douceur,

Dans le plus cruel malheur,
L'amour verſeroit des larmes :
Bois où tout juſqu'à l'amour
Pour un cœur tendre à des charmes.
Là, dans le ſein du repos,
L'ame ſe perd & s'oublie,
Et n'y fait qu'un ſeul enclos
D'Amathonte & de Paphos,
De Cithere & d'Idalie.
Jamais, en effet, l'amour
Ne trouveroit un ſéjour
Plus propre à ſon badinage;
Car je le ſais par uſage,
C'eſt un enfant aviſé;
Dans un quinconce il eſt ſage;
Mais plus l'endroit eſt ſauvage,
Plus il eſt apprivoiſé.
Diſparoiſſez, lieux ſuperbes,
Où rien ne croit au hazard,
Où l'arbre eſt l'enfant de l'art;
Où le ſable, au lieu des herbes,
Nous attriſte le regard.

Lieux où la folle induſtrie
Arrondit tout au ciſeau,
Où rien aux yeux ne varie;
Où tout s'aligne au cordeau
De la froide ſimetrie,
Ou de l'ennuyeux niveau.
Ici l'auguſte nature
Dans toute ſa majeſté,
Offre une vive peinture
De la noble liberté;
Sublime, & toujours nouvelle;
Sous l'œil elle s'embellit;
Sa variété revele
Une reſſource éternelle
Que jamais rien ne tarit.
Qu'en ce point, l'art eſt loin d'elle!
Son chef-d'œuvre ſe décrit;
Mais ſa beauté naturelle
Eſt au deſſus du récit.
Sous l'épais & haut feuillage
De ce bois qu'ont revêré
Le temps, la hache, & l'orage;

Je me retrace l'image
De l'engageante Daphné.
Ah! qu'au fond de ce bocage,
Son aspect seroit charmant!
Les beaux lieux! l'heureux moment!
Que de fleurs sur son passage!
Que de soupirs éloquens!
Que les gages de ma flame
Seroient tendres & fréquens!
Mais où s'égare mon ame?
O bel objet désiré
Du plus amoureux des hommes!
O mon aimable Daphné!
Que n'êtes vous où nous sommes?

LETTRE

Écrite d'une Campagne en Hollande, par Mr. B... à MADAME.....

DU milieu de notre azile
Le vaste Palais des rats,
Et le Paradis des chats,
Le trente Juin nouveau stile,

À l'heure qu'on ne dort pas;
Nous vous écrivons ces rimes
Pour vous donner le bon jour,
Et vous faire notre Cour;
En vous marquant notre estime
Et la sincére amitié,
L'attachement vif & tendre
Que vous avez lieu d'attendre
De notre Société.

Oui nous aimons la cousine
Autant que l'on peut aimer;
Et ne cessons d'admirer
Son humeur folle & badine
Qui fit hier tout l'enjouement
De cette belle journée,
Dont l'agréable durée
Ne nous parut qu'un moment.
L'impression qui nous en reste,
Nous sert encor aujourd'hui
À bannir d'ici l'ennui
Que chacun de nous déteste.
Revenez, chere Mion,

Gouter

Goûter le plaiſir durable,
Et le charme inſéparable
De notre douce union.
  Venez jouir dans nos prés
Des beautés de la nature,
Et de la volupté pure
Dont nous ſommes pénétrés.
Point d'ennuyeux Viſiteurs,
Point de brillante cohue,
Rien n'offuſque ici la vue;
Et tout nous peint le bonheur.
Une aimable complaiſance
Regne dans tous nos diſcours,
Elle y répand cette aiſance,
Cette tendre confiance,
Le charme de nos beaux jours.
  Que ces inſtans paſſent vîte!
Qu'ils coulent rapidement!
J'entrevois déja le temps
Qu'il faudra quitter un gîte
Que je trouve ſi charmant.
  Mais banniſſons ces idées

Qui pourroient trop m'attrister;
Ne ſongeons qu'à profiter
Des reſtes de la journée,
Qu'une belle matinée
Nous fait ſi bien commencer.
Autour de notre caſſine
Tout retentit de concert,
Les oiſeaux rempliſſent l'air
De leur muſique divine.
Nos chats miaulent tendrement,
Les rats trottent doucement,
Dès que perſonne ne grouille;
Et pour comble d'agrément,
Du fond des eaux la grenouille
Y joint ſon croaſſement.
Dès le lever de l'aurore,
Chaque jour dans le jardin,
Je vois cueillir le jaſmin
Que la fraîcheur fait éclorre;
Lucie, tous les matins,
Dans le temps qu'on dort encore,
Nous ravit ces dons de Flore

Que nous regrettons en vain.

Et tandis qu'elle les range,
Son pere aussi diligent,
Enleve la fleur d'orange
Qu'il convertit en argent.
Tandis ..... mais Totte m'appelle
Pour aller prendre le thé ;
Pour vous j'avois tout quitté,
Et je vous quitte pour elle.
D'une inconstance éternelle
Je suis la variété,
Et ne vois de volupté
Que dans les graces légéres
De cette légéreté
Qui fuyant, à tire-d'aîle,
Une contrainte éternelle,
N'aime que la liberté.



EPITRE A UN PRIEUR.

POURQUOI d'une ſageſſe auſtere
Ecoutez-vous les triſtes loix ?
Quoiqu'habitant du Monaſtere,
Ne pouvez-vous loin du vulgaire,
Badiner encore quelquefois ?
Dans mon Epître vagabonde
Que conduiſoit un ſort errant,
Qui près d'un mois toujours courant,
A parcouru le quart du monde,
Avant d'arriver au Couvent ;
Ma Muſe badine & légére
Prit quelques inſtans le pinceau,
L'enjouement de ſon caractere
Oſa vous offrir le tableau
Des plaiſirs qu'on goute à Cithere.
Votre ſageſſe un peu ſévére
A penſé que je m'écartois,
Et ſans reſpect du Bréviaire,
Qu'en libertin je badinois.
Moi, Prieur, aux droits de l'Egliſe

J'irois folement attenter ?
De cette bizarre entreprise
Qu'espérerois - je rapporter ?
À la créance de mes Peres
Je suis soumis aveuglement,
Des impénétrables mystéres,
Par respect, je ne parle guères;
Et pour dire mon sentiment,
Par goût je me tais aisément:
Mais avec vous, Cousin aimable,
Fléau du pédant & du sot,
Ennemi du Peuple cagot,
Qui rendez le cloître agréable,
Dans une lettre, ainsi qu'à table,
J'ai cru me permettre un bon mot.
Ajoutez encore qu'au Permesse
Il faut passer de l'enjouement,
Qu'en ce lieu trompeur, mais charmant,
La fiction regne sans cesse;
Et qu'un Rimeur communément,
Qui pense même avec justesse,
Par la rime toujours maîtresse,

Eſt contraint d'écrire autrement.
Dites-moi donc, par quel principe,
Prieur, avez-vous rejetté
Ces vers enfans de la gaieté?
De la ſageſſe de Chryſippe,
Suivez-vous la ſévérité?
Et blamez-vous dans Ariſtippe,
Les leçons ſur la volupté?
Au ſein de la mélancolie,
De ce faux principe infecté,
Répandez-vous ſur votre vie
Les ennuis de l'auſtérité?
Ce n'eſt point ſur ce ton ſauvage,
Que le goût & le ton du Sage,
Sont ſi bizarrement montés;
Sans préjugés, ſans eſclavage,
Votre ami fait un autre uſage
Des inſtans qui lui ſont comptés;
A la morale d'Epicure
Je joins celle de Lucien;
Leur exemple & leur entretien
Me font, au ſein de la nature,

Gouter une volupté pure,
Et jouir du ſouverain bien.
Loin de ces lieux où la miſére
Vient pouſſer des cris ſuperflus,
Loin du terrible ſanctuaire
Où réſide le dur Plutus ;
Pour égayer mon miniſtére,
Je m'envole juſqu'à Cithere,
Avec quatre amis, cinq au plus :
Comus vient ordonner les fêtes,
Et Momus vient y préſider ;
Bacchus vient échauffer nos têtes,
Et l'amour ſçait tout ſeconder.
C'eſt avec cette troupe aimable,
C'eſt avec l'élite des Dieux,
Que le plaiſir ſe trouve à table,
Et que le bonheur véritable
Vient habiter avec les jeux.
L'on proſcrit la troupe aſſoupie
Des Complimenteurs ennuyeux,
Sans reſpect, ſans cérémonie,
Exempt de toute hypocriſie,

Chacun dans ces aimables lieux,
Pense, agit à sa fantaisie ;
Et sçachant bannir de la vie
Les préjugés contagieux,
Sçait dans les bras de la folie,
Trouver le moyen d'être heureux.

LA VOLUPTÉ,

ÉPÎTRE.

HÔTE aimable d'un lieu charmant,
Où loin du faste & du tumulte,
Tu te montres fidéle au culte
Du Dieu Pere de l'enjouement ;
J'irai sous ce bois respectable,
De myrthe & d'olivier planté,
Revoir à tes côtés à table,
L'innocence & la volupté.

Des Dieux, des grands & du vulgaire,
Que ces berceaux soient ignorés ;
Défendons l'heureux sanctuaire
Où des profanes altérés
Porteroient leur foi téméraire.

Les Dieux, de nos banquets jaloux,
Viendroient eux-mêmes, à notre exemple,
Se désaltérer avec nous,
Et n'auroient désormais qu'un Temple.
Adorons de loin nos Tirans,
Si la gloire avec eux habite,
L'ennui réside avec les rangs;
Et tu sçais que la joye évite
L'œil fâcheux des Dieux & des Grands.
Votre cœur n'a point notre hommage,
Grands de votre fortune épris,
Ce berceau, mieux que vos lambris,
Couronne la tête d'un Sage:
Plus de plaisirs, moins de splendeurs;
Vos ennuyeuses excellences,
Et vos sérieuses grandeurs
Glaceroient nos vives séances.
Les Dieux, par un don généreux,
Ont comblé l'Etat où nous sommes;
La grandeur fut faite pour eux,
Le plaisir fut fait pour les hommes.
Que la saturnale établie

Dans ſon ruſtique appartement,
Leur prouve leur enchantement :
Quand l'yvreſſe parle & délie
Les nœuds du froid raiſonnement,
Lorſqu'un léger caprice allie
Par un bizarre enchaînement,
Et la maxime & la ſaillie,
Et que des cœurs l'accord charmant
Joint aux accès de la folie,
Les reſſources du ſentiment.

Dieux, reſpectez l'égarement
D'un heureux mortel qui s'oublie,
Plus Dieu que vous dans ce moment;
Pendant que l'active opulence
Poſſéde ſans pouvoir jouir,
Coulant dans l'ombre du loiſir,
Des jours faits pour l'indépendance,
Une loiſive & molle indolence
M'endort dans les bras du plaiſir;
M'éveille au ſein de l'abondance.

Ami, voilà la volupté,
Libre enfant de l'oiſiveté,

La volupté toujours nouvelle,
Vive ſans fougue & ſans tranſports,
Qui fuit afin qu'on la rappelle,
Qui fuit, mais qui laiſſe après elle
Les plaiſirs au lieu de remords.

Sur mon front ſerain la jeuneſſe
Seme encor les fleurs & les lis,
Je bois, je folatre, je ris;
Si je ſuccombe à la ſageſſe,
Un Dieu réchauffe mes eſprits,
Et chaqu'inſtant qui fuit nous laiſſe
Plus alterés & plus épris.

Nuit charmante arrête, & prolonge
Les douceurs d'un feſtin pareil,
Reculons l'inſtant du ſommeil,
Il ne peut nous donner qu'un ſonge.

Que l'aube, à ſon brillant retour,
Sur les gazons nous trouve encore
Diſputant de vers & d'amour;
Et de nouveau voyons éclorre,
Pour prémices d'un plus beau jour,
Les fleurs, les plaiſirs & l'aurore.

ÉPÎTRE DE M. DESMAHIS,

Écrite de Sully en 1744. à MONSIEUR D... à Paris.

TOI qui né Philoſophe, au ſein de l'opulence,
Au milieu des plaiſirs d'un monde ſéducteur,
Vis dans un paiſible ſilence;
Des intrigues des Cours utile ſpectateur,
Par une ſage indifférence,
Des paſſions toujours vainqueur,
Sais conſerver l'indépendance
De ton eſprit & de ton cœur:
Tu peux, parmi le bruit, dans le centre des Villes,
Jouir de tous les dons de la tranquillité;
Entouré d'embarras futiles,
De faux brillans, de vœux ſtériles,
Tu n'en eſt que moins agité.
Mais hélas! mon eſprit moins ferme & plus timide,
A beſoin de choiſir un ſéjour écarté;
Si de loin ſur tes pas il veut prendre pour guide

Le flambeau de la vérité.
Il m'éclaire en ces lieux; du plus épais nuage
Il a ſçu diſſiper toute l'obſcurité,
J'y reprens ſur moi-même un entier avantage,
Je rentre en mon premier partage
Le repos & la liberté.
J'y trouve cette paix, ce calme inaltérable,
Ces doux raviſſemens qui coulent dans nos cœurs,
Un bien pur & parfait, ce loiſir déſirable
À ceux qui ſuivent les neuf ſœurs.
Sur cette rive ſolitaire,
Où le ſilence les conduit,
De leur commerce ſalutaire
Je peux recuillir l'heureux fruit;
Je puis dans ſa courſe légére
Arrêter le temps qui nous fuit,
Et loin du tumulte & du bruit,
Dans l'indolence litteraire,
Voir couler mollement des jours
Dont gouverné par la folie,
Le monde qui lui ſacrifie,
Semble vouloir hâter le cours.

Malgré les charmes dont Melisse
Sçait masquer ce monde à nos yeux,
En est-il moins contagieux ?
Sous les fleurs est le précipice,
L'ambition n'est que supplice,
Le luxe qu'un dehors trompeur,
L'amour un enfant du caprice,
Et la beauté qu'un artifice*
Moins le plaisir des yeux que le tourment du cœur.

C'est entre les bras d'Uranie,
Qu'aux attraits des neuf sœurs entierement livré;
Contre les préjugés dont la terre est remplie
Je trouve un azile assûré.
Et quel sujet plus propre aux douces rêveries
Qui charment le loisir des enfans d'Apollon,
Que ces lieux enchanteurs, ces bosquets, ces prairies;
Tout y peint le sacré vallon.
Assis près de cette onde pure,
C'est au bruit, au tendre murmure
De ces légers ruisseaux bordés de myrthes verds,
Que saisi d'une douce yvresse,

Ainsi qu'aux rives du Permesse,
Chapelle cadençoit des vers.
C'est dans l'enfoncement de ce bocage sombre,
Que du plus grand des Rois Voltaire évoquoit l'ombre,
Qu'Apollon écoutoit ses chants harmonieux.
C'est sur ces gazons, ces fougeres,
Que Fontenelle apprit la langue des Bergeres,
Et sur cette terrasse il mesuroit les Cieux.
C'est parmi les festins, les jeux de cette table,
Que buvant le Nectar des Dieux,
Brilloit la négligence aimable
Et des Courtins & des Chaulieux.
Sully jardin délicieux,
Vallons qui de Tempé rappellez la mémoire,
Bords fortunés d'Amphise, arbres chéris des Cieux,
Divins rivages de la Loire,
Que votre sein renferme un trésor précieux!
Paris est le séjour du faste & de la gloire,
Le bonheur habite en ces lieux.



LE PLAISIR ET LA SAGESSE.

LE folâtre plaiſir s'étoit mis en chemin
Pour viſiter les lieux de ſon Domaine,
Et de ſon pied leger il arpente la plaine
Auſſi vîte qu'un trait échappé de la main.
Deſſus ſon dos une mallette
Voituroit divers inſtrumens
Propres au divertiſſement;
Une corde à danſer deſſus l'eſcarpolette,
Force raquettes & volans,
Cartes; & dés ſur tout, remedes excellens
Contre le ſommeil létargique;
Des Maſques, des Romans, des Livres de Muſique,
Que ſais-je? enfin tout l'attirail
Qui ſert à détourner les hommes du travail.
Dans ſon chemin il trouve la ſageſſe
Qui méditoit au coin d'un bois,
Quoi, Madame, c'eſt vous! C'eſt moi; quelle allegreſſe!

Qu'avec

Qu'avec douceur je vous revois!
Depuis l'âge d'or, ce me semble,
On nous vit rarement ensemble:
Vous me fuyez, plaisir; vous me grondez toujours,
Sagesse, sans cela vous seriez mes amours.
Tient-il à moi, dit l'immortelle,
Qu'entre nous désormais
L'amitié ne se renouvelle?
Allons, jurons nous donc une ardeur éternelle,
Et ne nous séparons jamais.
Tous deux ainsi d'intelligence,
Ils se mettent à voyager;
La nuit vint, il fallut chercher à se loger:
Ils virent un Château d'assez belle apparence,
Ils résolurent de concert,
D'aller chez le Seigneur demander le couvert;
Dans les routes de l'avenue,
La Dame du logis prenoit alors le frais,
Coquette s'il en fut jamais:
Le folâtre plaisir lui donna dans la vue,
Bonne table, bon lit, tout lui fut préparé,
La sagesse fut mal reçue;

On l'envoya loger chez Monsieur le Curé,
Où nous dirons, par parenthese,
Qu'elle passa la nuit, assez mal à son aise.
Après un fort leger sommeil,
Du plaisir paresseux elle attend le reveil,
Il sort vers le midi des bras de son Hôtesse,
Et laisse dans sa place une sombre tristesse.
Voilà le couple Pelerin
Qui se rassemble encor, & se met en chemin,
Nulle malheureuse avanture
Ne troubla leurs plaisans propos.
Sur le point que la nuit ramene l'ombre obscure,
Autre Château se présente à propos;
C'étoit le séjour d'une Prude
Qui lasse du tracas mondain,
Se plaisoit dans la solitude:
Cette Dame parut; mais d'un abord fort rude
Repoussa le plaisir badin;
À la sagesse seule elle tendit la main:
Le plaisir rebuté porta sa lassitude
Au cabaret le plus voisin.
Quelle infortune est donc la nôtre,

irent nos voyageurs, au matin rassemblés ?
faut que des humains les esprits soient troublés,
our nous vouloir toujours séparer l'un de l'autre.
'est-il point, sous le Ciel, quelque séjour heureux
Où nous soyons reçus tous deux ?
ontre le mauvais goût le beau couple s'emporte;
Et mécontent des deux gîtes derniers,
Va le soir frapper à la porte
De la charmante Chateautiers.
Son extrême Beauté, sa brillante jeunesse
romettoient au plaisir un favorable accueil;
ette même raison fit trembler la sagesse
Que jeunesse & beauté mirent souvent en deuil.
Mais quelle surprise agréable
La fit changer de sentiment !
Quand la Belle, d'un air affable,
Fit à tous deux ce compliment;
Venez plaisir, venez sagesse,
Vous avez trouvé votre Hôtesse :
J'aurai chez moi place, & temps pour tous deux,
Pourvu qu'abandonnant cette Critique austere
Et cet air trop impérieux;

La ſageſſe ſoit moins ſévere,
Et s'apprivoiſe avec les yeux;
J'eſpere que dans ma retraite,
J'affermirai votre union.
Mais faiſons un marché, pour n'être pas ſujette
A fréquente diſcuſſion.
Conditions ſe font, nul n'oſe ſe défendre;
Chaqu'un bien entendu, met quelque peu du ſien;
Faute de s'approcher, ou faute de s'entendre,
On eſt ſouvent brouillé pour rien.
Qui plus des deux ſur ſoi dût prendre,
Je ne le dirai point; chaqu'un s'en trouva bien.
La ſageſſe fut gaye, & le plaiſir modeſte;
Et dans ſon propre appartement,
Sans que jamais ſurvint nul altercas funeſte,
La Belle pour toujours marqua leur logement:
La ſageſſe eut le lit, le plaiſir tout le reſte.
Tout le reſte étoit grand, oui; mais tout bien compté,
J'en atteſte la foi des hommes,
Le plaiſir du ſiecle où nous ſommes
N'eſt pas toujours ſi maltraité.

EPIGRAMME.

PAr trop lamper, un Curé de Bourgogne
De ſon pauvre œil ſe trouvoit deferré ;
Un Docteur vient, voici de la beſogne
Pour plus d'un jour ; je patienterai :
Ça vous boirez ; eh bien ſoit, je boirai ;
Quatre grands mois ; plutôt douze mon Maître ;
Cette ptiſanne : à moi, reprit, le traître !
Vade retrò. Guérir par le poiſon ?
Non par ma foi ! Perdons une fenêtre,
Puiſqu'il le faut ; mais ſauvons la maiſon.

REPONSE

DE M. LE DUC DE....
A L'EPITRE DE M. DE V...
Je la verrai cette ſtatue.

IL eſt paſſé cet heureux âge
Où mon cœur fidele aux deſirs,
Voloit de plaiſirs en plaiſirs ;

Il est est passé; Dieux! Quel dommage!
Lorsque l'on n'a plus le courage
De suivre le Char des amours,
On fait un mince personnage;
La raison offre son secours,
L'esprit ses fleurs, son badinage;
Le savoir son lourd étalage:
L'amour heureux fait les beaux jours,
Le reste n'est qu'un remplissage.
Il est divers goûts de passage;
Est-on galant? on l'est toujours,
J'ai, dit-on, la gloire en partage;
C'est beaucoup pour la vanité,
C'est peu pour la félicité;
Et ce n'est rien pour un volage,
Pour un Amant de la beauté
Qui d'un même aspect envisage
Le triste bonheur d'être sage,
Et celui d'être respecté.
Du moins si j'avois l'avantage
De répandre dans un ouvrage
Les graces, cette amenité

Qui vous assure le suffrage
Du goût & de la vérité ;
Je tromperois l'oisiveté,
Et tracerois sans verbiage
Les scenes de la volupté :
La peindre, c'est en faire usage ;
La chanter, c'est être gouté.
Ce n'est pas que j'ambitionne
Le laurier dont on vous couronne,
Trop cher quand il est mérité :
Et je préfere en vérité
Le naïf, le badin Voltaire
Dont la touche sûre & légere
Grouppe des riens ingénieux ;
Des riens aisés, délicieux ;
Dignes des fastes de Cithere ;
A ce divin Rival d'Homere,
A ce Chantre du Grand Henri,
A cet illustre favori
De Melpomene & de Thalie ;
Au Peintre de tous les temps
En qui la nature associe

Tous les gouts & tous les talens,
Croyez-moi les ſuccès brillans
Honorent plus que les ſtatues,
Des Villes priſes, défendues
Sont de communs évenemens;
Un Héros mort, on le remplace,
Mais rendre délicatement
Les nuances du ſentiment;
Allier la force à la grace,
Le génie au raiſonnement;
Et monter la lyre d'Horace
Au ton du cœur, du ſentiment;
Attendrir ſouvent, toujours plaire,
Le rolle ne va qu'à Voltaire;
Il eſt le Dieu de l'agrément.
Par vos beaux vers vous faites croire
Que ſous les drapeaux de Cypris
Je remporte encor la victoire;
Du compliment je ſens le prix:
Rien ne peut augmenter ma gloire
Que les Belles & vos écrits.

EPITRE
SUR LE RHUME.

SUr la fin d'un hyver plus doux qu'à l'ordinaire,
Survint un rhume général ;
L'enfant dans le berceau, la grande Sœur, la Mere,
Tout fut atteint du même mal,
Ni régime ni prévoyance
Ne purent empêcher que de l'astre pervers
On ne sentit au loin la maligne influence ;
Il enrhuma toute la France,
Il enrhuma tout l'Univers.
Dans les Cités où l'on se pique
De varier les doux amusemens,
Plus de concert, plus de musique :
Pour y parler tendresse ou politique
Plus on ne s'assembloit ; ou si, de temps en temps,
Des cercles s'y formoient encore,
C'étoit pitié de figurer :
Propos entrecoupés qui ne pouvoient eclorre ;
Bruit à vous rendre sourd ; on n'y pouvoit durer.
L'Amant toussoit au nez de sa Maîtresse,

La femme au nez de ſon mari;
Il n'étoit égard, ni de tendreſſe
Qui contînt ce charivari.
Thémis fut ſur le point d'abandonner ſon temple,
Ses oracles preſque muets
Articuloient a peine ſes décrets.
Choſe inouie! à ſon exemple,
La chicane ſe tut; pour ſoutenir ſes droits,
Tous ſes ſujets furent ſans voix;
Heureux! ſi d'une telle engeance
Le rhume pour jamais eut délivré la france.
Enfin chaqu'un tapi chez ſoi,
Quoiqu'il pût arriver, s'y tenoit clos & coi.
Nul n'en mourut; hors ceux qui pleins d'impatience,
A nos Purgons pour s'être confiés,
Par de lourds quiproquo furent expédiés.
Pardonnez, Enfans d'Eſculappe,
Si malgré moi, la vérité m'échappe.
Ce ne fut tout; la Faculté,
Au même inſtant, s'aviſa de répandre
Que du rhume public qui n'avoit point tâté,
N'auroit rien perdu pour attendre:

Sur la fin du prochain Eté,
Brusqu'accident devoit le prendre,
Dont il seroit sûrement emporté;
Le Ciel l'avoit ainsi dicté.

Tel pronostic parut si ridicule,
Qu'aucun ne crut à ces discours;
Une femme, ce sexe est par fois trop crédule,
Le tint pour véridique, & trembla pour ses jours.
Quoi! je mourrois, dit-elle, & cela par ma faute?
Non ma foi; non, je ne suis pas si sotte,
Ça, vîte enrhumons-nous; dire comme elle fit,
N'est pas, je crois, un point fort nécessaire:
Quoiqu'il en soit, le rhume l'a saisit;
Puis la fievre: on prélude, on décoche un clistere,
On saigne au bras, au pied; l'on purge avec fureur;
Bref, tant fut opéré sur elle,
Qu'au bout de trois jours, la femelle
A ses aïeux fut compter son malheur.
Aux décrets que le Ciel dispense,
Foibles mortels soumettons-nous;
Tel pense détourner ses coups,
Qui le plus souvent les avance.

LE RAJEUNISSEMENT INUTILE.

L'Amiable déïté que l'Orient adore,
Qui préside au matin, que suivent les zéphirs;
Le croiroit-on ? la jeune Aurore,
Du tendre amour long-temps ignora les plaisirs :
Mais sur la terre enfin, du milieu de la nue,
Allumant dans son cœur une flamme inconnue;
Par un mortel charmant ses regards attirés :
Momens perdus, combien futes vous réparés ?
Toute entiere à l'amour, quelle douleur profonde!
Lorsqu'un matin, il fallut un moment
Remonter dans son Char, pour annoncer au monde
De beaux jours qui n'étoient offerts qu'à son Amant.
O jours délicieux ! Plaisirs inéxprimables !
Ne pourriez-vous être toujours durables ?
Tithon étoit mortel, hélas ! & ses beaux ans
N'étoient point affranchis des outrages du temps ;
Il fallut y céder, la pésante vieillesse,
Dans les bras de l'Aurore ose enfin le saisir :
Injustice du sort ! d'où vient que le plaisir

N'éterniſſe point la jeuneſſe ?
Eh quoi ! l'âge à glacé ce que j'aime le mieux,
Diſoit l'Aurore, aux pleurs abandonnée !
Quel remede à ſes maux ? Elle s'envole aux Cieux.
Jupin fléchis la deſtinée,
Pour mon Amant je t'implore aujourd'hui ;
Ah quel Amant ! je poſſédois en lui
Tout ce qui flatte un cœur. De la Parque cruelle
Fais qu'il ſoit toujours reſpecté
Dans une jeuneſſe éternelle.
Eh qui peut mieux conduire à l'immortalité,
Que d'être charmant & fidele ?
Ma fille, je ſens vos douleurs,
Dit le Maître des Dieux ; les beaux yeux de l'Aurore
Ne doivent verſer que ces pleurs.
Enfant du doux plaiſir & l'ornement de Flore,
Rendez le calme à vos eſprits ;
Le Printemps de Tithon va revenir encore :
Je le fais immortel ; mais ſachez à quel prix.
Le deſtin à parlé ; telle eſt ſa loi ſévere,
Déeſſe : chaque fois que Tithon obtiendra
De votre amour la preuve la plus chere,

D'un lustre, tout à coup, cet Amant vieillira !
Ainsi de lustre en lustre, achevant sa carriere,
Sa jeunesse s'éclipsera.
Tithon est immortel ? Grand Dieu, je vous rend grace !
S'écria-t-elle, embrassant ses genoux :
Ce que j'aime vivra ; mon sort est assez doux.
Elle dit, & des airs son Char franchit l'espace ;
Son cœur céde aux destins, non sans quelques regrets ;
Quoi, d'éternels refus vont être désormais
De l'amour que je sens les plus fideles gages ?
Tu dois, mon cher Tithon, m'en aimer d'avantage ;
Tes beaux jours seront mes bienfaits,
Je saurai malgré toi, conserver mon ouvrage.
Elle le croit ainsi : Je ne sai quel présage
Me fait trembler pour le succès.
O vous, dont les crayons voluptueux & sages,
Des mysteres sacrés, des plus tendres amours
Tracent modestement les plus vives images ;
C'est à votre art divin, Muses, que j'ai recours ;
Tithon va recouvrer l'éclat de ses beaux jours ;

Il aime, il est aimé; quels transports vont renaître?
O Muses hélas! dans un instant, peut être,
J'aurai besoin de tout votre secours.
Déjà le Char porté d'une vitesse extrême,
A ramené l'Aurore auprès de ce qu'elle aime;
A ses premiers regards, changement fortuné!
Des ans qui l'accabloient, il n'a plus la foiblesse;
Que dis-je? cet Amant à quinze ans ramené,
Brûle de nouveaux feux; transporté d'allégresse
Reprend les agrémens que l'âge avoit terni;
Quel retour! Quels momens pour deux cœurs bien
unis!
Il tombe à ses genoux; vainement la Déesse,
Sur le sort qui l'attend, voudroit le prévenir;
Un Oracle écoutez.... elle ne put finir.
Par cent baisers il l'interrompt sans cesse,
Et comment résister long-temps?
Quand le cœur est d'intelligence,
L'amour le tendre amour emporte la balance.
Tithon obtient un lustre, & se trouve à vingt ans?
Peut-être qu'à présent, vous daignerez m'entendre,
Dit enfin la Déesse; empressement trop tendre:

N'y ſongeons plus. Alors du ſévère deſtin
　　Elle lui déclara l'oracle trop certain.
Dieux ! s'écria Tithon, quelle loi rigoureuſe !
　　Quoi, vainement, je me verrois aimé
De l'objet le plus beau que l'amour ait formé !
Non, je conſens plutôt qu'une vieilleſſe affreuſe .....
Tithon que dites-vous ? vous me faites trembler :
Quoi, d'un ſi triſte hyver la langueur douloureuſe
　　Affoibliroit cette flame amoureuſe
　　Dont votre cœur recommence à brûler ;
Quand les ſombres chagrins viendroient vous accabler,
Je pourrois m'imputer ..... non, j'y ſuis réſolue,
L'amour nous laiſſe encor ſes plus ſenſibles biens ;
Nous paſſerons les jours dans ces doux entretiens
　　Où l'ame avec tranſport ſe montre toute nue ;
Nous aurons ces ſoupirs, ces aveux, ces ſermens
Tant de fois répétés, & toujours plus charmans.
Aſſez heureux de plaire, exempts d'inquiétude,
Nous nous verrons toujours ; nous ne ferons qu'aimer ;
　　Ah ! quel bien vaut la certitude

D'inſpirer

D'inſpirer tout l'amour dont on ſe ſent charmer !
Ainſi, mais vainement, parla la jeune Aurore,
Le dangereux amour, avec malignité,
Aux yeux de ſon Amant la rend plus belle encore;
Et déjà, dans ſon cœur, Tithon a concerté
Le dangereux projet de fléchir la Déeſſe.
Vous m'aimerez toujours, dit-il, votre tendreſſe
Remplira ma félicité;
Mais quand vous ne craignez pour moi que la vieilleſſe;
Mon cœur plus délicat prévoit de plus grands maux :
Car, enfin, ſi le ſort qui me rend la jeuneſſe,
M'en avoit donné les défauts,
S'il me forçoit d'être volage;
Votre beauté vous répond de mon cœur :
Mais je n'ai que quinze ans, à ce dangereux âge,
De la conſtance hélas ! connoît-on le bonheur ?
Aſsûrons, croyez-moi, le ſort de notre flame:
Je le ſens bien, un luſtre à mon âge ajouté,
Suffira pour bannir à jamais de mon ame
Ces goûts capricieux, cette légéreté

Que la jeunesse embrasse avec tant d'impru-
dence.
Eh quoi, voudriez-vous charmante Déité,
Faute d'un peu de prévoyance,
Exposer ma fidélité?
O divine raison, que ta voix est puissante!
La Déesse se rend, & comment résister;
Déja son ame impatiente
De ses conseils brûle de profiter:
Que leur pouvoir est doux! l'amoureuse Déesse
Ne cherche, ne ressent que cette tendre yvresse
Qui la rend toute à son Amant.
Quel bonheur de combler les vœux de ce qu'on aime
Quand on croît par ce bonheur même,
Se l'attacher plus fortement.

Que j'aime à voir Tithon! avec combien de zèle
Il se livre à l'amour qui le rendra fidéle!
D'un amour délicat dignes emportemens!
Dans l'espoir d'acquérir une foi plus constante,
Il profite si bien de ces heureux momens,
Que de vingt ans, il passe à trente.
Eh bien, tendres Amans vous voilà rassûrés;

Vos cœurs sont pour jamais l'un à l'autre livrés:
Vos vœux sont-ils remplis ? hélas! peuvent-ils l'être ?
D'un bonheur qu'on n'a point goûté,
On se prive aisément; mais en est-on le maître,
Lorsqu'on en a senti toute la volupté ?
Bientôt les craintes disparoissent;
Les desirs plus ardens renaissent;
Après mille combats, à céder quelquefois
La seule pitié l'autorise.
C'est par excès d'amour qu'à l'ombre de ces bois
La Déesse se rend; ici c'est par surprise.
L'amour couvrant leurs yeux de voiles séduisans,
Semble éloigner leurs destinées;
Tithon ainsi, dans la même journée,
Se retrouve à quatre vingts ans.
La Déesse est en pleurs, séchez, dit-il, vos larmes;
J'ai vu de mon Printemps évanouir les charmes,
J'en regrette la perte, & ne m'en repens pas.
Ce que j'eus de beaux jours, du moins, charmante Aurore,
Je les ai passé dans vos bras.

Rendez-les moi, grands Dieux, pour les reperdre
encore.
Ainsi vieillit Tithon, quelle injustice, hélas!
D'acquérir ainsi la vieillesse!
Eh comment quand on plaît, contraindre ses desirs?
Otez-en de si doux plaisirs;
Je donne pour rien la jeunesse.

SONGE À IRIS.

QU'ON bâtit, en rêvant, de Châteaux en
Espagne!
Je m'étois, cette nuit, fait un destin si doux,
Que tout ce que l'on feint du Pays de Cocagne,
Étoit mille fois au-dessous.
J'avois recouvré ma jeunesse,
Mon esprit, belle Iris, avoit presqu'en ce jour,
Du vôtre la délicatesse;
J'étois, comme on dit, fait au tour;
Et j'avois du Perou tout l'or & la richesse.
Je vous l'offrois avec mon cœur;

Cet offre eut l'heureux don de ne vous pas
déplaire :
Il ne manquoit donc plus qu'un point à mon
bonheur ;
L'hymen alloit y satisfaire :
Mais un maudit réveil fatal à mes souhaits,
A renversé toute l'affaire.
Trop fidéle portrait du pot à la laitière,
J'ai vu tomber tous mes projets.
Adieu bel air, adieu jeunesse,
Adieu plaisir, adieu richesse ;
Ces dons s'en sont allés, comme ils étoient venus:
Il me reste pourtant encore
Ce cœur constant qui vous adore ;
Mais tout seul, c'est moins que bibus.



RÉPONSE D'IRIS.

CROYEZ-moi, Monsieur le Rêveur,
Votre rêve n'est qu'un mensonge ;
L'or du Perou ne peut rien sur mon cœur,
Et je ne sçus jamais faire un heureux en songe.

MADRIGAL.

L'ENFANT de la belle Cipris
Aveugle ainsi que téméraire,
Dans ses propres filets, un jour se trouvant pris ;
Appelloit la raison pour le tirer d'affaire :
Elle vient, & d'un air sévère,
Lui dit, me voilà prête à te rendre le jour ;
Arrête, dit ce Dieu, s'il faut que l'on m'éclaire ;
Je cesserai d'être l'amour.



VERS
SUR L'ESPRIT DES LOIX.

VOus connoissez l'Esprit des Loix,
Que pensez-vous de cet Ouvrage ?
Ce n'est qu'un pénible assemblage
De Républiques & de Rois :
On voit les mœurs de tous les âges,
Et des Peuples de tous les lieux ;
Les civilisés, les sauvages,
Leurs Législateurs & leurs Dieux.
Sur tous ces objets d'importance,
L'Auteur nous laisse appercevoir
Non une simple tolerance ;
Mais une froide indifférence.
Tout lui paroît fruit du terroir,
Le sol est la cause premiére
De nos vices de nos vertus :
Neron sous un autre hémisphère
Auroit peut-être été Titus.
L'esprit n'est qu'un second mobile,

Et notre raiſon volatile
Eſt dépendante des climats ;
Féroce au Pays des frimats,
Voluptueuſe dans l'Aſie ;
Le même reſſort ici bas,
Détermine la fantaiſie.
Ainſi, ſans un grand appareil,
On peut dans le ſiécle où nous ſommes,
Par les ſeuls dégrés du Soleil
Calculer la valeur des hommes.
Sur ce point ſeul, Légiſlateurs,
établiſſez bien vos maximes ;
Dirigez les loix & les mœurs,
Diſtinguez les vertus des crimes ;
Sur l'air réglez vos ſentimens.
Un Pays devient deſpotique,
Républicain ou monarchique
Par la force des élémens.
La liberté n'eſt qu'un vain tître,
Le culte un pur conſentement,
Et le climat ſeul eſt l'arbître
Des Dieux & du gouvernement.

Ce n'est pas un eſprit critique
Qui me ſert ici d'Apollon ;
Voilà toute la politique
De notre moderne Solon.

L'AMOUR PUR.

PROJET flatteur de ſéduire une Belle,
Soins concertés de lui faire la cour,
Tendres écrits, ſermens d'être fidéles,
Airs empreſſés, vous n'êtes point l'amour :
Mais ſe donner ſans eſpoir de retour,
Par ſon déſordre annoncer que l'on aime ;
Reſpect timide avec ardeur extrême,
Perſévérance au comble du malheur,
Dans ſa Philis, n'aimer que Philis même ;
Voilà l'amour : mais il n'eſt qu'en mon cœur.



MADRIGAL.

SUR LA RAISON.

CETTE fiere raison dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr reméde;
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.

ÉPIGRAMME.

EN pleurant l'Epoux qu'elle perd,
Iris vous fait pitié; quelle erreur est la vôtre!
C'est comme un bâton de bois verd
Qui brûle par un bout, quand il pleure par l'autre.

PLACET

PRESENTÉ À M. D'ARG.

Pour le prier d'exempter un Domestique de la milice.

UN jeune éleve d'Apollon,
Eleve j'en conviens, de fort peu d'importance;
Mais qui remplit un coin dans le ſacré vallon;
A ce titre ſouvent, ſûr de votre aſſiſtance,
Oſe à votre grandeur, en cette circonſtance,
Préſenter un Placet qui ne ſera pas long.
Mon poltron de laquais qui craint d'entrer en lice,
Bon ſujet, bon valet, mais très-mauvais guerrier;
Se trouve pour la milice,
Par le Dieu Mars compris dans ſon papier terrier.
Onques il ne fut, dit-il, avide de lauriers;
De plus il a tout lieu de croire
Que la France n'a pas beſoin de ſon appui;
Et que LOUIS & la victoire
Se paſſeront fort bien de lui.
Il ſollicite donc la grace,

Le dirai-je ? d'être exempté
D'aller chez la Postérité,
Parmi nos Héros prendre place.
Car tel est son mépris pour toute vanité,
Qu'au renom des Césars il porte peu d'envie;
Et qu'à votre grandeur il demande la vie,
Au lieu de l'immortalité.

IMPROMPTU
DU MARQUIS DE S. AULAIRE,

Adressé à Madame la Duchesse DU MAINE, au sujet d'une fête où il devoit paroître déguisé en Apollon.

LA Divinité qui s'amuse
À pénétrer de mon cœur le secret,
Si j'étois Apollon, ne seroit pas ma Muse;
Elle seroit Thetis, & le jour finiroit.

VERS

À MONSIEUR L.....

Sur là mort d'un Cannary.

QUE je plains votre sort, aimabe & tendre oiseau!
La parque d'un fatal ciseau,
coupé de vos jours la trame fortunée:
Quel farouche & cruel bourreau
A tranché votre destinée?
e ventre d'un matou devint votre tombeau;
'os couleurs, votre chant si varié, si beau,
lon, rien n'a pu fléchir son ame forcenée.
Hélas! depuis plus d'une année
Votre Amante verse des pleurs;
Au déséspoir abandonnée,
Rien ne peut calmer ses douleurs.
Même après le trépas, son cœur vous est fidéle;
Aussi, quel n'étoit pas, cher oiseau, votre zèle
À satisfaire ses desirs!
Quels épanchemens! quels plaisirs

Ne goutiez-vous pas avec elle !
L'amour vous unissoit par les plus doux liens ;
Lui seul faisoit & vos maux & vos biens.
Rien ne troubloit des feux qu'approuvoit l'innocence ;
Au gré de vos desirs, l'amour comblant vos vœux ;
En préparoit la récompense.
Ha lorsqu'on aime ; on est heureux :
Le bonheur n'est-il donc qu'un temple de mémoire ?
Faut-il pour être heureux, voir son nom dans l'histoire.
Passer à nos derniers neveux ?
Une heure de plaisir vaut un siécle de gloire ;
L'homme desire en vain cette félicité
Qui des oiseaux est le partage ;
Quand il croît la tenir, il n'en tient que l'image ;
Ils en ont la réalité.
Oui, je ne sai si la couronne
Malgré l'éclat qui l'environne,
Pourroit faire notre bonheur ;
Si l'on sentoit sa pesanteur,
Elle ne tenteroit personne.

Le Trône eroule par son poids,
Il est environné de soucis & d'allarmes;
Le simple Citoyen peut à l'ombre des loix,
De l'étude gouter les charmes;
Sur elle il peut régler ses mœurs,
Et fermant l'oreille aux flatteurs,
Prendre la vérité pour maître.
Il peut de l'amitié connoître la douceur,
Et préferer, plein de candeur,
D'être sage en effet, plutôt que le paroître.
Vous dont le Ciel comble les vœux,
Que vous faut-il de plus Licas pour être heureux?
Si jamais mortel peut l'être.

CHANSON,

PAR MONSIEUR LE C. DE....

LE connois-tu, ma chere Eléonore,
Ce tendre enfant qui te suit en tous lieux;
Ce foible enfant qui seroit tel encore,
Si tes regards n'en avoient fait un Dieu.
C'est par ta voix qu'il étend son empire,

Je ne le ſens qu'en voyant tes appas;
Il eſt dans l'air que ta bouche reſpire,
Et ſous les fleurs qui naiſſent ſous tes pas.
Qui te connoît, connoîtra ta tendreſſe,
Qui voit tes yeux, en boira le poiſon;
Tu donnerois des ſens à la ſageſſe,
Et des deſirs à la froide raiſon.

VERS

DE MONSIEUR DE...

A MONSIEUR DE V...

Sur la mort de MADAME DU CHATELET.

TOi qui pleures encor l'aimable Genonville;
Qui pleureras long-temps cet ami malheureux,
Ce Vaunenargue; hélas! dont un trépas affreux
Ne ſut point émouvoir le courage tranquile,
Et qui fut juſqu'au bout un ſage vertueux.
O mon cher Apollon! j'oſe épancher mes larmes
Dans ce ſein où les arts épanchent leurs ſecrets:
L'amitié ſeule excita tes regrets,
L'amour n'a point encor eu part à tes allarmes,
Et

Et moi d'un ſort plus rigoureux
Victime infortunée ;
rappé de tous les coups dans la même journée
Je les pleure à la fois tous deux.
perds une Maîtreſſe, une amie, une Mere,
)es talens, des vertus, l'aſſemblage parfait ;
Une femme qui m'inſtruiſoit,
Un ſage qui ſavoit me plaire ;
Un eſprit vigoureux, toujours maître de ſoi,
Qui pénétroit le mien de ſa vive lumiere ;
In cœur . . . . . J'ai tout perdu Voltaire !
e cœur le plus ſenſible, & qui n'aimoit que moi.
Chere ombre que j'adore, & qui vit dans mon ame,
Qui ſauras y regner juſqu'au dernier moment ;
e dois à ton amour ces nobles ſentimens,
Ces ſublimes tranſports, cette féconde flame,
La mere des vertus & l'eſprit des talens,
Combien de fois ſur tes divin ouvrages
A-t-elle, ô mon cher Maître, attaché ſes beaux yeux ?
Quel charme elle goûtoit, en ces momens heureux,
A leur prodiguer ſes ſuffrages !

Qu'avec plaiſir elle s'en pénétroit !
Avec Merope elle étoit mere,
Avec Zaire elle pleuroit,
Et raiſonnoit avec Voltaire.
Elle n'eſt plus, c'en eſt fait; & les Dieux
Ne me laiſſent qu'un cœur tout plein de cette image.
Ah ! ceſſe d'exiger que ma muſe s'engage
A ſuivre ton vol dans les Cieux;
Je vais, gémiſſant loin du monde,
M'enſevelir dans ma douleur profonde;
Et gouter toute la douceur
De ce plaiſir dont tu nous peins les charmes;
Le ſeul hélas ! qui ſuive la douleur.
Je vais m'enyvrer de mes larmes,
En remplir ſans ceſſe mon cœur.
Crois-moi, le véritable ſage
Eſt celui, dans un tel malheur,
Qui ſait s'attendrir d'avantage.



EPITRE FAMILIERE
DU MÊME,
A M. SAUVEUR MORAND, Fameux Chirurgien.

OUi, j'admire votre ſcience;
Et plaiſe à la toute Puiſſance
Que je me borne à l'admirer;
Sans qu'un jour la reconnoiſſance
M'oblige de la célébrer.

Mais qu'un autre vous repréſente
Sous les traits de ce guériſſeur,
Si bien nommé Monſieur Sauveur;
Dont la Magie eſt ſi puiſſante:
Pour moi, c'eſt l'homme ſociable,
Qu'en vous je prétend célébrer;
Cet eſprit facile, agréable,
Qui dépoſant le ton capable,
Veut bien avec nous badiner;
Et quelquefois déraiſonner.
Que la déraiſon eſt aimable!
De votre petite maiſon

Des vrais predeſtinés l'azile,
Les plaiſirs font leur Domicile,
Laiſſant avec diſcretion,
Sous vos beaux lambris à la Ville,
Loger la ſuperbe raiſon:
Trop ſatisfaits de vous ſourire,
Lorſqu'amoureux d'un doux repos,
Vous revenez ſous leur Empire,
Vous délaſſer de vos travaux;
Et parmi des amis qu'inſpire
La gaité l'ame des bon mots,
Gouter le plaiſir de médire
Et de la fortune & des ſots.
Que cette demeure m'enchante!
De ce Tibur qu'Horace chante,
Nous y retrouvons le portrait;
Auſſi de bon cœur ai-je fait
Cette oraiſon vive & touchante
Qui ſans doute aura ſon effet.
Deſcends de la voûte azurée,
Divinité trop ignorée,
Tendre amitié, fille des Cieux;
De tous les plaiſirs entourrée,

De toutes tes graces parée,
Descends ; viens répandre en ces lieux
Cette flame pure & sacrée
Dont brulent les cœurs vertueux.
Et vous retraite enchanteresse,
Sous vos délicieux lambris,
Retenez toujours la paresse,
La liberté mere des ris ;
Et que l'ennuyeuse sagesse,
Loin de vous, de vos bords fleuris
S'en aille prêcher à Paris
Contre cette douce mollesse
Dont j'ai le bonheur d'être épris,
Dans cette oraison familiere,
J'aurois pu conjurer l'amour
D'habiter aussi ce séjour ;
C'est un hôte si nécessaire ;
Et puis dans votre appartement,
Il est un recoin solitaire
Si scélérat, si séduisant,
Si fait pour l'amour & sa mere ;
Mais la crainte de vous déplaire,

M'a retenu dans mon penchant;
Et j'ai borné là ma priere.
L'amitié seule a donc mes vœux;
Qu'elle aît toujours votre art de plaire,
Votre esprit, votre caractere;
Et l'amour ne plaira pas mieux.

MADRIGAL.

QUand d'une voix & douce & tendre,
Licidas m'invite à me rendre;
Oh qu'il sait bien persuader!
Et que je me plais à l'entendre!
Il en coute moins à céder,
Qu'il n'en coutoit à se défendre.

L'AMANT HEUREUX.

A MADEMOISELLE DE***

TOut est égal, & la nature sage
Veut au niveau ranger tous les humains;
Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage,
Fleur de santé, doux loisir, jours serains;

Vous avez tout ; c'est-là votre partage :
Moi je parois un être infortuné,
De la nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien semble mon appanage ;
Mais vous m'aimez ; les Dieux m'ont tout donné.

LE CHOIX RAISONNABLE,

ODE

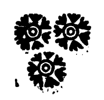
DE MONSIEUR D....

C'Est l'amour qui me fait écrire,
C'est l'amour qui me fait parler :
Il est juste que qui m'inspire,
De ses dons aime à me combler.

L'autre jour cet aimable Maître,
Avec un sourire charmant,
Me dit, je voudrois reconnoître
Ton zele & ton attachement.

Choisis de mon aîle volage,
Ou de mon flambeau radieux ;
Que mon carquois soit ton partage,
Ou mets mon bandeau sur tes yeux.

Garde amour ton aîle légere ;
Ah ! loin de vouloir voltiger,
Qu'un nouveau nœud à ma Glycere,
S'il ſe peut, vienne m'engager!
Ton flambeau me ſeroit contraire ;
Doit-on éclairer le plaiſir ?
Vu de trop près, il ſait moins plaire,
Et ſatisfait moins le deſir.
De ton carquois ferois-je uſage ?
Eh ! quels traits aurois-je à lancer ?
Glycere accepte mon hommage,
Je n'ai plus de cœur à bleſſer.
Mais ſi l'erreur eſt néceſſaire,
S'il faut écarter ton flambeau ;
Mon choix eſt fait ; Dieu de Cithere,
Daigne me prêter ton bandeau.



A

ÉPITRE

DE MONSIEUR DE....

AU PERE LA NEUVILLE.

QUoi ! ces enfans de l'indolence,
Ces Vers échappés de mon cœur,
Qui respirent la nonchalance
Où s'abandonne leur auteur ;
Et dont l'art d'un pinceau flatteur
N'embellit point la négligence ;
Ces fruits de mon amusement
Auroient pu, divin La Neuville,
Par un destin des plus brillans,
Pénétrer jusqu'à votre azile !
Et vous trouver dans ces momens
Où las des applaudissemens
Et de la Cour & de la Ville ;
Las du commerce des Savans ;
Du monde spectateur tranquile,
Sage aimable de tous les temps,
Vous daignez d'un œil plus facile,

Contempler nos égaremens,
Car aux yeux de votre génie,
Que feroient des riens exprimés ?
Sans cette éloquente énergie
Dont vos écrits sont animés ?
Que feroient des propos semés
Sans liaison, sans simetrie,
Tableaux mal conçus, mal formés ;
Qui n'ont qu'une vaine harmonie
Et l'agrément d'être rimés ?
Encor dans son air de molesse,
Si ma muse avoit les appas,
Le ton, la lyre enchanteresse
De cette Belle qu'on caresse,
Et dont je suis envain les pas :
Si de Gresset ayant les graces,
Comme lui je pouvois cueillir
Ces fleurs qui naissent sur ses traces,
Et qu'il sait si bien assortir :
Peut-être aurois-je l'assurance
De me présenter à vos yeux,
Persuadé que l'indulgence

Voudroit bien ſourire à mes jeux ;
Et m'accorder la préférence
Sur les Bions & les Chaulieux.
Mais je ne ſaurois vous le taire,
Ma Muſe n'eſt qu'une Bergere
Faite pour demeurer aux champs ;
Elle en a tout le caractere,
Le cœur ſimple, les ſentimens,
Et la couronne de fougere.
Et les naturels ornemens ;
Mais elle en a peu l'art de plaire,
Et l'eſprit & les agrémens.
De graces, d'atours dépourvue,
Sa ſimplicité doit vous fuir ;
Car pour paroître à votre vue,
On ne ſauroit trop s'embellir.
Non, la timide violette,
Ni l'arbre même de Cypris,
Oubliant leur humble retraite,
Ne doivent point, flattés, épris
D'une ambition indiſcrete,
Briguer l'honneur trop faſtueux

De s'approcher du voisinage
De ces cédres audacieux,
Qui vont jusqu'au thrône des Dieux
Porter leur orgueilleux feuillage.
Qu'essayant son vol mesuré,
Sur les Rivages de Méandre,
Le Cigne n'aille pas prétendre
A l'essor de l'Aigle sacré :
C'est à lui de quitter la terre,
Et fendant les plaines de l'air,
D'aller remettre le tonnerre
Entre les mains de Jupiter.

Dans une obscurité profonde,
Vivant avec quelques amis,
Comme moi, fuyans le grand monde,
Et dans la mollesse endormis ;
Je dois, content de vous entendre,
Et de pouvoir vous admirer ;
Sagement ici bas attendre
L'instant qui doit m'en retirer.
Hélas ! gâté par la paresse,
J'ai mal profité des leçons

Que par votre voix, la sagesse,
Les Virgiles, les Cicerons
Donnent aux heureux nourrissons
Dont vous conduisez la jeunesse.
Mânes de ce Maître fameux
Que j'aimois à l'égal d'un Pere;
A cette mémoire si chere
Des larmes coulent de mes yeux:
[illegible]ré, ombre que je révère,
[illegible]a reconnoissance sincere,
Chez les morts t'offre encor des vœux.
Je te dois ce goût qui m'inspire
Qui vers ces beaux arts tout puissans
Dont quelquefois je sens l'empire,
Emporte mes foibles élans.
Avec de si riches présens,
Avec ces rayons de ta flame,
Que ne m'as-tu laissé ton ame,
Et tes vertus, & tes talens?
Ah! puisse la race future
Relire de foibles écrits
Dont le sentiment, la nature

Font ſeuls le mérite & le prix !
Ecrits ſans art, ſans impoſture,
Que n'a point retouché l'eſprit ;
Ou telle enfin qu'elle ſentit,
S'épancha l'ame la plus pure.
Si l'amitié, la vérité
Les portent vainqueurs d'âge en âge ;
Au ſein de l'immortalité ;
On apprendra par cet hommage,
Combien mon cœur t'a regretté.

Vous ne me ferez point un crime
D'un ſtérile tribut de pleurs,
La Neuville, il eſt légitime,
Et vous partagez mes douleurs.
Sans doute il a pour vous des charmes !
Oui, qui nous peint ſi bien le cœur,
Doit ſentir toute la douceur
Et de la triſteſſe & des larmes.
Si jamais mon eſprit vainqueur,
Dégagé de la nonchalance,
S'éleve juſqu'à l'éloquence ;
J'oſerai vanter l'Orateur
Qui lui donne tant de puiſſance.

ÉPÎTRE

DE MONSIEUR D....

AU ROI DE PRUSSE.

ENfin, j'ai vu ce lieu charmant
Où mon Roi s'arrachant au Thrône,
À la gêne qui l'environne,
Déposant un sceptre pesant
Pour manier le luth galant;
N'ayant enfin d'autre couronne
Que les roses de l'agrément,
Va dans le sein de l'enjoument
Du Maître égayer la personne.
C'est-là, mon Auguste nouveau,
Que la tranquile indépendance,
La Philosophique indolence,
Que tous les amours sans bandeau
Viennent jouir de ta présence,
Et te soulager du fardeau
Dont gémit la toute Puissance.
La grandeur ne peut t'éblouir,

Tu vois ſon ſublime fantôme
À ſans ſouci s'évanouir.
Là, le Monarque oſe être un homme;
Connoître, gouter le plaiſir:
Ce plaiſir l'unique chimere
Dont le ſage aime les erreurs,
Qu'à la Cour on ne trouve gueres,
Les champs ſeuls goutent ſes douceurs.
En Philoſophe ſociable,
Tu te livres aux voluptés,
En prenant la licence aimable
De fronder, d'un ton agréable,
Les abus les plus reſpectés.
Lorſque par les loix de ta Place
Des eſclaves les plus ſoumis,
Des flatteurs ſeuls te ſont permis;
Tu portes ton heureuſe audace
Juſqu'à deſirer des amis.
Des amis dans le rang ſuprême?
Qui les mérite mieux que toi:
Ah! quand tu nous caches le Roi,
Tu fais voir un Dieu que l'on aime.

Ce ſage qui des vérités
Parcourt la lumineuſe ſphere;
Qui pour avoir fait maints traités;
Maints longs calculs acrédités,
N'a rien perdu de l'art de plaire;
Maupertuis penſe à tes côtés :
Tandis que des champs Eliſées;
Horace digne de ta Cour;
Horace vient en ce ſéjour
Répandre ſa tournure aiſée;
Cette morale apprivoiſée
Qui nous charma juſqu'à ce jour;
Sur ces Vers que lui-même admire;
Enfans heureux de peu d'inſtans
Que te laiſſent de ton empire
Les ſoins; hélas! trop importans:
De mon Héros digne Maîtreſſe,
Poſtérité, qui de ſon nom
Aimeras à parler ſans ceſſe;
Avec quel plaiſir! quelle yvreſſe!
Quels transports d'admiration
Liras-tu ces Vers où mon Maître;

Epanchant ſon cœur généreux;
Enſeigne l'art de ſe connoître,
La ſcience enfin d'être heureux!
Ah! retraite charmante & pure!
Vous valez Berlin à mes yeux;
Ce Paris même où l'impoſture
Surcharge la ſimple nature
De ſes ornemens faſtueux.
Sans ſouci ſoyez mon Parnaſſe;
Et que ſur cet autre Helicon,
Couronné du lyerre d'Horace,
Et des myrthes d'Anacreon,
Et de la palme de Maron;
Mon Maître aît la premiere place,
Sous la figure d'Apollon.

MADRIGAL.

POurquoi vous tourmenter d'une vaine pourſuite;
Vous avez beau d'un œil jaloux
Obſerver toute ma conduite,
Diſoit Climene à ſon Epoux;
Dès que je voudrai l'entreprendre,

J'ai huit moyens de vous duper.
Je ſerois, dit l'Epoux, charmé de les apprendre;
Volontiers, dit Climene, écoutez: en effet
Le Mari, ſur ſes doigts, en compta juſqu'à ſept;
Il en manque un; dit-il, ceux-là doivent ſuffire,
Reprit-elle; à vous ſeul je les ai découverts:
Pour l'autre, ajouta-t-elle, avec un fin ſourire;
Diſpenſez-moi de vous le dire;
Car c'eſt celui dont je me ſers.

EPITRE,

AU PRINCE LOUIS DE VIRTEMBERG;

Par MONSIEUR V...

ENfin mon Prince vous voilà
Lorgné, convoité de nos Belles!
Pour vous on a quitté déjà
Vingt Amans des moins infideles
Qui n'en mourrons pas pour cela;
Trop heureux de conſoler celles
Que Votre Alteſſe laiſſera:
L'on vous prône, l'on vous affiche
Comme un favori de l'Amour;
Déjà votre nom à ſa niche

Dans les malins couplets du jour.

L'éternelle tracasserie
Vous fait l'objet de ses propos;
La plus Bourgeoise Cotterie
Rend sur vous ses Oracles sots.
De ce beau Fauxbourg où vous êtes,
Théâtre des galans succès,
Lieu pour les Elus fait exprès;
Vos histoires les plus secrettes,
{ Jugez du bruit qu'ici vous faites, }
Se répandent jusqu'au marais;
Et vont occuper nos Caillettes
Peuple oisif s'il en fut jamais.
Souffrez que je vous félicite
Sur un début aussi charmant;
Dans votre Histoire, assurément,
Je ne doute point que la suite
Ne réponde au commencement.
Mais Votre Altesse voudroit-elle
Recevoir quelques bons avis
D'un favori rempli de zele,
Et d'un François des mieux instruits

Dans la Carte de ſon Pays?
Si jamais je cherche à connoître
Le Dieu Mars, ainſi que l'Amour,
Vous daignerez, à votre tour,
Aux combats me ſervir de Maître.
Je vais donc vous ouvrir les yeux:
Ne penſez pas qu'un cœur ſincere,
Un eſprit juſte & ſerieux,
Qu'un amour qui contraint ſes feux,
Et s'enveloppe du myſtere,
Et d'un culte Religieux;
Sert ſa Maîtreſſe, & la révere,
Comme l'on révere les Dieux;
Soient les moyens & l'art de plaire
Que nous profeſſons en ces lieux:
Peut-être votre Germaine
Fait-elle cas de ces talens;
Mais ici la Scene varie,
Et ce ſont d'autres ſentimens,
Etranger à votre Patrie,
D'abord abjurant la raiſon,
De notre déité chérie,

De l'extravagante folie,
Il faut arborer l'écuſſon :
Prendre ces airs d'étourderie
Parmi nous ſi fort de ſaiſon ;
Quitter le ſimple caractere,
Le naturel des bons Germains
Dont quelques Pedans d'Ecrivains
N'ont pu s'empêcher de nous faire
Un portrait digne des Romains.
Puis il faut troquer la ſcience
Qu'on eſtime chez vous, dit-on,
Contre une effrontée ignorance,
Et cet admirable jargon
Le bon François par excellence.
Or ce langage merveilleux,
Vous aurez peine à le comprendre ;
Du moins ſuis-je aſſez malheureux
Pour n'avoir jamais pu l'entendre.
Sans doute que, mieux qu'un François,
Votre Alteſſe ſaura l'apprendre ;
Pour vous les miracles ſont faits :
Prince, d'ailleurs ſuivez l'uſage,

Parlez toujours, & puis après
Entendra qui peut le langage.
Sur-tout force présomption,
Plein d'une entiere confiance
Sur votre réputation,
Montrez-vous avec aſsûrance;
Que toute votre contenance
Reſpire un aimable abandon,
Une agréable nonchalance.
Détonnez bas quelques chanſons
Que vous direz venir de France;
Bavardez chiens, chevaux, ponpons,
Opera, petites Maiſons,
Pantins & telle autre miſére;
Sans en ſavoir juger du tout.
Soyez railleur impitoyable,
Médiſant, cruel avec goût,
Rendez-vous enfin redoutable,
Vous ne ſerez point eſtimable;
Mais vous jouirez d'un deſtin
Bien plus doux, bien plus agréable;
Vous ſerez un homme adorable,

Charmant, délicieux, divin;
L'ame de ces soupers aimables
Où nos convives charitables
Mettent en piéces le prochain.
Sachez à fonds le Vaudeville,
Autrement l'histoire du jour;
Et déchaînez-vous tour à tour
Sur les sottises de la Ville,
Et sur les abus de la Cour.
À ces dehors d'impertinence
Joignez un verni d'impudence,
Et beaucoup d'indiscrétion;
Cela s'appelle en notre France,
Posséder les airs du bon ton.
Sous ces couleurs enchanteresses,
De nos femmes briguez les vœux;
Bientôt vous aurez vingt maîtresses
Qui s'arracheront les cheveux
Pour se disputer vos caresses;
Et n'en soyez point amoureux.
Variez vos agaceries,
Sans nul égard pour les Epoux;

Comblez-les de vos railleries ;
Trouvez-vous tard au rendés-vous.
N'épargnez point les brouilleries,
Les raports, les tracasseries ;
Mentez quelquefois le jaloux,
Répandez à propos des larmes ;
Des pleurs échappés au courroux,
Pour nos femmes ont bien de charmes,
Ayez plus qu'elle des humeurs,
Des caprices & des vapeurs.
Redoutez-vous leur inconstance ?
Traitez-les avec arrogance,
Tel que le Turc impérieux
Qui sur la beauté son esclave,
Daigne à peine jetter les yeux ;
Vous les verrez de leur entrave
Resserrer les liens honteux.
Trompez enfin, voilà l'adresse,
Le charme de l'amour François ;
Sacrifier une maîtresse,
C'est le comble de nos succès.
D'une tendresse véritable,

Si vous pouviez ſentir le prix,
Gouter cet amour raiſonnable
Dont ſans doute un ſage eſt épris;
Je vous offrirois d'autres traces :
Mais vous voulez vivre à Paris
Entre l'amour, les jeux, les graces;
Cocufier tous les Maris,
Gens d'ailleurs faits à ſes diſgraces:
Quitter Aglaé pour Cloris;
Promener l'éclat qui vous ſuit;
Faire du ſcandale & du bruit;
Etre en un mot l'homme à la mode,
Bien différent de l'homme heureux:
Je vous conſeille la méthode
Peut-être un jour ferez-vous mieux.



MONSIEUR DE ROUBIN,

GENTILHOMME D'ARLES,

Annobli par le Roi Louis XIV, lui adressa ce Placet lors de la taxe des Isles.

FAVORABLE autrefois aux chansons de ma
Muse,
Grand Roi, tu daignas l'écouter ;
Et ce doux souvenir dont mon ame est confuse,
L'enhardit encore à chanter.
Tu sais que par mes soins & mes ardentes veilles,
Cet obelisque si vanté,
De ton regne fameux consacra les merveilles
À toute la Postérité.
J'avois gravé ton nom au temple de mémoire,
Tu tiras le mien de l'oubli;
Et versant dans mon sein un rayon de ta gloire,
Tout mon sang en fut annobli.
Mais tu me fis grand tort, m'accordant cette grace,
Je n'en suis que plus malheureux;
Car être Gentilhomme, & porter la besace,
Il n'est rien de si douloureux.

Ce vain titre d'honneur que j'eus tort de poursui-
vre,
Ne garantit point de la faim;
Je sai qu'après la mort, la gloire nous fait vivre;
Mais dans ce monde il faut du pain.
Je n'avois qu'un Domaine au rivage du Rhône
Qui m'en donnoit pour subsister;
On veut m'en dépouiller, & me mettre à l'aumône,
Si je n'ai de quoi l'acheter.
J'ai donc tout mon recours en ta bonté suprême;
Et si l'on nous met en procès,
Pourvu que ton grand cœur le décide lui-même;
J'en dois peu craindre le succès.
Qu'est-ce en effet pour toi, grand Monarque des
Gaules,
Qu'un tas de sable & de gravier?
Que faire de mon Isle? il n'y croît que des saules,
Et tu n'aime que le laurier.
Egalement puissant dans la Paix, dans la Guerre,
Comblé de gloire & de bonheur;
Maître d'un grand Etat; quelques arpens de terre
Te rendront-ils plus grand Seigneur?

Laisse-m'en donc jouir, la faveur n'est pas grande ;
Ne me refuse pas ce bien,
C'est tout ce qu'aujourd'hui ce Placet te demande,
Grand Roi, ne me demande rien.

IMPROMPTU

Pour une DAME qui reprochoit à l'Auteur de n'avoir jamais fait de vers pour elle.

L'AUTRE jour, l'aimable Themire
Disoit au tendre Corydon,
Pour moi seul jamais ta lyre
N'a su former le moindre son.
N'en prenez, dit-il, point d'ombrage ;
Si j'ai chanté d'autres attraits,
Je n'en prouve que davantage
Combien j'aime quand je me tais.
Ayez de plus justes idées
Du tendre amour que je ressens ;
On dit librement ses pensées ;
On doit cacher ses sentimens.

PORTRAIT DE CLIMENE.

BIEN m'y connois, & ne ſuis des plus bêtes;
Très-peu s'en faut que ne ſoyez l'amour,
Même pour rien je croirois que vous l'êtes:
Gentil corſage, & minois fait au tour,
Frians ſouris, tout comme en a le traitre,
On vous les voit, on peut vous reconnoître
A tous ſes traits. Mais auſſi ſes défauts
Les avez tous: perfide badinage,
Malice noire, & qui pourtant engage;
Qui l'eut jamais? C'eſt l'enfant de Paphos,
Et vous Climene. Or ſus, ſans vous déplaire,
Je vous dirai pour votre amandement,
Qu'à tout cela réforme devez faire,
Réforme grande; écoutez donc comment
Profit ferez de ſermon ſalutaire:
Ja de l'amour vous avez les appas;
Gardez-les bien, tel meuble eſt néceſſaire;
Mais ſa malice eſt un fort vilain cas;
Mieux vous vaudroit, pour finir nos débats,
Cette bonté qu'a Madame ſa Mere.

PRIÉRE

À SAINT ROCH.

Accablés de malheurs, menacés de la peste,
Grand Saint Roch, nous ne craindrons rien,
Et rien ne nous sera funeste;
Si vous êtes notre soutien.
Ecoutez ce Peuple Chrétien,
Et venez appaiser la colére céleste;
Mais n'amenez pas votre chien,
Nous n'avons pas du pain de reste.

LA TONTINE.

À MONSIEUR P... DE M...

L'Amour veut mettre à la Tontine,
Quel est son Procureur dans ce hardi Projet?
Connoît-il bien son origine?
Pourra-t-il fournir son extrait?
On le dit vieux comme le monde,
À nos yeux ce n'est qu'un enfant;
Quand sa Mere sortit de l'Onde,

Il étoit déjà triomphant.
On le prendroit pour un Caton;
Sous la robe d'un Janſéniſte;
Et ſous celle d'un Moliniſte,
Il a tous les traits d'un Giton:
Enfant, vieillard, & décrépite;
Quelle claſſe occupera-t-il ?
Il faudroit être bien ſubtil,
Pour marquer celle qu'il mérite:
Orry n'a pas prévu le cas,
Malgré ſa prudence ſuprême;
Je crois que le Conſeil lui-même
Y trouvera de l'embarras.
Qu'il ſoit traité ſans injuſtice,
C'eſt le but de tous nos deſirs;
Le ſyſtême de nos plaiſirs
Eſt dépendant de ſon caprice;
Il eſt bon de le careſſer.
Enfin, Monſieur, c'eſt votre affaire;
Quand on eſt bien avec la Mere,
L'enfant doit nous intereſſer.

ÉPITAPHE

EPITAPHE

DE MONSIEUR L'ABBE' DE G...

Par lui-même.

CI gît l'Auteur de Philopode ;
Autrement dit Philotanus ;
Ainsi qu'il sera plus commode
A la Bulle *Unigenitus* :
Moitié gaie, moitié bouffone
Sa Muse assez joyeusement
Le mena jusqu'à son Automne ;
Avec les plaisirs du Printemps :
Il s'étoit fait un caractere
D'après Verville & Rabelais ;
Dans l'art de varier les faits ;
Il avoit suivi leur maniere :
Bon estomach, & l'esprit vif,
Il fut le Héros de la table ;
Plus libre en propos qu'inventif,
Il fut plus plaisant qu'imitable :
Il est mort le pauvre Chrétien ;

Molina perd un adversaire ;
Si je consulte son Bréviaire,
La Religion n'y perd rien.

L'HUMILITÉ.

S'IL est des gens heureux au monde, c'est vous autres,
Disoit au frere Luc très-digne Capucin,
Certain notable & pieux Citadin ;
Plus pauvres que jadis n'ont été les Apôtres,
Vous ignorez les croix de la nécessité ;
Et riches dans votre indigence,
Jusques dans votre barbe on voit en liberté,
A l'ombre de la Pénitence,
S'épanouir une sainte gaieté.
D'ailleurs pour le salut, car c'est la grande affaire,
Nul risque, entiere sûreté ;
Sevré de toute volupté,
Un Capucin peut-il mal faire ?
Il ne peut même être tenté.
Eh ! qui seroit assez hardi pour l'entreprendre ?
Le démon ? bagatelle, il ne s'y jouera pas ;

Et quand il le voudroit, le pauvre diable, hélas!
Il ne fauroit comment s'y prendre.
Je le fai pourtant bien, dit en nazillonnant,
Le Pere Luc, nul homme de fes piéges,
Fut-il un Capucin, tant qu'il vit, n'eft exempt.
Notre ordre a bien des priviléges ;
Mais pour celui-là non ; il ne nous eft pas dû :
Songez que c'eft un don, une faveur fuprême
Que du troifiéme Ciel l'Apôtre defcendu,
Ne put obtenir pour lui-même.
Il avoit, nous dit-il, fon Ange de Satan ;
L'éguillon de la chair, ce grand & faint Apôtre ;
C'étoit fon fléau, fon tyran ;
Comme la gloire à nous Capucins c'eft le nôtre.
La gloire ! vous voyez où-je veux en venir ;
Repréfentez-vous donc cette eftime profonde
Que pour notre faint Ordre on a dans tout le monde ;
Tous ces talens qu'on voit en nous fe réunir,
Le don d'une haute fcience,
Le don d'une fublime & pompeufe éloquence
Que par de grands fuccès Dieu fe plaît à benir ;
Enfin ce zéle ardent, fouffrez que je le dife ;

Qui de chacun de nous, pour nous bien définir,
Fait autant de piliers & d'appuis de l'Eglise.
Le tout ensemble forme (il faut en convenir)
Un poids de gloire immense, encor que bien acquise,
Mais un poids, après tout, terrible à soutenir.
En vain l'humilité gronde & se fait entendre,
Elle a beau nous crier, homme tu n'es que cendre;
L'orgueil du fond du cœur lui replique soudain,
Je suis homme, il est vrai; mais je suis Capucin.
Voilà pourtant selon l'oracle Evangélique,
Voilà le grand chemin qui conduit en Enfer;
L'orgueil qui perdit Lucifer,
Peut perdre un Capucin le plus scientifique.
J'ai donc cherché long-temps, dans ma perpléxité
Quelque bonne & sûre pratique
Pour arrêter la vanité;
Un principe qui fut solide, & sans replique:
Après avoir bien médité,
Je l'ai trouvé dans la Physique;
J'ai songé qu'il étoit telle planette aux Cieux
Plus grande encor vingt fois que ne l'est ce bas monde,

Y comprenant la Terre & l'onde;
Tout immenſe, tout grand qu'il paroît à nos yeux.
Quoi! ce monde, ai-je dit, & ce qui le compoſe?
Devant ces corps brillants devient ſi peu de choſe!
Et qui ſuis-je donc Moi, dans tout ce composé?
Ce principe une fois poſé,
Voici contre l'orgueil, ſitôt qu'il m'inquiéte,
Mon ſpécifique & ma recette;
Vers le plus haut du firmament
Je braque en eſprit ma lunette;
Je vois ces vaſtes corps, & dans l'étonnement
Où leur grandeur énorme, accablante, me jette;
Je m'abîme dans mon néant,
Et je dis, en m'humiliant,
Qu'eſt-ce qu'un Capucin, devant une planette?

L'ANTIMONDAIN.

Ô Jours heureux qui purs & ſans nuages,
Avez du monde éclairé le berceau;
Dont vainement un odieux pinceau
Veut à nos yeux défigurer l'image!
Jours fortunés, quoiqu'en publie encor

Un Maître fou dans sa verve indiscrette ;
Age, à bon droit, appellé siécle d'or.
Ô bon vieux temps, c'est moi qui vous regrette !
Mais, ô regrets en effet superflus !
A nôtre dam, hélas ! vous n'êtes plus.
Tranquile au sein d'une heureuse abondance,
Exempt de peines, affranchi de tous soins,
L'homme vivoit, la sage providence
Pour son bonheur lui cachoit ses besoins ;
Il étoit libre, & la seule nature
Dictoit ses loix, & régloit ses devoirs :
La trahison, le meurtre, l'imposture,
Les attentats, les forfaits les plus noirs,
Sous des climats où regnoit la droiture ;
De son cœur simple ignorés & bannis,
N'avoient alors besoin d'être punis.
Nul préjugé n'asservissoit son ame,
Heureux de vivre ainsi qu'il étoit né ;
Ni bien, ni mal, gloire, honte ni blâme
N'étoient connus de son esprit borné.
O douce erreur ! favorable ignorance
Fille du Ciel, Mere de l'assurance !

Point de remord qui gênât ses desirs.
Né pour jouir, fait pour le bien suprême,
Il se trouvoit dans un autre lui-même:
Rien ne troubloit leurs innocens plaisirs;
Et quels plaisirs! à leur douceur extrême
Le monde entier doit ses accroissemens;
Tendres ébats! divins embrassemens!
Fréquens sur-tout plus qu'au siécle où nous som-
mes;
Et c'est raison; car le destin des hommes
En dépendoit dans ces commencemens.
Plaisirs exempts de tous ces vains phantômes
Dont un bizarre & chimérique honneur
Séduit les cœurs susceptibles d'allarmes:
Ce fier tyran d'un siécle plein de charmes
Ne mettoit point d'obstacle à leur bonheur;
Mais, à sa place, une aimable innocence,
Un cœur naïf, de candeur revêtu,
Neuf encor même après la jouissance,
Tenoit alors lieu de toute vertu.
De nos Ayeux, sous le Regne d'Astrée,
Telle étoit donc la race fortunée;

De siécle en siécle & vigoureux & sains;
Mets raffinés, lais, ni Médecins,
Coupable engeance, en ces temps ignorée;
De leurs beaux jours n'abrégeoient la durée.
Or maintenant, notre ami du bel air,
Qui vous moquez impunément du monde,
Vantez-nous bien votre siécle de fer?
Vantez-nous bien votre cœur très-immonde?
Osez fronder l'illustre Fenelon?
Déprisez-nous les accords de sa Lyre,
Ce beau Roman le seul utile à lire?
Vous; toutefois, dont le rare Apollon,
Et les écrits ne vont pas au talon
De ce Prélat; vous dont le chaud délire
Vous fait choquer trop souvent le bons sens:
Vous, dis-je encor, qui placez dans un Temple
D'un bout à l'autre ouvrage original,
Fille de joye, auprès d'un Cardinal.
Vous, dis-je enfin, qui, pour dernier exemple,
Venez de faire assemblage nouveau,
Et comme on dit une Galimaffrée,
D'Eve, d'Adam, de Saturne & de Rhée;

Aſſortiment digne d'un tel cerveau,
Plaçant le Bien de la nature humaine
Dans un bouchon qui frape au ſoliveau,
Ou bien à voir une tête de veau
Qui dans un char mollement ſe promene,
Or maintenant ce ſéjour enchanté,
Ce paradis terreſtre ſi vanté;
Cher Calotin de la premiere claſſe,
De bonne foi convenez, entre nous,
Que pour ſavoir où peut être ſa place,
On auroit tort de s'adreſſer à vous.



LE CARQUOIS DE L'AMOUR, FABLE ALLÉGORIQUE

À MADEMOISELLE GAUSSIN.

J'Ai vu le plus jeune des Dieux,
D'un air triste & pensif, en relevant ses charmes,
Sans fléches, sans carquois s'envoler vers les Cieux.
Cithérée à l'instant, les yeux baignés de larmes
De le voir venir sans ses traits ;
Que vois-je ? est-ce l'amour ? mon fils, où sont ces ailes
Qui font vos plus charmans attraits ?
N'en soyez point surprise, & calmez vos allarmes,
Dit ce Dieu, c'étoit fait de l'empire amoureux ;
L'amour, le tendre amour étoit près de sa perte,
Sans une heureuse découverte
Qui m'a fait éviter un sort si malheureux.
Tantôt, en quittant l'Idalie,
Après maints tours, détours, par hazard j'ai paru

Dans un de ces endroits où préside Thalie ;
M'étant moi-même reconnu
Aux traits avec lesquels Gaussin peignoit ma flâme,
Et voyant les Mortels s'attendrir à sa voix ;
Pour être de moitié dans les cœurs qu'elle enflâme,
De ses yeux j'ai fait mon carquois ;
De tous mes traits dépositaires,
Les cœurs les moins remplis d'ardeur,
Vont devenir leurs tributaires ;
Mais j'en partagerai l'honneur.
En assûrant vos droits, lui répond l'immortelle,
Puisqu'à l'amour Gaussin doit sa beauté ;
Je me contenterai de n'avoir de plus qu'elle,
Que la seule immortalité.

QUATRAIN,

À LA MÊME.

NE nous étonnons pas, si les attraits vainqueurs
De cette actrice inimitable
Ont des droits si puissans pour soumettre nos cœurs ;
Le danger est inévitable.

L'ESPRIT ET LA FOLIE.

FABLE.

L'ESPRIT un jour entreprit un voyage,
Nul n'eſt, dit-on, Prophéte en ſon logis,
Il avoit lu quelque part cet adage;
Le voilà donc à courrir le Pays.
Eſprit s'en va de Province en Province,
Trouvant les cœurs de ſes talens épris,
Faiſant gratis la figure d'un Prince;
Bien m'en irois voyager à tel prix.
Avint pourtant qu'en certaine contrée,
Notre Héros mit fin à ſon bonheur;
Beaux jours, hélas, courte eſt votre durée!
Il n'eſt ainſi de nos jours de malheur.
De fol amour il ſe laiſſa ſurprendre;
Or devinez l'objet d'un ſoin ſi tendre?
C'eſt la folie, en propre original.
La bonne Dame auſſi faiſoit voyage
Avec Momus & ſon cher Carnaval:
Voir notre Belle une nuit dans un Bal,

Et l'adorer, ce fut le même ouvrage ;
Pour être extrême, esprit passa toujours.
Le sort combla de si belles amours,
Hymen enfin se mit de la partie ;
Féconde fut cette illustre union,
Naquit d'abord l'imagination ;
Fillette vive & non moins étourdie,
Ne discourant que par bonds par saillie ;
Courant toujours la haute Région ;
Les Chroniqueurs disent que de son Pere
Elle tenoit bien moins que de sa Mere,
Dont elle avoit les bizarres travers ;
Bien le croirois à son goût pour les Vers,
Ceux-là s'entend qu'enfle la métaphore,
vrais feux folets d'un léger météore ;
Vers ampoulés montés sur de grands mots,
Dont maints fripons savent duper les sots.
Bientôt après survint un autre gage
Plus digne encor de cet hymen charmant ;
Etre nouveau, pensant très-rarement,
Parlant beaucoup, décidant davantage ;
De Neologue on lui donna le nom ;

Chez le beau ſexe il fut en grand renom,
Et l'eſt encor: C'eſt là ſon avantage.
Ce n'eſt le tout; on vit naître bientôt
Le Vaudeville, & ſa ſœur Parodie
Ayant le rire & le ton de l'envie,
Couple fêté chez le peuple Idiot.
Voilà le fruit d'un ſi beau mariage:
Eſprit devoit reſter en ſon logis;
Maints en connois dont ce n'eſt là l'avis;
Pour moi je dis, au diable le voyage.

QUATRAIN
MIS SOUS LE PORTRAIT
DE M. LE MARÉCHAL DE SAXE.

ROME eut dans Fabius un Guerrier politique;
Dans Annibal, Carthage eut un Chef héroïque:
La France plus heureuſe, a dans ce fier Saxon
La tête du premier, & le bras du ſecond.

VERS

DE M. DE VOLTAIRE,

À son passage en Flandres au village de Lauffeldt, après la Bataille qui s'y donna.

RIVAGE teint de sang, ravagé par Bellone,
Vaste tombeau de nos Guerriers!
J'aime mieux les épis dont Cerés te couronne,
Que des moissons de gloire & de tristes lauriers.
Falloit-il, justes Dieux, pour un maudit village,
Répandre plus de sang qu'aux bords du Sinois?
Ah! ce qui paroît grand aux Mortels éblouis,
Est bien petit aux yeux du sage.



VERS

À UNE DEMOISELLE

Qui portoit le nom de saint Denis.

VOus imitez très-mal, soit dit sans vous
déplaire,
La charité fervente & le zèle sincére
Du saint & célébre Patron
Dont on vous a donné le nom:
Nos climats à sa gloire ont servi de théatre;
Son zèle a renversé le culte des Payens;
Mais vos yeux font plus d'Idolatres
Qu'il ne fit jamais de Chrétiens.
Et j'admire la Providence
D'avoir en divers temps fixé votre naissance;
Car si on vous eût vu tous deux en même lieu,
On eût perdu le fruit de ses soins charitables;
Vous auriez fait donner au diable
Tous ceux qu'il fit donner à Dieu.

CONSEILS

CONSEILS À SYLVIE.

SI vous épousez un grand-Pere ;
Savez-vous ce que vous ferez ?
Tout le jour vous ferez grand'chére ;
Toute la nuit vous dormirez.

Vous aurez un bon Equipage ;
Tout le jour vous ferez florès ;
N'en demandez pas d'avantage ;
Car la nuit n'est qu'ad'honores.

Tous les soirs vous serez servie
D'un vieux compte, ou d'un vieux rebus ;
Après cela, bon soir Sylvie ;
Allez vous coucher là-dessus.

Heureuse, si de doux mensonges,
En dormant vous font quelque bien ;
Hors le bénéfice des songes,
Il ne faudra s'attendre à rien.

Mais si vous choisissez pour Maître
Un mari plus jeune & plus gai,
Le jour vous jeûnerez peut-être ;
Mais la nuit, tout est à souhait.

Choisissez, pendant qu'on vous laisse
Le temps de choisir vos amours;
Et songez que dans la jeunesse,
Les bonnes nuits font les beaux jours.

VERS

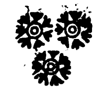
DE M. DE STE. HYACINTHE,

Sur quelques Savans.

Ô Voiture, à ton badinage
Tu fis les graces & les ris;
Du faux si tes jeux font usage,
Moliere eût le même avantage,
Lorsque pour les sots de Paris
Il outra les faits & les dits
D'un ridicule personnnage:
Car de tant de raisons il fit son appanage,
Et de tant d'agrémens sema tous ses écrits;
Que ses défauts sont embellis
Par la sagesse de l'ouvrage.

LE MÊME, A LA FONTAINE.

Ô Toi, dont le naïf & ſublime langage,
De lions & de rats, de chats & de ſouris
Compoſa un Aréopage :
Toi chez qui le libertinage
Couvert de roſes & de lys,
Des vices offre moins l'image,
[Q]u'il ne montre avec art les ſentimens d'un ſage
Sur les manœuvres de Cypris.
[E]nvain, cher La Fontaine, un Poëte t'outrage;
Avec un hypocrite hommage;
[S]on audace à tes vers veut enlever le prix;
Mais de lui-même en vain épris,
[M]algré ſon attentat, la gloire eſt ton partage;
Et de ſes traits forcés le pompeux étalage
Eſt payé d'un juſte mépris.



PORTRAIT
DE LA BRUYERE,
Par le même.

DEs ridicules & des vices
Il découvre les artifices;
Là, des traits d'un ſavant pinceau
L'art, l'élégance, la richeſſe,
La force, la délicateſſe,
Font le Vrai compagnon du Beau.
Engageant Traité de morale,
Notre âge, ni l'antiquité
N'ont encor rien vu qui l'égale;
La pure raiſon l'a dicté.
La Bruyere enſeigne à connoître
Ce qu'on eſt, & ce qu'on doit être;
Et cet ingénieux Auteur,
Pour porter l'homme à la ſageſſe,
Se ſert d'abord avec adreſſe
De la malignité du cœur.

MADRIGAL.

EN quel état me trouvé-je réduite ?
Pour obéir aux loix de mon devoir,
fuis Thircis ; mais à quoi sert ma fuite ?
u'à m'ôter seulement le plaisir de le voir :
Que me sert-il de ne le pas entendre ?
Je devine tous ses discours ;
: mon cœur me redit mille fois tous les jours,
Ce qu'une fois il m'avoit dit de tendre.
Je m'imagine à tous momens,
entendre m'exprimer ses plus doux sentimens ;
Et peut être hélas ! qu'à ma honte,
uand de son entretien j'évite les appas ;
Je m'engage à lui tenir compte
e cent mille douceurs qu'il ne me diroit pas.

PORTRAIT D'IRIS.

FIgurez-vous une mortelle
Fille de la raison, vivant sous sa Tulette ;
Jn esprit juste au sein de la vivacité,
Goût exquis, rayon pur, infaillible clarté ;
oignez-y le sçavoir, l'immuable sagesse,

Un air & noble & fier, le Port d'une Déesse;
Cent vertus vrais trésors dont son cœur est épris,
Cent autre qu'il tient en réserve;
De tous ces traits d'un si haut prix,
La fable auroit formé le Portrait de Minerve;
La vérité fidele en fait celui d'Iris.

ÉPÎTRE À MON HABIT.

AH! mon habit, que je vous remercie!
Que je valus hier, grace à votre valeur!
Je me connois, & plus je m'aprécie;
Plus j'entrevois qu'il faut que mon Tailleur,
Par une secrette magie,
Ait caché dans vos plis un Talisman vainqueur
Capable de gagner & l'esprit & le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus! quels égards! quel accueil!
Auprès de la Maîtresse, & dans un grand fauteuil,
Je ne vis que des yeux toujours prets à sourire;
J'eus le droit d'y parler, & parler sans rien dire.
Cette femme à grands falbalas,
Me consulta sur l'air de son visage;
Un Blondin sur un mot d'usage,

Un Robin sur des operas;
Ce que je décidai, fut le *nec plus ultrà* :
On applaudit à tout, j'avois tant de génie;
Ah! mon habit, que je vous remercie
C'est vous qui me valez cela.
De complimens bons pour une Maîtresse,
Un petit Maître m'accabla;
Et pour m'exprimer sa tendresse,
Dans ses propos guindés, me dit tout angola.
Ce Poupart à simple tonsure,
Qui ne songe qu'à vivre, & ne vit que pour soi;
Oublia quelque temps son rabat, sa figure,
Pour ne s'occuper que de moi.
Ce Marquis, autrefois mon ami de College,
Me reconnut enfin; & du premier coup d'œil,
Il m'accorda par privilege,
Un tendre embrassement qu'approuvoit son orgueil:
Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,
N'eussent obtenu de ma vie,
Votre aspect seul me l'attira;
Ah! mon habit, que je vous remercie!

C'eſt vous qui me valez cela.
Mais ma ſurpriſe fut extrême,
Je m'appercus que ſur moi-même
Le charme ſans doute opéroit;
J'entrois jadis d'un air diſcret,
Enſuite ſuſpendu ſur le bord de ma chaiſe;
J'écoutois en ſilence, & ne me permettois
Le moindre ſi, le moindre mais:
Avec moi tout le monde étoit fort à ſon aiſe,
Et moi je ne l'étois jamais.
Un rien auroit pu me confondre,
Un régard, tout m'étoit fatal;
Je ne parlois que pour répondre,
Je parlois bas, je parlois mal.
Un ſot Provincial arrivé par le Coche
Eût été moins que moi tourmenté dans ſa peau;
Je me mouchois preſqu'au bord de ma poche,
J'éternuois dans mon chapeau:
On pouvoit me priver, ſans aucune indécence,
De ce ſalut que l'uſage introduit;
Il n'en coutoit de révérence
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.

Mais à présent, mon cher habit,
Tout est de mon ressort, les airs, la suffisance,
Et ces tons decidés qu'on prend pour de l'aisance,
Deviennent mes tons favoris.
Est-ce ma faute à moi, puisqu'ils sont applaudis?
Dieu! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
De ne point habiter ce Pays limitrophe
Des conquêtes de notre Roi!
Dans la Hollande il est une autre Loi,
Envain j'étalerois ce galon qu'on renomme;
Envain j'exalterois sa valeur, son débit;
Ici, l'habit fait valoir l'homme;
Là, l'homme fait valoir l'habit.
Mais chez nous peuple aimable, où les graces, l'esprit
Brillent à présent dans leur force;
L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs ou son fruit,
On le juge sur son écorce.



LES DÉGRÉS DE L'AMOUR.

QUe l'homme eſt foible & ridicule
Quand l'amour vient s'en emparer !
D'abord il craint, il diſſimule,
On l'entend toujours ſoupirer.
On le fuit ; ſa pourſuite eſt vaine;
N'importe, il veut perſéverer.
Que de ſoins, d'ennuis & de peines
Pour ſon bonheur accelerer !
On l'aime, tant pis; double chaine,
Mille embarras dans ce bonheur ;
L'eſprit ſans ceſſe eſt en haleine,
Parens, eſpions, tout fait peur.
Eſt-ce tout ? non, reſte l'honneur ;
Il s'éffarouche avec méthode,
On croit le vaincre, il eſt vainqueur ;
On ſe brouille, on ſe raccommode.
Vient un Rival, autre incommode ;
Loin des yeux le repos s'enfuit ;
Jaloux, on veille, on tourne, on rode ;

Ce n'eſt qu'allarme jour & nuit.
Après bien des maux & du bruit,
Enfin on poſſede la Belle :
Le feu s'éteint, le dégout ſuit ;
Le jeu valoit-il la chandelle ?

IMPROMPTU

DE M. DE FONTENELLE,

Sur les Phénomenes de la Nature.

EPier la nature & tous ſes accidens,
C'eſt mettre, en plein brouillard, la tête à la fenêtre ;
Rien ne ſauroit trahir le ſecret de ſon être ;
Elle n'a point de confident.

LE POIRIER SAINT.

IL eſt des naturels retifs,
Qui ne ſont bons à rien, à quoiqu'on les expoſe ;
Et qu'il vaut mieux laiſſer oiſifs
Que de les mettre à quelque choſe.

Un Sculpteur médiocre ouvrier,
Dans une très-petite Ville,
Ayant dans ſon Jardin un aſſez beau poirier,
Mais éternellement ſtérile;
Il le fit couper, le ſculpta,
En fit un ſaint qu'on acheta
Pour une Egliſe de Village.
Mais comme à le placer il faiſoit ſon effort,
Il lui tomba ſur le viſage,
Et le renverſa preſque mort;
Il fut plus d'un quart-d'heure auſſi froid que du marbre;
Enfin d'un ton de voix languiſſant & contraint,
Traitre, dit-il, tu n'as jamais été bon arbre;
Tu ne ſeras jamais bon ſaint.

SONNET.

DAns les cris, dans les pleurs recevoir la naiſſance,
Pour être des beſoins l'eſclave malheureux;
Sous les penibles loix de Maîtres rigoureux

Passer dans la contrainte une imbecile enfance;
Avide de savoir, languir dans l'ignorance;
Des plaisirs, des grandeurs follement amoureux;
N'en recueillir souvent qu'un ennui douloureux;
Payer d'un long regret une courte espérance;
Voir, avec la vieillesse, arriver à grands pas
Des maux avant-coureurs d'un funeste trépas;
Long-temps avant la mort en soutenir l'image;
Enfin, en gémissant, mourir comme on est né;
N'est-ce que pour subir ce sort infortuné,
Que le Ciel auroit fait son plus parfait ouvrage?

À MADAME LE C...

JE crois qu'un cœur tendre, sensible
Est un heureux présent du Ciel;
Mais que ce don souvent nuisible,
Sur nos instans verse de fiel!
Ô vous, que la nature appelle
Au rang que tiennent les humains;
Si vous naissez tendre & fidele,
Sexe aimable, que je vous plains!

Je vois votre enfance occupée
Moins de plaisirs que de douleurs ;
Le bobo de votre Poupée
Vous arrache déjà des pleurs:

Si-tôt que l'austere raison
Orne vos graces enfantines ;
C'est une rose en sa saison
Qui s'annonce par des épines.

Déjà, par d'invincibles loix,
Votre cœur se forge des chaines ;
Une compagne à votre choix
Sait, partage, & calme vos peines.

Vous n'hésités point d'avouer
Pour elle, ardeur, inquiétude ;
Cette amitié n'est qu'un prélude
Que la nature fait jouer.

L'Amant paroit ; sagesse austere
Vous combattez ; soins superflus :
Pour le Dieu qui regne à Cithere,
Ce n'est qu'un triomphe de plus.

Amante, tout vous sert d'allarmes,
Je vous vois languir & sécher ;

Vous joignez aux craintes, aux larmes,
La contrainte de les cacher.
Epouſe, vous êtes contente
D'aimer ſous les loix de l'honneur ;
Mais l'amour même vous tourmente,
Juſques dans le ſein du bonheur.
Mon Epoux ſeroit-il volage ?
Sa ſanté ? ſa mort ? vous pleurez :
Vos yeux fixés ſur ſon viſage,
Conſultent *ſi* vous dormirez.
Mere enfin . . . . mais je déſeſpere
De mettre un tel cœur dans ſon jour ;
On ſait que celui d'une mere
Eſt le chef-d'œuvre de l'amour.

A ISMENE,

En lui envoyant une Bougie.

VA, petite bougie, éclairer ma Bergere ;
Lorſqu'elle n'aura pas le ſecour de mon bras ;
Prête lui ta foible lumiere,
Préſerve la de faire des faux pas :

Je n'entends point de ceux que l'amour nous fait faire ;
Un cœur tel que le ſien ne les rédoute gueres ;
Et le flambeau de la raiſon
Qui marchant devant elle, inceſſamment l'éclaire,
Te donnera la prémiere leçon,
Pour bien faire ton miniſtere.
Que tes feux, s'il ſe peut, égale ſes vertus ;
Si ta cire avoit un langage,
Je te dirois, peins lui l'amitié qui m'engage.
Mais meſure tes mots, ne me dis rien de plus ;
Hé! que me ſerviroit d'en dire d'avantage ?

L'AMOUR VENGÉ.

C'Eſt un terrible enfant que l'amour en colere ;
Si vous le connoiſſiez, Philis,
Peut être ſeriez-vous plus tendre, ou moins ſévere :
Du moins vous m'écririez, lorſque je vous écris.
Ecoutez. Un Berger [je l'appelle Sylvandre]
Aima jadis une jeune beauté ;
Jamais Berger ne fut plus tendre ;

Mais

Mais aussi d'un autre côté,
Jamais Bergere dans le monde
N'eut plus de severité.
Cloris, c'étoit son nom, comme vous étoit blonde,
Peu grande, attrait encor; car Philis, entre nous,
Ces tailles hautes que l'on vante,
Ne sont point si riches qu'on chante;
Quant à moi, franchement, car chacun à son goût;
Je n'aime point une geante;
Cloris enfin avoit la taille comme vous:
De l'embonpoint passablement;
Mille attraits dans les yeux, étoit insinuante;
Parloit peu peu, rioit aisément;
Faisoit des vers par fois; elle étoit complaisante,
Avoit la parole présente,
Et railloit agréablement:
En un mot, comme vous la Bergere charmante
Avoit beaucoup d'esprit & beaucoup de beauté;
Mais, comme vous aussi, beaucoup de cruauté;
Pour son amant s'entend: car pour les autres hommes,

J'en ai fait mille fois autant,
Philis, vous n'êtes pas plus tendre:
Autant en emporte le vent;
Autant en prit-il à Sylvandre.
La Bergere eut pour lui toujours cœur de rocher,
Elle ne daigna point répondre à l'Elégie;
Et l'Amant malheureux (ceci doit vous toucher)
S'abandonna si fort à la melancolie;
Que peu de jours après, il en perdit la vie.
Ce n'est pas tout, Philis,
Il arriva bien pis;
Et la catastrophe est terrible:
Amour dans ce moment se vengea de Cloris.
Elle n'a pas plutôt appris
Que le Berger n'est plus, qu'elle devient sensible:
Toute éperdue en ce moment,
Elle veut courir après l'ombre
De ce tendre & parfait Amant
Qu'elle a mis dans le monument.
Oui, j'irai dans le manoir sombre,
Dit-elle, où t'ont conduit mes injustes rigueurs;
Si je n'ai pu fléchir les dures destinées,

Et t'aimer sur la terre; ah! Berger, si je meurs,
Je t'aimerai du moins dans les champs Elisées
Et du moment fondant en pleurs,
On l'apperçoit qu'elle se pâme,
Et qu'elle est prête à rendre l'ame.
Conclusion; Cloris mourut:
Caron lui passa l'onde noire.
Pour la voir, tout le Stix à l'instant accourut;
Et dès que Sylvandre parut;
Cher Sylvandre, dit-elle, écoute mon histoire,
De toutes mes rigueurs oubliant la mémoire:
Elle alloit faire un long récit,
Mais Sylvandre l'interrompit.
Dans le fleuve d'oubli, dit-il, je viens de boire;
Si j'aimois avant mon trépas,
C'est ce que j'aurois peine à croire;
Mais je sai bien, Cloris, qu'au moins je n'aime pas.
Maux & chagrins ici finissent;
Sur tout, du Dieu d'amour nous ignorons les loix;
Et si dans ces bas lieux, nous aimons quelquefois;
C'est lorsque les Dieux nous punissent.

ÉPIGRAMME.

QUand un mari, quand une femme
Vivent de telle ſorte entr'eux,
Que ce n'eſt qu'un cœur & qu'une ame;
Il n'eſt point d'état plus heureux:
Mais ſi l'on s'en rapporte à ceux
Qui ſont ſous la foi conjugale,
C'eſt la pierre Philoſophale;
Que n'être qu'un, quand on eſt deux.

VERS,

PRESENTÉS A MR. B... DE LA M.

Par MADEMOISELLE PETIT-PAS Actrice de l'Opéra, en lui envoyant des Tablettes le jour de ſa Fête; compoſés par M. GRESSET.

AU Maître de mon cœur je donne ces tablettes;
L'amour lui-même les a faites
De l'écorce d'un myrthe où la tendre Cypris
Ecrivoit le nom d'Adonis.
L'éguille fut fondue aux forges de Cithere;
Et le Dieu lui donna la trempe de ſes traits,
Pour graver d'un caractere
A ne s'éffacer jamais.

Mon Amant vous lira, sermens de ma constance;
Sincere épanchement, naïve expression
De l'ascendant de l'inclination,
Qui l'emportent encor sur la reconnoissance.
Occupez, contentés ses yeux,
Sentimens épurés dont il m'apprit l'usage,
Vœux inquiets d'un cœur qui le rendant heureux,
Voudroit qu'il le fut d'avantage.
De ces feuillets qu'amour à paraphés pour vous,
J'ai rempli la premiere page;
Je vous laisse le reste . . . . Ah! que mon sort
est doux,
Si vous y parlez mon langage!
Tablettes, fermez-vous à toute autre qu'à nous.

QUATRAIN.

HOmme qui femme prend, se met en un état
Que de tous, à bon droit, on peut nommer
le pire:
Fol étoit le second qui fit un tel contrat;
À l'égard du premier, je n'ai rien à lui dire.

IMITATION
D'ANACREON.

J'Étois couché mollement,
Et contre mon ordinaire ;
Je dormois tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
À ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit,
Le vent, le froid & l'orage,
Contre l'enfant faisoit rage:
Ouvre, dit-il, je suis nu.
Moi charitable & bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme ;
Je te le dirai tantôt,
Reparti-t-il ; car il faut
Qu'auparavant je m'essuye,
J'allume aussi-tôt du feu,
Je regarde si la pluye
N'a point gaté quelque peu

Un arc dont je me méfie ;
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les rechauffe ; & dans moi-même
Je dis pourquoi craindre tant ?
Ma conardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi ;
Que seroit-ce si chez moi
J'avois reçu Polipheme ?
L'enfant d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pieces de son armure ;
Prend un trait, un trait vainqueur
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine ;
Souviens-toi bien de Climene,
Et de l'amour, c'est mon nom.
Ah ! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat & cruel garçon ;
Faut-il que qui vous oblige,
Soit traité de la façon ?
Amour fit une gambade ;

Et le petit scélérat
Me dit, pauvre camarade,
Mon arc est en bon état;
Mais ton cœur est bien malade.

EPIGRAMME.

Est-on Héros, pour avoir mis aux chaines
Un peuple ou deux? Tybere eut cet honneur;
Est-on Héros, en signalant ses haines
Par la vengeance? Octave eut ce bonheur;
Est-on Héros, en regnant par la peur?
Sejan fit tout trembler, jusqu'à son Maître:
Mais de son ire éteindre le salpetre;
Savoir se vaincre, & reprimer les flots
De son orgueil; c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même; & voilà mon Héros.



ÉPITRE

À MADEMOISELLE B...

En réponſe à une Lettre qu'elle avoit écrite, & à une Epître en Vers qu'elle envoyoit.

QUE mon cœur ſe ſent flatté
De votre Epître divine!
O mon aimable Couſine,
L'heureuſe variété!
Que votre plume badine
Prête à la ſimplicité
Et de nobleſſe & de grace!
Oui, devant ſa Sévigné,
Buſſy lui-même étonné,
Eût voulu vous donner place.
Je ne vois plus de douceur
Que dans l'aimable Commerce,
Où notre eſprit, notre cœur,
Avec liberté s'exerce.
Mon eſprit bien moins fécond,
N'y met pas tant que le vôtre;
J'ai beſoin du fonds d'un autre;

Vous brillez par votre fonds.

Quand pour briller à mon tour,
Je vous fais quelque remiſe,
De Proſe, ou de Marchandiſe
Qui ſe fabrique à la Cour
Du brillant Dieu du Permeſſe;
Je m'attends à la richeſſe
D'un plus gracieux retour.

Ce qu'en vous le plus j'admire,
Outre le don glorieux
De ſi joliment écrire,
C'eſt le talent précieux
D'inſpirer la Poéſie,
Mieux que le plus beau des Dieux,
Ou que ſa ſœur Polimnie.

Je jurerois que Tircis
Qui de l'art des Vers s'amuſe,
En faiſant l'ouvrage exquis
Que votre main m'a tranſmis;
Vous ait choiſi pour ſa Muſe.

Il doit à vos agrémens
Plus qu'à ceux de la nature,

Les traits heureux & charmans
Dont il orne ſa peinture.

Tout ſait flatter ſes deſirs
Dans ſa riante caſſine,
L'aſſemblage des plaiſirs
S'y trouve avec la Couſine.

Quand il va prendre du thé,
Une douce volupté
Semble lui tracer ſa pente:
Un nouvel objet l'enchante;
L'aimable diverſité
Flatte ſon ame inconſtante;
Mais vous n'étiez plus préſente,
Pour vous il eût tout quitté.

Goutant un plaiſir extrême
Dans votre aimable entretien;
Fût-il l'inconſtance même,
Il ne l'eût quitté pour rien.

Souvent hélas! je ſoupire
Après des momens ſi doux;
J'aimerois moins un empire
Que de pouvoir avec vous,

Causer, badiner & rire.
Mais les destins sont jaloux
Du parfait plaisir des hommes ;
Goutons des lieux où nous sommes,
Celui qui dépend de nous.

EPITRE
AU PERE B....
À VILLEFRANCHE.

DANS le cours de la quarantaine
Accompagnerez-vous le gracieux Curé
Qu'au tendre Anacréon Saphos eût préferé,
Et dont le beau minois eût pu charmer Helene ?
De ce plaisir puis-je bien me flatter ?
Ah ! Que n'a-t-il scellé votre promesse !
Pardonnez, cher ami ; si j'en ose douter ;
Mon doute naît de ma tendresse ;
Venez, venez, couple charmant,
Satisfaites bientôt mon vif empressement.
Ce qu'est à toute la nature
Le retour du Printemps couronné de verdure,
Après un Hyver rigoureux ;

Ce qu'eſt aux tendres fleurs qui s'empreſſent d'éclorre,
L'haleine de Zéphire, ou les pleurs de l'aurore ;
Tel pour mon cœur ſera le jour heureux
Qui ſaura vous rendre à mes vœux.
Si Dame fortune indulgente,
Sur qui ſait vous aimer le mieux,
Verſoit ſes bienfaits précieux ;
J'aurois pour vous loger une maiſon riante ;
Tout s'embelliroit à vos yeux :
De ſes mains l'active abondance
Orneroit nos feſtins de mets délicieux ;
Et l'empreſſée intemperance
Verſeroit à grands flots du vin digne des Dieux.
Sourde à ma voix, la Déeſſe ennemie
Porte loin de moi ſes faveurs ;
Mais malgré ſes âpres rigueurs,
Nous tirerons bon parti de la vie.
Amateurs de la liberté,
Oui, je m'en flatte, amis, la médiocrité
Dans mon taudis par l'amitié ſervie,
Contentera toujours votre Philoſophie.

REQUÊTE
PRESENTÉE PAR LE SIEUR***
AU CONSULAT
DE LYON.

O Vous Pere de la Patrie,
Dont le cœur ne fut point flatté
D'une brillante dignité
Que briguoit l'orgueilleuse envie;
Esprit juste, noble, éclairé;
Toujours guidé par la sagesse;
Et dont les grands ont admiré
Le goût & la délicatesse!
Et vous, ô Magistrats chéris,
Dont la justice & la prudence
Ont fixé le choix de LOUIS;
Et mérité sa confiance!
Suspendez un moment les soins,
Les travaux, l'ardeur vigilante,
Qui d'une Ville florissante
Préviennent toujours les besoins.

Ma

Ma Muse peut-être indiscrete,
Implore vos cœurs bienfaisants ;
Daignez sur son humble Requête
Jetter un regard complaisant.

J'ai six mille livres à mettre
Sur votre Hôtel, à fonds perdu ;
Qu'importe, s'il faut cesser d'être,
De partir, comme on est venu ?

Pourrois-je aspirer à la gloire
De faire honorer ma mémoire,
En laissant un riche héritier ?
Ah ! trop ingrat est le métier.

On a bientôt fait l'inventaire
D'un Poëte, ou d'un Ecrivain ;
Et d'un avide Commissaire
Il ne grossit point le butin.

Très-instamment je vous supplie
De recevoir à dix pour cent,
Pour les courts instans de ma vie,
Ce fruit d'un pénible talent.

La Déesse la plus charmante,
Hebé, pour moi n'a plus de fleurs ;

Et de cet âge où tout enchante,
Je regrette en vain les douceurs.
  Bien plus chere qu'une couronne,
L'ame des plaisirs, la santé
Fait briller loin de mon Automne,
L'abondance & la liberté.
  Je serai bientôt, sans réplique,
Du nombre des Etres rayés ;
Et pour toujours ainsi payé
De cette pension modique.
  Mais, par ce récit ennuyeux,
J'apperçois déja que ma Muse
De votre complaisance abuse;
J'offre un seul motif à vos yeux.
  En suppliant votre justice
De faire encor attention
Que pendant vingt ans à Lyon,
Mon art fut de quelque service.
  De ma respectueuse instance,
Dans le fond l'objet est petit;
Mais un bienfait toujours grossit
Aux yeux de la reconnoissance.

Si de vous je puis l'obtenir,
Sages Magiſtrats que j'honore;
Juſques à ma derniere aurore,
J'en garderai le ſouvenir.

LETTRE
A MONSIEUR B.....

AUx bords fertiles de Raneure,
Parmi cent oliviers tous verds
Que le Pere de la nature
Semble garantir des Hyvers;
Je crayonne pour vous ces vers:
Vous, dont l'amitié fit ma gloire;
Dont les ſoins, les bienfaits divers
Sont précieux à ma mémoire.

Puiſſent mille nouveaux plaiſirs
Naître pour vous avec l'année;
Et puiſſe un heureux hymenée
Couronner bientôt vos deſirs.

Que jamais fluxion, ni rhume
Affreux compagnon de la Brume,

Ne vous détiennent caſanier ;
Vous privant d'aller le premier
Conter galamment à la Belle
Une hiſtoriette nouvelle :
Car je le ſais, ami charmant,
Au ſortir d'une grande affaire,
Un délicat amuſement
Vous plaît, & vous eſt néceſſaire.

Chez vous, la tranquile amitié
Des Déités la plus aimable,
Trouve un petit temple agréable,
Sur le ſentiment étayé.

Là, cette tendre Souveraine
Unit tout d'une même chaîne ;
Un pur encens brûle pour elle,
La candeur la ſert avec zèle ;
Et ſes loix font la volupté
De ces ſages dont le génie
Solide, & plein d'amenité,
Entretient la douce harmonie
D'une heureuſe Société.

Oſerois-je eſperer encore

Qu'un Campagnard qui les honore,
Et qui ſait toujours les chérir;
N'eſt pas loin de leur Souvenir ?

Ils m'aiment encor, je l'eſpere,
Les bons cœurs ne peuvent changer;
Ils voudront même m'agréger
À ce Temple que je révére.

De mes reſpects & de mes vœux
Offrez-leur le tribut ſincére;
Et d'un bonheur que rien n'altere
Jouiſſez long-temps avec eux.

Le Dieu de la Terre & des Cieux
Entend la voix d'un cœur ſincére;
Il exaucera la priére
De votre ami Religieux.

Mais ne prenez point à la lettre,
Mon cher B.... ce mot;
Car je ſuis tel que je veux être;
J'attends plus du ſouverain Maître,
Que de François, ou de Brunaud.
Je vis tout comme il plaît là-haut,
Aux lieux charmans qui m'ont vu naître;

Libre, content, & s'il le faut,
Prêt au moment à diſparoître.
Laiſſons-là le ſombre avenir;
Déjà je comptois de finir:
Adieu, j'exige un ſoin extrême,
Cher ami, de votre ſanté;
Grands biens, ſavoir, honneur ſuprême
Dont un vain eſprit eſt flatté,
Ne valent pas, tout bien compté;
L'inſtant où l'on vit pour ſoi-même.

AU MÊME.

JE tiens de la bonté des Dieux
Quelques jours ſerains & tranquiles;
Ils me ſemblent plus précieux,
Même en ces champêtres aziles;
Puiſque des amis généreux
s'intereſſent encor pour eux,
Dans la plus tranquile des Villes.
Quand on aime, & qu'on eſt aimé;
Quelque honneur qui puiſſe nous ſuivre
Au manoir du Prince enfumé;

Rien ne vaut le plaisir de vivre.

Tous ces célébres Anciens,
Qui dans les Champs Elisiens
Occupent une illustre place;
Anacreon, Virgile, Horace,
Sont privés du plus grand des biens;
Ils ne sont plus qu'ombre & que glace.

Ils ne goutent plus ta douceur,
Amitié charmante, immortelle;
Tandis qu'ici, d'un tendre cœur
Tu fais la gloire la plus belle.

Par-là jugez aimable ***
En qui bonté d'esprit abonde,
Jugez combien vous m'êtes cher;
Ne conservez plus rien d'amer
Contre une indolence profonde;
Et ne cessez jamais d'aimer
Le meilleur paresseux du monde.

En ce point, je puis en effet,
Le disputer au grand Gresset:
Gresset le Poéte des graces,
De qui l'on doit suivre les traces;

Si l'on veut atteindre le beau :
Lui, près de qui je suis à peine,
Ce que près d'un superbe chesne,
Paroît le plus foible arbrisseau.
Oui, j'aime tant à le relire,
Que sa divinité m'inspire ;
Et je puis me dire aujourd'hui,
Aussi bon paresseux que lui.
Qu'à jamais le Ciel me délivre
Des vertiges d'un vain Auteur,
Toujours grave, occupé, rêveur ;
Qui croit en composant un livre,
S'acquérir l'immortalité :
Déjà les plaisirs l'ont quitté ;
Et vivant, il cesse de vivre.
Cette gloire n'est à mes yeux,
Que la fille de la folie ;
Le Sage sait, au sein des jeux
Egayer l'instant précieux
Que lui file la Parque amie ;
Si le chagrin contagieux
Trouble le charme de sa vie ;

Car par ce Lutin, en tous lieux,
L'ame ſouvent eſt aſſaillie.

Aſſemblez-vous, mortels heureux,
Pour parer l'atteinte cruelle
De cet ennemi dangereux;
La tendre amitié vous appelle,
Comus d'un feſtin fait l'honneur;
Et de concert ils vont à table,
Fonder l'Empire délectable
Et des plaiſirs, & du bonheur.

Déjà, des convives charmés
L'allégreſſe plus vive éclate;
Le cœur enchanté ſe dilate;
Mille traits d'eſprit ſont ſemés,
L'impromptu, l'aimable ſaillie;
Et le ſublime & le badin
De Melpomene & de Thalie;
Tout eſt choiſi, tout eſt divin:
On chante l'amour, & le vin
Vainqueur de la mélancolie.

Pour remplir les deſirs, enfin,
De la Société ravie,

Une main d'Apollon chérie,
Prend la lire de Lancetti ;
Et fait triompher l'harmonie.
Adieu, très-cher, je vais aussi,
Sur celle de Carminati
Jouer un air tendre à Silvie :
Non que je sois un vertueux
Dont les préludes gracieux,
Des Dieux enlevent le suffrage ;
Vous seul avez cet avantage :
Je suis pourtant très-glorieux ;
Aux belles de notre Village,
Mon archet paroît merveilleux.

LETTRE A MONSIEUR D..

SUR SON MARIAGE.

DU Dieu qui sut vous charmer,
Tout sent le pouvoir suprême :
Par quelle rigueur extrême,
Ami, peut-on vous blamer
De vouloir toujours aimer
Une Epouse qui vous aime ?

J'applaudis à votre choix,
Et je vous en félicite:
Esprit, sagesse, mérite;
Gent Corsage & doux minois,
Beaux yeux, & pommes d'élite;
Mille charmes à la fois,
Le bonheur même des Rois,
Forment votre aimable Empire.
Seul vous regnez satisfait;
L'amour semble vous le dire,
La vertu vous le promet.

D'un fou qui toujours desire,
Les biens sont l'unique objet;
La Philosophie inspire
Le mépris de l'interêt.

Elle vous prêta des armes
Contre ce Démon puissant;
Ah! qu'un cœur reconnoissant
Vous fera trouver de charmes
Dans un retour complaisant!
Soins empressés de vous plaire,
Gages d'un amour sincére,

Tout flatera vos desirs.

Et si le tendre hymenée
Vous donnoit dans cette année,
Le fruit de vos doux plaisirs;
L'Inde vous offriroit-elle,
O Pere chéri des Cieux!
Un trésort plus précieux
Que votre Epouse fidéle?

Nous voyons des demi Dieux
D'une statue envieux,
Pour transmettre leur mémoire;
Ceux qui descendront de vous
Seront la vivante histoire
De vos exploits les plus doux.

Mais, tandis que j'aime à peindre
Votre durable bonheur,
L'amitié commence à craindre
Un tour de l'amour vainqueur:
C'est un Lutin, c'est un Traître
Qui bientôt de votre cœur
Voudra seul se rendre maître.

Or, sur ce cœur j'ai des droits
Qui sont d'ancienne date;

Vos promeſſes ſont des loix,
J'y puis compter, je m'en flatte:
Et ma requiſition,
À cette prétention
N'eſt point encore bornée.
Vous formez Communauté
Avec la vive beauté
Que le Ciel vous a donnée:
J'ai donc ſur vos cœurs unis
Hypotéque inconteſtable;
Vos amis ſont les amis
De votre Brune adorable.
Goutez, Epoux fortunés,
Des plaiſirs dignes d'envie;
Que vos vœux ſoient couronnés
Par la deſtinée amie.
Coulez de paiſibles jours;
Votre bonheur m'intereſſe:
Mais qu'un èxcès de tendreſſe
N'en abrége point le cours.
Sauvez les tendres amours
Qui ſe noiroient dans l'yvreſſe;

Et faites céder toujours,
La folie à la ſageſſe.

C'eſt l'art heureux de jouir
Qu'un cœur trop ardent ignore;
Bientôt l'amoureuſe Aurore
Voit le froid Tithon vieillir.

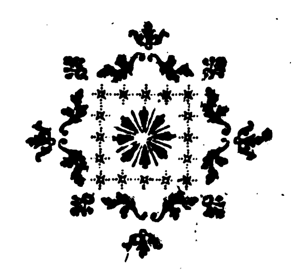
Il eſt mille jeux aimables,
Des préludes délectables;
Charmes des amans heureux.

Quelle douceur infinie!
Quand une Belle chérie,
La tendreſſe dans les yeux;
Par ſon eſprit gracieux,
Sait égayer la partie.

Le plaiſir du ſentiment
Eleve l'ame, & l'enchante;
L'Epoux eſt toujours amant,
L'Epouſe toujours amante.

Leur nœud redevient plus beau;
Et même dans leur Automne,
L'amour brille, & ſe couronne
Des fleurs d'un Printemps nouveau.

À cette image fidéle ;
Ami, direz-vous ; pourquoi,
D'hymen fuyez-vous la loi ;
Quand vous la trouvez si belle ?
Jamais rien ne put fixer
Ma jeunesse trop volage ;
Bientôt l'âge va glacer
Le peu que j'ai de courage.
Tel, jadis, ce Grec fameux
Honoré du nom de Sage
Dont je suis peu glorieux ;
Thalès pour le mariage,
Etoit trop jeune, ou trop vieux.



REQUÊTE

*A MONSIEUR ***

INTENDANT DE .....

Pour être déchargé de la Capitation.

O Vous, que la main du Prince,
Par un choix juste & prudent,
A donné pour Intendant
À cette heureuse Province.

Vous, pour qui les doctes sœurs
Cueillent les plus belles fleurs
Sur les bords de l'Hypocrene;
Vous, l'héritier glorieux
Du goût, du cœur généreux
Qu'on admira dans Mécene.

Trop équitable * * *
Favorisez la Requête
D'un jeune & foible Poéte
Sur l'Helicon peu connu.
L'Astre qui par sa lumiére
Eclaire tout l'Univers,

Avoit

Avoit pendant ſept Hyvers,
Sept fois rouvert ſa carriére;
   Depuis qu'en cette Cité,
Eloigné de ma Patrie;
Je coulois en liberté
Les jours obſcurs de ma vie;
Sans bien, ſans femme, ſans toits,
J'ignorois impots & droits;
Comme membre de la clique
Vagabonde & lunatique
Qui ſert le Dieu des talens,
Dieu qui fait peu d'opulens:
Mais ſur le raport inique
D'un Argus au cœur oblique;
Depuis deux ans environ;
On m'a couché ſur le rolle
De la Capitation:
Et ce qui plus me deſole,
C'eſt que tous les ans on oſe,
Sans pitié, doubler ma doſe.
   Le ſage Briénien
Que vit la ſavante Grèce,

Portoit en lui tout ſon bien,
Bravant l'aveugle Déeſſe ;
Mais il eût plié, je crois,
Sous les coups de la fortune ;
Si d'une taxe importune
On l'eût chargé comme moi.

Par vos bontés que j'implore,
Intendant par-tout vanté,
Puiſſé-je jouir encore
D'une douce immunité :
Ma Muſe dans l'allégreſſe,
Peut-être aura quelqu'attrait ;
Elle chantera ſans ceſſe
Votre nom, votre bienfait.
Mais quoi ! vous avez pu lire
Ces faſtidieux récits ;
Qu'il vous plaiſe encore écrire
Soit fait comme il eſt requis.



ÉPÎTRE FAMILIERE À MONSIEUR M...

J'ENTENDS gronder l'ami M.....
Qui d'un long ſilence m'accuſe ;
Il a raiſon : je ne ſais où
Trouver près de lui quelque excuſe.
Deux fois j'ai vu dans ces climats
L'Amante du léger Zéphire,
Triomphant du Dieu des frimats,
Rétablir ſon brillant Empire :
Deux fois la féconde Cerés
A de ſes tréſors deſirés,
Enrichi la ſuperbe plaine ;
Et deux fois de pampres nouveaux,
Le nourriſſon du vieux Silene
A paré nos rians Côteaux ;
Depuis que ceſſant mes travaux,
Je quittai votre aimable Ville ;
Attiré par le doux repos
Dans une retraite tranquile.
J'aurois dû, je l'ai bien penſé,

Vous envoyer & Vers & Prose ;
Mais n'en soyez point offensé,
Mon ingrat Apollon repose ;
Et d'une narcotique dose
Il semble avoir été glacé.
  Non que jamais l'indifférence
Aît pour vous refroidi mon cœur ;
L'amitié, même par l'absence,
Prend une nouvelle vigueur.
  Pardonnnez un peu d'indolence ;
Et je vous en fait le serment,
Le meilleur paresseux de France
Est votre ami le plus constant.
  Se peut-il que je vous oublie ?
Les plus doux momens de ma vie,
Je les ai passés avec vous :
Nos goûts, notre humeur assortie
Nous serroient des nœuds les plus doux.
  Une aimable Philosophie,
Le vin, l'amour, la Poésie
Charmoient nos loisirs tour à tour.
  Epris de la belle nature,

Loin d'un tumultueux séjour,
Nous cherchions la volupté pure :
Avant que le pere du jour
Eut séché les pleurs de l'Aurore,
Nous allions de la belle Flore
Admirer les naissans appas ;
Et nous portions tantôt nos pas
Aux bords de la Saône dormante,
Tantôt sur la rive charmante
Du Fleuve qui lui tend les bras.

Quelle tempé jamais égale
Ce Mont-d'Or, ces lieux enchantés,
Où la nature libérale,
À l'œil du curieux étale
Ses richesses & ses beautés !

Là, souvent la simple Lisette,
D'une urne fragile & proprette
Sous l'ormeau nous versoit du lait ;
Et s'inclinant elle montroit,
Confuse, & pourtant satisfaite ;
Un sein blanc comme sa cornette.

Ainsi que la plus belle fleur,

Le ſein de la jeune Brunette
Brilloit d'une vive couleur ;
Nous diſions d'une même ardeur,
Ah ! que le fard d'une Coquette
Cede au Carmin de la pudeur !
Le Dieu d'amour prend la houlette,
Il ſe plaît ainſi dans les bois ;
Et la felicité parfaite
Vole loin du ſéjour des Rois.

Mais ! quelle folle erreur m'engage
A peindre ces heureux momens ?
Je n'ai que le triſte avantage
De raiſonner, & d'être ſage :
Neufs luſtres ont glacé mes ſens ;
Et des plaiſirs de mon Printemps,
Il ne me reſte que l'image.

Ah ! faut-il que ces jours charmans
Soient pour nous d'un ſi court paſſage ?
Quittons donc un enfant volage,
S'il quitte nos cœurs moins ardens ;
Et que Bacchus nous dédommage
De la perte des premiers ans.

Bacchus rend heureux à tout âge;
Il ressuscite les Amans
Morts pour le tendre badinage.
Rappellez-vous, très-cher ami,
Les bienfaits de ce Dieu chéri;
Quand le soir d'un jour sans nuage,
Nous allions dans quelque bocage
Faire un souper délicieux.
Un gazon qui charmoit les yeux,
Nous servoit de siege & de table;
L'air pur, la fraicheur aimable
Faisoient en nous dans le moment,
Naître un appétit dévorant;
Et nous trouvions fort inutile
L'art d'un empoisonneur habile
Qui flatte envain l'orgueil d'un grand.
Libres, contens de la salade,
De quelques fruits de la saison,
Ou du poulet, ou du pigeon;
Nous avalions mainte rasade.
Le plus sage buvoit le mieux;
De Bacchus nous chantions la gloire;

Et d'Iris perdant la mémoire,
Nous goutions le bonheur des Dieux.

Dans quelle terre fortunée,
Une propice destinée
Voudra-t-elle nous réunir ?

S'il n'est point de plus doux plaisir
Que de s'aimer, de se connoître ;
Il faut se voir pour en jouir.

Quoique le lieu qui m'a vu naître,
Aît pour moi l'attrait le plus doux ;
Il n'est point d'asile champêtre
Qui ne put me plaire avec vous.

D'une femme qui toujours gronde,
Loin de nous l'embarras fâcheux ;
Nous sommes Citoyens du monde ;
L'homme libre est par tout heureux.



A MONSIEUR D...

QUe mes rimes ſoient imparfaites,
N'importe, Damis; trouve bon
Que j'oſe aujourd'hui de ton nom
Décorer mes pauvres Tablettes.
Je ſai bien qu'à tes yeux plus fins,
Et plus perçans que ceux du linx,
Le plus petit défaut n'échappe;
Que ton précis jugement ſape
Tout ce qui n'eſt pas du vrai beau:
Et qu'enfin tu ne mets le ſceau
De ton approbation juſte,
Qu'à tout ce qu'Apollon ajuſte
Deſſus le ſublime coteau:
Mais auſſi, par expérience,
Je ſai que jamais indulgence
N'égala la tienne pour moi.
Fidele à l'indulgente loi
Que fit agréer à Mecene,
Un favori des doctes Sœurs;
La voix de l'amitié t'entraine

En de généreuſes erreurs.

Son bandeau propice enveloppe
Ce qu'ont de vicieux mes vers ;
Ou bien ſon flatteur mycroſcope
Embellit, & te rend plus chers
Quelques traits que ma Muſe ſeme,
Et quelle ne doit qu'à toi-même.

Reçois donc, aimable cenſeur,
Le tribut de mon tendre cœur ;
Aujourd'hui que ſortant de l'onde,
Le blond Titan tout radieux,
Recommence le tour du monde.

Mais que demanderai-je aux Dieux,
Pour rendre ton ſort plus heureux ?

Par une faveur peu commune,
Lorſque nature t'enrichît
Des rares tréſors de l'eſprit ;
Sa main indulgente y joignit
Une aſſez honnête fortune.

Tu n'as qu'à former des deſirs,
De toi dépendent les plaiſirs ;
Des ſoins d'un durable eſclavage,

Ton esprit n'est point agité.
Tu peux couler en liberté,
De beaux jours enviés du sage;
Et consacrer leur doux usage
A la pure félicité,
Cependant ton ame glacée,
Errant de pensée en pensée,
Fuit la piquante volupté:
Et lorsque tout, dans le bel âge,
T'appelle à cent plaisirs divers;
Il semble que cinquante hyvers
T'ont déjà forcé d'être sage,
D'une trop sévere raison,
Cesse, ami, d'humer le poison;
Sors de ta longue léthargie;
Toute la vertu de Lenon
Ne vaut pas un peu de folie.
Suis les modeles gracieux
De ces Anciens & tes Dieux;
Horace, Lucrece, Catulle,
Ovide, Anacreon, Tibulle.
Envain, de leurs savans écrits

Tu fais chaque jour ton étude;
Si tu négliges leurs avis
Qui t'offrent la béatitude.

On ne voit point regner toujours
La ſaiſon où brille la roſe;
Le temps qui jamais ne répoſe,
De l'hyver amene les jours.

Tandis que les Parques propices,
Pour toi font tourner leur fuſeau;
Tendre ami, mes cheres délices,
Goute l'attrait d'un ſort plus beau,

Le ſoin de mener ton Bateau,
Appartient à la deſtinée;
Sans t'occuper du lendemain,
Entre les amours & le vin,
Partage l'heureuſe journée;
Et ſois aſſuré comme moi,
Que les Dieux ne te l'ont donnée,
Que pour en faire un doux emploi.

RÉFLÉXIONS

D'UN PHILOSOPHE AIMABLE.

L'Amour se soutient par l'espoir,
Le zele par la récompense,
L'autorité par le pouvoir,
La foiblesse par la prudence,
Le crédit par la probité,
La santé par la tempérance,
L'esprit par le contentement,
Le contentement par l'aisance,
L'aisance par l'arrangement.

Plus de douceur que de beauté
Me semble aux femmes nécessaire;
Plus d'éclat que de vérité,
Dans un Auteur ne me plaît guere:
Pour être heureux il faut avoir
Plus de vertu que de savoir,
Plus d'amitié que de tendresse,
Plus de conduite que d'esprit,
Plus de santé que de richesses,
Plus de repos que de profit.

Un petit bien qui ne doit rien;
Petit jardin, petite table;
Petit minoir qui m'aime bien,
Sont pour moi choses délectables:
J'aime à trouver, quand il fait froid,
Grand feu dans un petit endroit;
Les délicats font grande chere,
Quand on leur sert dans un repas
De grands vins, dans de petits verres;
De grands mets, dans de petits plats.

Il résulte de ce langage
Qu'il ne faut jamais rien de trop.
Que de sens renferme ce mot!
Qu'il est judicieux & sage!
Trop de repos nous engourdit,
Trop de fracas nous étourdit,
Trop de froideur est indolence,
Trop d'activité turbulence,
Trop d'amour trouble la raison,
Trop de remede est un poison,
Trop de finesse est artifice,
Trop de rudesse est dureté,

Trop d'économie avarice,
Trop d'audace témérité,
Trop de biens devient un fardeau;
Trop d'honneurs eſt un eſclavage;
Trop de plaiſirs mene au tombeau,
Trop d'eſprit nous cauſe dommage,
Trop de confiance nous perd;
Trop de franchiſe nous deſſert;
Trop de bonté devient foibleſſe,
Trop de fierté devient hauteur,
Trop de complaiſance baſſeſſe,
Trop de politeſſe fadeur;
Ce trop pourroit, à le bien prendre,
Aiſément ſe changer en bien;
Cela vient faute de s'entendre,
Le tout ſouvent dépend d'un rien.
Un rien eſt de grande importance,
Un rien produit de grands effets;
En amour, en guerre, en procès,
Un rien fait pancher la balance.
Un rien nous pouſſe auprès des grands,
Un rien nous fait aimer des Belles,

Un rien fait sortir nos talens,
Un rien dérange nos cervelles;
D'un rien de plus, d'un rien de moins,
Dépend le succès de nos soins:
Un rien flatte, quand on espere;
Un rien trouble, lorsque l'on craint;
Amour ton feu ne dure guere,
Un rien l'allume, un rien l'éteint.

VERS,

A MONSIEUR B...

Sur la naissance d'un Fils.

VOUS voilà donc, ami, satisfait, triomphant;
Salut, honneur, & compliment sincére:
Vous revivez dans un aimable enfant
Qui sourit, & déjà connoît sa tendre Mere.
De ses vives douleurs perdant le souvenir,
Je vois votre Epouse fidéle
Trouver le plus charmant plaisir
A vous offrir le fruit d'une ardeur mutuelle.
Sur votre naissant Adonis

Epousez,

Epuisez, tous les deux, vos regards de tendresse;
Que vos cœurs enchantés, sans cesse
Dans lui se trouvent réunis.
Puisse de votre foi croître cet heureux gage;
Comme on voit au bord d'un ruisseau
S'élever un jeune arbrisseau;
Et fleurissant, étendre au loin son verd feuillage:
Mais, cher ami, que des soins superflus
Ne troublent point le plaisir d'être Pere;
L'esprit chez vous héréditaire,
Et de solides revenus
Annoncent l'heureuse abondance
Au tendre objet qui fait votre douce espérance.
Que j'aime à rappeller de nos premiers Ayeux
La simplicité, la sagesse;
Ils demandoient au Ciel des successeurs nombreux,
C'étoit leur joye & leur richesse:
Leurs troupeaux abondoient en lait,
Ils prolongeoient leurs jours par cette nourriture;
La Mere vigilante, en sa maison filoit
La toison qui servoit à toute leur parure.
Qu'est devenu ce siécle heureux?

Les enfans ne ſont plus un riche don des Cieux;
L'homme aujourd'hui ceſſe de vivre
Dès qu'il ſe voit régénérer;
Et la vanité qui l'enyvre,
En de folles erreurs ſe plaît à l'égarer.
Des biens, un rang, un titre imaginaire
Qui des ſiens fait ſouvent la chûte, ou la misère,
Occupent ſes ſoins aſſidus;
Il court après une chimère,
Et l'inſenſé néglige les vertus.

ÉPÎTRE

À MONSIEUR DE CHAULIEU.

PAR M. S***

PLUS glorieux de ton ſuffrage,
Que des vains aplaudiſſemens
De ces gens qui n'ont en partage
Que les vaſtes égaremens
D'une verve outrée & peu ſage;
J'appelle de leurs jugemens;
Et préfére les agrémens
D'un ſimple & galant badinage
Où la richeſſe du langage

Tient la place du ſentiment.

De ces Auteurs qu'on préconiſe,
Tu n'admires point les écrits;
Et la faſtueuſe ſottiſe
De ces modernes beaux eſprits,
Te paroît une marchandiſe
Qui ne ſera jamais de miſe
Que dans les Caffés de Paris.

Eſclaves rampans de la rime,
Ils n'oſent ſecouer ſon joug;
La raiſon n'eſt pas de leur goût,
Et les mots ſeuls font leur ſublime.

En vain, par de tendres accens
On ſait de la ſimple nature
Tracer une vive peinture,
Eviter la fade parure
Du merveilleux & de l'enflure;
Ces Vers tendres, intereſſans,
Leur ſemblent froids & languiſſans;
Il faut ſe donner la torture,
Pour leur arracher de l'encens:
Ils ont entravé le génie

Dans une bizarre harmonie
Dont les Pédans sont éblouis.
Quelle fausse délicatesse !
Avoit-on plus de politesse
Sous Auguste, que sous Louis ?
Etoit-ce ainsi que les Catulles,
Les Ovides & les Tibulles
Peignoient leurs feux & leurs tourmens ?
Qu'auroient dit Corinne & Lesbie
De la froide galanterie
Des Poëtes de notre temps ?
Par un barbare sacrilége,
Ils ont deshonoré l'amour :
Ose-t-on produire à la Cour,
Les termes enflés du Collége ?

Cette affreuse contagion,
Jusqu'à toi ne s'est point glissée ;
Ta Muse polie & sensée,
Même au fort de sa passion,
Joint aux charmes de la pensée,
Les graces de l'expression.

Tes Vers sont dictés par les graces ;

Dans leur noble ſimplicité
On retrouve, par-tout, les traces
Du bon goût de l'antiquité.
Façon de penſer naturelle,
Riche de ſes propres attraits;
Toujours vive, toujours nouvelle,
Brille dans tout ce que tu fais.
  Sage diſciple d'Epicure,
Tu nous prêches la volupté;
Mais c'eſt une volupté pure
Dont le cœur n'eſt point infecté.
Tu ſais dans ta Philoſophie
Puiſer le bonheur de tes jours,
Elle t'offre mille ſecours.
A la douleur inacceſſible,
Tu portes avec toi la gaieté;
Et d'un Stoïciſme invincible
Tu conſerves la fermeté.
Ô que ta morale eſt flateuſe!
Du préjugé victorieuſe
La vertu s'y montre à nos yeux,
Telle qu'autrefois nos Ayeux,

Dans les siécles de l'innocence
La virent descendre des Cieux ;
Lorsque soumis à sa puissance,
Ils commerçoient avec les Dieux.
Que j'aime à la voir sans rudesse
S'accommoder à ma foiblesse ;
Et ne point gêner mes desirs !
Je ne connois d'autre sagesse,
Que la sagesse des plaisirs.

ÉPITRE
DE M. DE VOLTAIRE,
À M. DE S. LAMBERT.

TANDIS qu'au dessus de la terre,
Des aquilons & du tonnerre,
L'interpréte du Grand Neuton,
Dans les routes de la lumiére
Conduit le char de Phaéton ;
Sans verser dans cette carriére,
Nous attendons paisiblement,
Près de l'Onde Castalienne,

Que notre Héroine revienne
De ſon voyage au firmament.
Et nous aſſemblons pour lui plaire,
Dans ces vallons & dans ces bois,
Ces fleurs dont Horace autrefois,
Faiſoit des bouquets pour Glycere.
Saint Lambert, ce n'eſt que pour toi
Que ces belles fleurs ſont écloſes;
C'eſt ta main qui cueille les roſes,
Et les épines ſont pour moi.
Ce vieillard chenu qui s'avance,
Le temps dont je ſubis les Loix,
Sur ma lyre a glacé mes doigts;
Et des organes de ma voix
Fait frémir la ſourde cadence.
Les graces dans ce beau vallon,
Les Dieux de l'amoureux empire,
Ceux de la flute & de la lyre
T'inſpirent les aimables ſons;
Avec toi danſent aux chanſons;
Et ne daignent plus me ſourire.
Dans l'heureux Printemps de tes jours,

Des Dieux du Pinde & des amours
Saisis la faveur passagére ;
C'est le temps de l'illusion :
Je n'ai plus que de la raison,
Encor hélas ! n'en ai-je guères.
Mais je vois venir sur le soir,
Du plus haut de son Aphelie,
Notre Astronomique Emilie
Avec un vieux tablier noir,
Et la main d'encre encor salie ;
Elle a laissé là son compas,
Et ses calculs, & sa lunette ;
Elle reprend tous ses appas,
Portes-lui vîte à sa toilette,
Ces fleurs qui naissent sur tes pas ;
Et chantes-lui sur sa Musette
Ces beaux airs que l'amour répéte,
Et que Neuton ne connut pas.

A MONSIEUR DESMAHIS,

PAR LE MÊME.

VOs jeunes mains cueillent des fleurs
Dont je n'ai plus que les épines ;
Vous dormez deſſous les courtines
Et des graces, & des neuf ſœurs :
Je leur fais encor quelques mines ;
Mais vous poſſédez leurs faveurs.
Tout s'éteint, tout s'uſe, tout paſſe ;
Je m'affoiblis, & vous croiſſez :
Mais je deſcendrai du Parnaſſe
Content, ſi vous m'y remplacez.
Je jouis peu, mais j'aime encore ;
Je verrai du moins vos amours ;
Le crépuſcule de mes jours
S'embellira de votre aurore.
Je dirai je fus comme vous ;
C'eſt beaucoup me vanter peut-être :
Mais je ne ſerai point jaloux,
Le plaiſir permet-il de l'être ?

A MADAME LA MARQUISE DE BOUFLERS,

PAR LE MÊME.

VOs yeux ſont beaux, & votre ame plus belle,
Vous êtes ſimple & naturelle;
Et ſans prétendre à rien, vous triomphez de nous:
Si vous euſſiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne ſai point ce qu'on eût dit de vous;
Mais on n'auroit pas parlé d'elle.

A MONSIEUR D. M....

PAR LE MÊME.

VOus ne comptez pas trente Hyvers;
Les graces font votre partage,
Elles ont dicté vos beaux Vers:
Mais je ne ſai par quel travers
Vous vous propoſez d'être ſage.
C'eſt un mal qui prend à mon âge,
Quand le reſſort des paſſions,

Quand de l'amour la main divine,
Quand les belles tentations,
Ne ſoutiennent plus la machine.
Trop tôt vous vous deſeſperez;
Croyez-moi, la raiſon ſévère
Qui trouble vos ſens égarés,
N'eſt qu'une attaque paſſagére:
Vous êtes jeune, & fait pour plaire,
Soyez sûr que vous guerirez.
Je vous en dirois davantage
Contre ce mal de la raiſon,
Que je hais de ſi bon courage;
Mais je médite un gros ouvrage
Pour le Vainqueur de Port-Mahon.
Je veux peindre à ma Nation
Ce jour d'éternelle mémoire;
Je dirai, moi qui ſais l'hiſtoire,
Qu'un Géant nommé Géryon,
Fut pris autrefois par Alcide
Dans la même Iſle, au même lieu,
Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglois intrépide.

Je dirai qu'ainsi que Paphos,
Minorque à Venus est soumise;
Vous voyez bien que mon Héros
Avoit double droit à sa prise.

Je suis Prophéte quelquefois,
Malgré l'envie & la critique;
Et l'on prétend que je lui dois
Encor une ode pindarique:

Mais les odes ont peu d'appas
Pour les Héros & pour moi-même;
Et je sai bien qu'il ne faut pas
Ennuyer les Héros qu'on aime.



ÉPÎTRE
A M. LE MARÉCHAL DE R...
Sur la Conquête de Minorque,
PAR LE MÊME.

DEPUIS près de quarante années
Vous avez été mon Héros;
J'ai présagé vos destinées.
Ainsi, quand Achille à Seyros,
Paroissoit se livrer en proye
Aux jeux, aux amours, au repos;
Il devoit un jour sur les flots
Porter la flamme devant Troye.
Ainsi, quand Phryné dans ses bras
Tenoit le jeune Alcibiade,
Phryné ne le possédoit pas;
Et son nom fut dans les combats
Égal au nom de Miltiade.
Jadis, les amans, les Époux
Trembloient, en vous voyant paroître;
Près des Belles, & près du Maître,
Vous avez fait bien des jaloux!

Enfin, c'est aux Héros d'en faire.
C'est rarement que dans Paris,
Parmi les festins & les ris,
On démêle un grand caractére;
Le préjugé ne conçoit pas
Que celui qui sait l'art de plaire,
Sache aussi sauver des Etats.
Le grand homme échape au vulgaire;
Mais, quant aux murs de Fontenoy
Il sert sa Patrie, & son Roi;
Quand sa main des Peuples de Genes
Défend les jours, & rompt les chaînes;
Quand aussi prompt que les éclairs,
Il chasse les Tyrans des Mers
Des murs de Minorque opprimée:
Alors ceux qui l'ont méconnu,
En parlent comme son Armée,
Chacun dit, je l'avois prévu;
Le succès suit la renommée.
Homme illustre, aimable Guerrier,
Triomphez de l'Anglois altier,
De l'envie & de l'ignorance;

Immortalisez-vous en France.
Je ne sai si dans Port-Mahon
Vous trouverez un statuaire ;
Mais vous n'en aurez pas affaire :
Vous allez graver votre nom
Sur les débris de l'Angleterre ;
Il sera béni chez l'Ibére ,
Et chéri de ma Nation.
De deux Richelieu , sur la terre ,
Les hauts faits seront admirés ;
Déjà tous deux sont comparés ,
Et l'on ne sait qui l'on préfère.
Le Cardinal affermissoit ,
Et partageoit le rang suprême
D'un Maître qui le haïssoit :
Vous vengez un Roi qui vous aime.
Le Cardinal fut plus puissant ,
Et même un peu plus redoutable ;
Vous me paroissez bien plus grand ,
Puisque vous êtes plus aimable.

ÉPÎTRE
À MADEMOISELLE CLAIRON,
PAR M. MARMONTEL.

ENFIN te voilà parvenue
A ce haut point de vérité,
Où l'art dans sa sublimité,
N'est que la peinture ingénue
De la nature toute nue,
Belle de sa seule beauté.
Que sous tes traits elle est touchante!
Le cœur à ses charmes livré,
Dans l'illusion qui l'enchante,
Entraîne l'esprit enivré.
Soit Phédre, Camille, Ariane,
Alzire, Agrippine, ou Roxane;
Tu n'as rien de la fiction:
De l'éloquente passion
Ta bouche est le fidéle organe,
Et ton geste en est l'action.
Ce n'est point d'un art simétrique

La

La servile affectation ;
Du trouble & de l'émotion
C'est le langage patétique ;
C'est ce génie imitateur,
Qui pénétre, saisit, embrasse
Le plan du génie inventeur ;
L'égale, souvent le surpasse ;
Et fait placer l'actrice à côté de l'Auteur :
Des Corneilles, & des Racines
On croit voir les ames divines ;
Comme dans leurs écrits, respirer dans ton cœur ;
Du haut des Cieux ils t'applaudissent,
A la table des Dieux tu fais leur entretien ;
Et de leur triomphe, & du tien ;
Les célestes lambris sans cesse retentissent :
Dans mes vers, dit Corneille, elle a tout annobli ;
La Veuve de Pompée éffaçoit Cléopatre ;
Clairon lui rend son lustre ; & venge son oubli.
Dans mes vers, dit Racine, elle a tout embelli ;
Quand Phedre sous ses traits languit sur un théâtre ;
Moi-même interdit & confus ;
Je me reproche les refus

Dont Hypolite accable sa Maratre :
Quand Eriphile avec ses pleurs,
Peint sa flamme jalouse, & ses vives douleurs;
Surpris que mon Héros ne l'ait pas consolée,
Je m'intéresse à ses malheurs;
Et j'accuse Calchas de l'avoir immolée.
Tandis qu'à ces récits tout l'Olympe est charmé,
Ici bas le Rival d'Homere & de Corneille,
Au bruit de tes succès qui frappent son oreille,
Sent d'un feu créateur son génie enflammé :
Tu l'inspires toi seule ; il croit voir ton image ;
Et pour te rendre un digne hommage,
Son pinceau rajeuni fait encor Idamé.
De ce Titon nouvelle Aurore,
Pour ta gloire, & pour ses succès,
Puisse-t-il ne mourir jamais ;
Et rajeunir cent fois encore.
Ton talent désormais en regle est érigé,
De la Scene, à ton gré, réforme les usages :
Ton exemple fait loi; tous les rangs, tous les âges,
Et le nouveau caprice & le vieux préjugé,
Et Paris & la Cour, & le Peuple & les Sages;

De ton parti tout est rangé.
Le chemin qui conduit au Temple de mémoire,
Ce chemin si pénible est applani pour toi;
Le Ciel en ta faveur semble changer la loi
Qui vend cher aux talens une tardive gloire.

EPITRE
DE MONSIEUR DE V...
A MADAME LA COMTESSE DE ...
Auteur d'un petit Roman intitulé LA COMTESSE DE SAVOYE.

LA Fayette & Segrais couple sublime & tendre,
Le modele avant vous de nos galans écrits,
Vinrent l'autre jour dans Paris
Des Champs Elisiens sur les aîles des Ris:
D'où ne viendroit-on point, Sapho, pour vous entendre!
A vos genoux tous deux humiliés,
Tous deux vaincus, & pourtant pleins de joie,
Ils mirent leur Zaïde aux pieds
De la Comtesse de Savoye:
Ils avoient bien raison. Quel Dieu, charmant Auteur,

Quel Dieu, vous a donné ce langage enchanteur?
La force, la délicateſſe,
La ſimplicité, la nobleſſe
Que Fenelon ſeul avoit joint?
Ce naturel charmant dont l'art n'approche point?
Sapho, qui ne croiroit que l'amour vous inſpire?
Mais vous vous contentez de vanter ſon Empire;
Vous nous peignez Mendoze en feu,
Et la vertueuſe foibleſſe
De ſa chancelante Maîtreſſe,
Qui lui fait, en fuyant, un ſi charmant aveu.
Ah! pouvez-vous donner ces leçons de tendreſſe,
Vous qui les pratiquez ſi peu?
C'eſt ainſi que Marot ſur ſa lyre incrédule,
Du Dieu qu'il méconnut prouva la ſainteté:
Vous avez pour l'amour auſſi peu de ſcrupule;
Vous ne le ſervez point, & vous l'avez chanté.
Adieu; malgré mes épilogues,
Puiſſiez-vous pourtant tous les ans,
Me lire deux ou trois Romans;
Et taxer quatre Synagogues. *

* *Cette Dame étoit fille du Commandant de Metz, auquel les Juifs faiſoient une groſſe penſion pour avoir favoriſé l'établiſſement de leurs Synagogues.*

ÉPITRE DE MONSIEUR DES M... À MONSIEUR ***

EST-il vrai, comme on le publie,
Que dans la ſaiſon des amours,
Dans l'âge heureux de la folie,
Vous laiſſez obſcurcir des jours
Par l'oiſive mélancolie ?
Eſt-il vrai, que loin des ſermens,
Ou des trahiſons de nos Belles ;
Loin de leurs jalouſes querelles,
Et de tant d'autres bagatelles
Autrefois vos amuſemens ;
Fatigué des tracaſſeries,
Glacé par les plaiſanteries,
Attriſté même par les ris,
Solitaire au ſein de Paris,
Tranquile au milieu de l'yvreſſe,
Sobre devant les meilleurs mets ;
Vous voulez vivre déſormais,

Sans Créanciers, & ſans Maîtreſſe?
Qu'eſt devenu cet heureux temps,
Où plus avare des inſtans;
De l'amour n'ayant que les aîles,
Vous portiez vos vœux inconſtans
À tant d'aimables infideles;
Et faiſiez tant de mécontens?
Alors, toujours gai ſans étude,
Endetté ſans inquiétude,
Jamais ſtérile en jeux de mots;
Vous ſaviez railler ſans déplaire,
Etre indiſcret avec myſtere,
Et déraiſonner à propos.
De l'Epigramme à l'Elégie,
Qui peut vous avoir fait paſſer?
Et quelle funeſte magie
Vous fait prendre une léthargie
Pour l'art de vivre & de penſer?
Qu'Eraſte dont l'orgueil ſe fonde
Sur un grand nom, ſon ſeul appui;
Qui jamais ne rit, toujours fronde,
Et n'a d'eſtime que pour lui;

Dans une retraite profonde
Se ſauve du mépris d'autrui ;
Et las d'ennuyer tout le monde,
Aille à ſon tour perir d'ennui.
Qu'après l'éclat d'une avanture
Qui ternit ſon nom pour toujours ;
Fuyant les ris, ou le murmure
Qu'excitent ſes nombreux amours ;
Et ſurvivant à ſa figure,
Dans quelque coterie obſcure,
Beliſe aille compter ſes jours.

Mais, vous, qui jeune, & sûr de plaire,
Etes né pour tous les plaiſirs ;
À qui les faſtes de Cithere
N'offrent que d'heureux ſouvenirs :
Pourquoi ſortir de votre ſphere ?
Et forçant votre caractere,
Laiſſer éteindre vos deſirs ?
Du Dieu qui préſide aux caprices,
Chez nos Prudes, ou nos Actrices
Rallumez plutôt le flambeau ;
Et quittant Platon pour Ovide,
Des mains d'une nouvelle Armide
Venez reprendre ſon bandeau.

ROMANCE SUR DAPHNÉ,

Par M. DE MARMONTEL.

L'AMOUR m'a fait la peinture
De Daphné, de ses malheurs;
J'en vais tracer l'avanture:
Puisse la race future
L'entendre, & verser des pleurs.

Daphné fut sensible & belle,
Apollon sensible & beau;
Sur eux l'amour d'un coup d'aile,
Fit voler une étincelle
De son dangéreux flambeau.

Daphné d'abord interdite,
Rougit, voyant Apollon;
Il l'approche, elle l'évite;
Mais fuyoit-elle bien vite?
Amour assure que non.

Le Dieu qui vole à sa suite,
De sa lenteur s'applaudit;
Elle balance, elle hésite;

La pudeur hâte sa fuite,
Le desir la ralentit.
Il la poursuit à la trace,
Il est prêt de la saisir;
Elle va demander grace;
Une Nimphe est bientôt lasse,
Quand elle fuit le plaisir.

Elle desire, elle n'ose;
Son Pere voit ses combats;
Et par sa métamorphose,
A sa défaite il s'oppose;
Daphné ne l'en prioit pas.

C'est Apollon qu'elle implore,
Sa vue adoucit ses maux;
Et vers l'Amant qu'elle adore,
Ses bras s'étendent encore,
En se changeant en Rameaux.

Quel objet pour la tendresse
De ce malheureux vainqueur!
C'est un arbre qu'il caresse;
Mais sous l'écorce qu'il presse,
Il sent palpiter un cœur,

Ce cœur ne fut point févere ;
Et fon dernier mouvement
Fut, fi l'amour eft fincere,
Un reproche pour fon pere ;
Un regret pour fon Amant.

MADRIGAL.

QUE je fouffre un cruel martyre,
Quand jufqu'au fond des bois Tircis vient me chercher :
Il a cent chofes à me dire,
Et j'en ai cent à lui cacher.

VERS, DE MONSIEUR DE V...

AU ROI DE PRUSSE.

LA mere de la mort, la vieilleffe pefante
A de fon bras d'airain courbé mon foible corps ;
Et des maux qu'elle entraine, une fuite éffrayante,
De mon ame immortelle attaque les refforts.
Je brave vos affauts, redoutable vieilleffe ;
Je vis auprès d'un Sage, & je ne vous crains pas :

Il vous prêtera plus d'appas
Que le plaisir trompeur n'en donné à la jeunesse,
Coulez, mes derniers jours, sans trouble, sans terreur;
Coulez près d'un Héros dont le mâle génie
Vous fait gouter en paix le charme de la vie;
Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horreur.
Ma raison qu'il éclaire, en est plus intrépide;
Guidé par lui, mes pas en sont plus affermis;
Un mortel que Pallas couvre de son Egide,
Ne craint pas les Dieux ennemis.
Philosophe des Rois, que ma carriere est belle!
J'irai de sans-souci, par un chemin de fleurs,
Aux Champs Elisiens parler à Marc Anrele
Du plus grand de ses successeurs.
À Sallufte jaloux, je lirai votre histoire;
A Licurgue vos loix, à Virgile vos vers:
Je surprendrai les morts, ils ne pourront m'en croire;
Nul d'eux n'a rassemblé tant de talens divers.
Mais, lorque j'aurai vu ces ombres immortelles;
N'allez pas après moi confirmer mes récits:
Vivez, rendez heureux ceux qui vous sont soumis;
Et n'allez que fort tard, rejoindre vos modeles.

SIGNALEMENT
DE MADEMOISELLE M...
Par M......

De par le Dieu qu'on adore à Cithere,
Qui ſous ſes loix ſoumet toute la terre;
Savoir faiſons à tous nos Juſticiers,
Aux Ris, aux Jeux, nos Sergens, nos Huiſſiers;
A tous Amours Chefs de Maréchauſſée:
Que de Cithère une Belle échappée,
Sans Paſſeport, déſertant notre Cour,
Voudroit d'Hymen habiter le ſéjour.
Tel attentat bleſſe trop notre gloire,
Eſt trop contraire à notre autorité;
Pour n'en vouloir, avec ſéverité,
Rendre en tous lieux la vengeance notoire.
Ordonnons donc que, ſans plus différer,
De tout chemin ſachant vous emparer,
Exactement vous gardiez la frontiere;
Que de Plaiſirs une Troupe légere
Volant par tout, viſitant tous les lieux;
Et nuit & jour, d'un ſoin infatigable,

Si promptement recherchent la coupable,
Qu'elle ne puiſſe échapper à leurs yeux.

A ſa figure on ne peut ſe méprendre;
Deux grands yeux noirs, un regard doux & tendre;
Un tein de Lys, des levres de Corail
Dont le ſouris laiſſe voir un Email
Par Venus même arrangé ſur deux files;
D'Albatre uni deux boules indociles
Dont le ſommet tendrement agité,
Dans tous les cœurs gliſſe la volupté;
Voilà les traits qui la feront connoître.
Ajoutez-y cette aimable douceur,
Cet air poli, prévenant, ſéducteur,
Qui de nos cœurs, malgré nous, ſe rend maître;
Ce doux maintien, cette naïveté
Qu'un art adroit fait prendre à la Beauté;
Une humeur douce, égale, complaiſante,
Une bonté tendre & compatiſſante:
Et vous aurez l'entier ſignalement
De la Beauté qui, mal & méchamment,
Voudroit s'enfuir aux Terres d'Hymenée.
Or nous voulons qu'elle ſoit amenée

A notre Cour ; que son Procès soit fait ;
Et défendons sous peine très-sévère ;
De la laisser échapper de Cithère ;
Sans qu'à nos Loix son cœur ait satisfait :
Ne voulant pas qu'Hymen ait un hommage ;
A nous, de droit, de tout temps dévolu ;
Tribut charmant du pouvoir absolu
Qui fut toujours notre juste appanage ;
Et dont avons fermement résolu,
A tout péril, de maintenir l'usage.
Fait à Paphos, étant en notre Cour ;
Enrégistré ; scellé, *signé*, L'Amour.

VERS

DE M. DE FONTENELLE

Sur sa vieillesse.

IL falloit n'être vieux qu'à Sparte,
Disent les anciens écrits :
Ah ! Dieux, combien je m'en écarte,
Moi qui suis si vieux dans Paris !
O Sparte, Sparte hélas ! Qu'êtes vous devenue ?

Vous saviez tout le prix d'une tête chenue.
Plus dans la canicule on étoit bien fourré,
Plus l'oreille étoit dure, & l'œil mal éclairé;
Plus on déraisonnoit dans sa triste famille;
Plus on épiloguoit sur la moindre vetille,
Plus on crachoit de flegme; à grand peine atiré;
Plus on avoit de goutte & d'autre beatille,
Plus on avoit perdu de dents de leur bon gré,
Plus on marchoit courbé sur sa grosse béquille,
Plus on étoit enfin digne d'être enterré;
Et plus dans vos remparts on étoit révéré.
O Sparte, Sparte hélas! Qu'êtes-vous devenue?
Vous saviez tout le prix d'une tête chenue.

MADRIGAL

À MADAME DE...

LES amours suivent vos pas,
Venus n'étoit pas si belle;
Mais fiere de vos appas,
Iris, vous êtes cruelle;
Et Venus ne l'étoit pas.

ODE
SUR LES AGRÉMENS
DE L'ABBATE DE...

SOLITUDE, où la Riviere
Ne laisse entendre autre bruit
Que celui d'une onde claire,
Qui tombe, écume, & s'enfuit;
Où deux Isles fortunées,
De Rameaux verds couronnées,
Font pour le charme des yeux,
Tout ce que le cœur desire:
Que ne puis-je sur ma lyre
Te chanter du chant des Dieux!

Une herbe tendre & fleurie
M'offre des lits de gazon;
Une tendre rêverie
Tient mes sens & ma raison.
A ce charme je me livre,
De ce Nectar je m'enyvre;
Et les Dieux en sont jaloux.

De la Cour flatteurs menſonges,
Vous reſſemblez à mes ſonges,
Trompeurs comme eux; mais moins doux.

A l'abri des noirs orages
Qui vont foudroyer les Grands,
Je trouve ſous ces feuillages,
Un azile en tous les temps:
Là, pour commencer à vivre,
Je puiſe ſeul, & ſans livre,
La profonde vérité:
Puis la fable avec l'hiſtoire
Viennent peindre à ma mémoire
L'ingenue antiquité.

Je goute, loin des allarmes,
Des Muſes le doux loiſir;
Rien n'expoſe au bruit des armes
Mon ſilence, & mon plaiſir.
Mon cœur content de ma lyre,
A nul autre honneur n'aſpire,
Qu'à chanter un ſi doux bien.
Loin, loin, trompeuſe fortune;
Et toi faveur importune:
Le monde entier ne m'eſt rien.

En quelque climat que j'erre,
Plus que tous les autres lieux,
Cet heureux coin de la terre
Me plaît, & rit à mes yeux.
Là, pour couronner ma vie,
La main d'une Parque amie
Filera mes plus beaux jours:
Là, reposera ma cendre;
Là, Tircis viendra répandre
Les pleurs dus à nos amours.

VERS

À MADEMOISELLE GOSSIN,

Par M. DE T....

SI, près de celle que j'adore
J'ai souvent chanté mon bonheur;
Par des sons plus touchans encore
Puissé-je exprimer ma douleur.
Toi dont la beauté, la tendresse
Egalent les tendres amours,
Toi dont la main enchanteresse

Serre mes chaines tous les jours;
Que ne vois-tu couler mes larmes;
Ces vers en ſont preſqu'éffacés.
Mais ils auroient bien moins de charmes;
Si ma main les eût mieux tracés;
Les traits de cette main tremblante
Seront déchiffrés tour à tour;
Rien n'échappe aux yeux d'une Amante
Qui lit au flambeau de l'amour.
Ton Amant loin de toi ſoupire;
Tandis que Paris enchanté
T'écoute, & tous les jours admire
Et tes talens, & ta beauté.
Le triſte joug de la fortune
M'accable, & m'impoſe ſa loi;
Les vains honneurs, tout m'importune;
Je ne lui demandois que toi.
C'eſt envain pour moi que l'Aurore
Du Soleil hâte le retour;
Je ne dois point te voir encore;
Je deſire la fin du jour.
Toute la nature en ſilence;

N'offre qu'un désert à mes yeux ;
Et les oiseaux dans ton absence,
N'ont plus de chants harmonieux.

Pour éviter les jours de fête,
Je voudrois fuir dans les forêts ;
Je n'y couronne plus ma tête,
Et je succombe à mes regrets.
Quelquefois, couronné de lierre
De Silene le nourrisson
M'agace, me présente un verre ;
Et me demande une chanson :
Mais, du tendre Amant de Delie
Ma voix à perdu les accens ;
Et du triste Amant de Julie
J'imite les sons languissants.
Envain je voudrois à l'étude
Pouvoir donner quelques momens ;
L'esprit à trop d'inquiétude,
Et le cœur trop de sentimens.
Souvent, sans dessein & sans guide,
Je m'égare au fond des Vallons ;
Là, de Maupertuis & d'Euclide

Je veux répéter les leçons :
Je passe en ces sombres demeures
Les jours sans m'en appercevoir ;
Et n'y calcule que les heures
Que je dois passer sans te voir :
La nuit dans cet espace immense
Que Neuton soumit à sa loi ;
Je n'observe que la distance
Dont je suis éloigné de toi.
Mon ame abusée & ravie,
Croit ainsi presser mon retour ;
Dans tous les instans de ma vie,
Tout se rapporte à mon amour.

ODE

ANACRÉONTIQUE,

Par le même.

Muse, donne moi cette lyre
Que Sapho baigna de ses pleurs,
Pour chanter la jeune Themire,
Je vais la couronner de fleurs.

Amour, que ton flambeau m'éclaire
Autant qu'il a ſu m'enflammer;
Apprends-moi l'art de plaire;
Je tiens d'elle celui d'aimer.
Par elle mon ame ravie
Sacrifie encor aux amours,
Themire regne ſur ma vie,
Et peut ſeule embellir mes jours.
Déjà, loin de moi, la jeuneſſe
fuyoit d'un pas précipité;
Mon cœur abattu, ſans tendreſſe,
Gémiſſoit dans ſa liberté.
L'amour de la Philoſophie
Avançoit pour moi la ſaiſon
Où la ſombre mélancolie
S'honore du nom de raiſon.
Quelle erreur! dans la ſolitude
Je paſſe les nuits & les jours;
Ah! peut-on donner à l'Etude
Un temps que l'on doit aux amours?
Je vois Themire, & dans mon ame
Le ſentiment renaît ſoudain;

Ses yeux ont allumé la flamme
Qui vient de réchauffer mon ſein.
Eh ! comment pourrois-je encor lire
Loke de ſes rivaux vainqueurs ?
Je n'écoute plus que Themire ;
Ma ſeule Etude, c'eſt ſon cœur.
Neuton, c'eſt en vain que tu m'ouvres
Un chemin brillant dans les Cieux ;
Les grands chemins que tu découvres,
Sont moins qu'un regard de ſes yeux.
Eh ! que m'importe en un ſyſtême
De trouver l'ordre & la clarté ?
C'eſt dans le cœur de ce que j'aime
Que je cherche la vérité.
Une ame ſi belle & ſi pure,
Dont les vertus m'ont ſu charmer,
C'eſt pour moi toute la nature ;
Aujourd'hui je ne ſai qu'aimer.
Quel tranſport ! quel beau feu m'anime !
Quel bonheur pour moi d'être Amant !
Tout l'effort d'un eſprit ſublime,
Vaut-il un tendre ſentiment ?

L'amour a remonté ma lyre,
Ce Dieu, d'Uranie est vainqueur;
Je ne chante plus que Themire,
Tout mon esprit est dans son cœur.

ÉPÎTRE

A MADAME LA COMTESSE DE... *Sur son Mariage.*

Vous l'avez dit, belle Sophie,
Ce mot décisif pour la vie,
Dont jamais on ne se dédit:
Tout haut l'hymen s'en glorifie;
Tout bas l'amour s'en applaudit.
Votre ame à ces Dieux sacrifie;
En vous voyant qui l'eût prédit,
Modeste & timide Sophie,
Qu'enfin... qu'enfin vous l'auriez dit.
Trompé par la candeur naïve
De vos regards & de vos traits,
Non, disois-je, elle est trop craintive;
Elle ne l'osera jamais.
Amour, ton heure décisive
N'attend ni les si, ni les mais;

Et tout eſt dit, lorſqu'elle arrive.
Peut-être, au moment que j'écris,
Le plus fortuné des maris
. . . .
(Ah! qui n'enviroit ſon partage!)
C'eſt lettre cloſe, mais je gage
Qu'il en connoît trop bien le prix;
Pour n'en pas tirer avantage.
Avouez que le mariage
Eſt plaiſamment imaginé;
Auriez-vous jamais deviné
Tous les myſtères du ménage?
La veille tout eſt défendu,
On eſt avec ſon prétendu
D'un maintien plus froid qu'une image;
Le jour arrive, on vous bénit;
L'amour s'en mêle, on vous unit;
Autre maintien, nouveau langage;
Sans rougir, on entend les vœux
De l'Amant dont on eſt charmée;
La pudeur, loin d'être allarmée,
Sourit aux plaiſirs amoureux;

La nouvelle Eve eſt animée,
Le nouvel Adam eſt heureux.
Tout change; & ſous de doux auſpices,
Du fameux jardin des délices
La porte s'ouvre encor pour eux:
Là, cette aimable ſimpathie
De goûts, d'humeur, & de deſirs;
Là, cette tendre modeſtie
Voile & parure des plaiſirs,
Là, cette confiance intime
Fille & compagne de l'eſtime,
Viennent charmer d'heureux loiſirs:
Deux cœurs d'une paix fortunée
Reſſerrent les nœuds tour à tour;
Et la volupté dans ſa Cour
Reçoit la vertu couronnée
Des fleurs que fait naître l'amour,
Et que moiſſonne l'hymenée.
Tel eſt ce riant Paradis
Où vous venez d'être introduite;
Mieux que moi vous êtes inſtruite
De tout ce que je vous en dis.

Sur la foi d'autrui j'imagine
Le bonheur que vous reſſentez ;
Et cette demeure divine,
Je la décris, vous l'habitez.
Des plaiſirs & de la fortune
Les Poëtes parlent ſouvent ;
Nous y voyageons en rêvant,
Comme Cyrano dans la lune.
Vous, pour qui tout cela n'eſt pas,
Comme pour nous, un vain menſonge ;
Goutez long-temps tous les appas
D'un ſéjour que je vois en ſonge.
Un fruit de cet arbre fatal
Qui l'inſtruiſit trop bien du mal,
En a chaſſé la premiere Eve :
Hélas ! elle y ſeroit encor,
Et pour elle, cet âge d'or
N'eût point diſparu comme un rêve ;
Si, comme vous, elle avoit eu
Pour guide l'auſtére vertu
Dont vous êtes la digne Eleve.

ÉPÎTRE

DU DOCTEUR P.....

LA mort un jour, pourſuivant ſa tournée,
Chemin faiſant, paſſa chez moi ;
Elle y trouva la fiévre accompagnée
De tous les maux qu'elle traîne après ſoi :
J'étois dans un grand déſarroi ;
Pâle, défait, la face décharnée,
Les yeux éteints, enfin prêt à partir :
Un Moine, à mon chevet, tâchoit de me réſoudre
À lui donner lieu de m'abſoudre
Par un ſincére repentir ;
Je voulois obéir, & d'une voix mourante,
Je diſois, *peccavi* ; lorſque la mort parut.
Dans ce moment elle me réconnut ;
Et me croyant la victime innocente
De la ſalubre faculté,
D'un coup de ſa faulx menaçante
Elle alloit avancer le moment redouté :
Quand, (juſte Ciel, que je l'échapai belle !)
Je tournai, par hazard, les yeux de ſon côté,

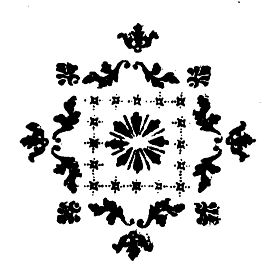
Mon corps fut inondé d'une ſueur mortelle;
Mais j'éprouvai bientôt qu'un reſte de frayeur
Nous ſert à prévenir quelquefois le malheur.
Je puiſai dans ma crainte une force nouvelle,
 Et rappellant un reſte de vigueur;
Arrête, m'écriai-je, arrête, ô mort cruelle:
Je ſuis de ton empire un apprentif ſoutien,
À me perdre ſitôt il y va trop du tien;
Je ſuis un Médecin. Toi Médecin, dit-elle?
Oui, dis-je; de Paris? le pays n'y fait rien;
On t'appelle? Procope. Il ne me ſouvient guère
 D'avoir oui nommer ce nom là-bas;
Et pourquoi, s'il eſt vrai, ne te connois-je pas,
 Comme je fais tous tes Confréres?
À l'envi, chaque jour ils peuplent mes Etats;
Mais de toi rien ne vient. Le moyen, répliquai-je?
Je ſuis ſi jeune; à peine ai-je atteint vingt-cinq ans.
Je n'ai pas encor eu le temps
 De jouir de mon privilége;
Par moi, juſques ici, peu ſe ſont fait ſaigner;
Et les premiers, j'ai cru devoir les épargner,
Pour attirer la confiance;

Mais à présent la pratique commence ;
Vous entendrez dans peu parler de moi :
Laissez-moi donc le jour, il peut vous être utile ;
Pour ma rançon je vous en offre mille.
Mille ! soit, dit la mort ; sois sain, mais souviens-toi
 A quel prix je te laisse vivre.
Pour me tenir parole il est bien des moyens ;
 Pour le plus sûr tu n'as qu'à suivre
 Les leçons de tes anciens :
Sur-tout, saignes beaucoup ; c'est la plus courte voye.
 Adieu, le Ciel te tienne en joye.
Grace à ma qualité, je me porte fort bien ;
Mais, comme j'ai promis, la mort n'y perdra rien.
Vous, pour qui j'eus toujours une amitié sincére,
Cher ami, profitez d'un conseil salutaire
Pour échaper à la commune loi ;
S'il se peut, passez-vous toujours du ministére
 De mes Confréres & de moi.



EPIGRAMME.

UN jour, aux beaux yeux d'une Brune
L'amour voulut forger ses traîts;
Mais, hélas! pour mon infortune
Je regardois l'ouvrage de trop près:
Il en sortit tant d'étincelles
Que l'amour même en redoutant l'ardeur,
Voulut s'enfuir d'auprès de cette Belle;
Mais, en fuyant, il se brûla les ailes,
Et ne put voler qu'à mon cœur.



ODE

SUR LE TREMBLEMENT DE TERRE DE LISBONNE,

PAR UN PORTUGAIS.

Fille sacrée & vénerable
Des temps devant toi révolus,
Postérité, Juge équitable
Des siécles qui ne seront plus;
Aux sons de ma lyre plaintive
Ouvre ton oreille attentive,
Ouvre ton ame à nos douleurs :
Je viens transmettre à ta mémoire
De nos maux l'effroyable histoire;
Je viens te demander des pleurs.

Sur les bords désolés du Tage
Aujourd'hui désert, ignoré,
Vois les monumens du ravage
Que ma Patrie a déploré.
Approchez-vous, races futures;
Contemplez ces vastes mazures,

Ces

Ces débris de ſang arroſés ;
Ces oſſemens, ces cendres chéres ;
Reſtes arides de mes freres
Sous leur propre mere écraſés.
 C'eſt là, c'eſt là que ma Patrie ;
Que Liſbonne a jadis fleuri ;
Plutus fixé par l'induſtrie ,
En faiſoit ſon Temple chéri :
Entrant dans le canal du Tage ,
Les Mers venoient nous rendre hommage ;
Et baiſer humblement nos bords :
A travers leurs dociles ondes ,
Nos flottes aux bouts des deux mondes
Alloient recueillir nos tréſors.
 Affreuſe & pitoyable mere ;
Sépulchre vivant de tes fils ;
Triſtes lieux, la foudre & la guerre
Sur vous ſe ſont-ils réunis ?
Ces torrens embraſés de ſouffre
Que l'Etna vomit de ſon gouffre ;
Ont-ils coulé juſqu'à vous ?
Ou ſi, transfuges de leur Iſle,

Les noirs Titans de la Sicile
Se sont ici rassemblés tous ?

Déjà, déjà ce jour perfide
Que la mort s'étoit destiné,
Lançoit sa lumiére homicide
Sur ce pays infortuné :
Déja, compagnons des ténébres,
Fuyoient mille songes funébres
Herots menaçant du trépas.
Phébus abandonnant son trhône,
Laissoit aux mains de Tisiphone
Guider son char sur nos climats.

Peuple proscrit, frissonne, tremble
A l'aspect de ce jour affreux ;
Sous tes pas le Tartare assemble
L'amas consumant de ses feux.
Celui qui dans les airs éclaire,
N'est point cet Astre salutaire,
De la nature auguste Roi ;
C'est le flambeau des Eumenides
Que leurs bras de carnage avides,
Agitent, & levent sur toi.

Fuis loin de ce séjour funeste;
Fuis les coups sur lui suspendus;
Cet instant peut-être te reste;
S'il cesse d'être, tu n'es plus.
Déja les montagnes mugissent,
Et leurs entrailles retentissent
D'un bruit obscur & souterrain;
Descendu dans les flancs du monde,
Le tonnerre captif y gronde;
Et dévore son vaste sein.

C'en est fait: la terre chancelle
Sous nos Citoyens effrayés,
Ses appuis éclatent sous elle;
Sa surface fuit sous nos pieds.
Nos toits s'abiment sur nos têtes,
Nos palais confondent leurs faîtes
Avec leurs propres fondemens:
La terre engloutit leurs décombres,
Et repaît ses abîmes sombres
Des corps brisés des habitans.

Ecoutez ces cris effroyables
Des vivans par-tout menacés;

Ces voix foibles & lamentables
Des mourans déja terrassés.
Voyez cette poussiére affreuse
Voilant d'une nuit ténébreuse
Nos yeux que la mort va couvrir;
Et dérobant notre misère
Aux regards de ce Ciel sévère
Qui peut-être alloit s'attendrir.

Quelle épouvantable fumée
S'éleve au céleste lambris!
De Lisbonne au loin enflammée,
Quels feux embrasent les débris!
L'Enfer rompt ses brûlantes voutes,
Les flammes par d'obscures routes
S'échapent, & montent vers nous.
Poudre vile de ces ruines,
L'ardeur des vengeances divines
S'allume-t-elle aussi sur vous?

C'est trop peu: la mer agitée
Rompt les digues de ses fureurs,
Et vers ces lieux précipitée,
Y porte ses propres horreurs.

Acourez, vents, Dieux des orages;
Ici ſera de vos ravages
Le théâtre tumultueux:
Et de nos murs écueils perfides,
Redoutez, Pilotes timides,
Fuyez les reſtes malheureux.

Où te trouver, lieu plein de charmes,
Cité de mes Rois, de mes Dieux?
Eſt-ce le voile de mes larmes
Qui te cache à nos triſtes yeux?
Toits, qui couvrites ma naiſſance,
Qui couvrites de mon enfance
Les accroiſſemens journaliers;
Qui, pour moi plante jeune & chére,
Répétiez les vœux de ma mere;
Rendez-moi mes ſacrés foyers.

Quelle Divinité cruelle
Vous éloigne de mes regards,
Ô mes fils? ma main ne peut-elle
Recueillir vos lambeaux épars?
Toi, qui comme eux infortunée,

Viens de subir la destinée
De ces fruits éclos de ton flanc;
Ne puis-je, Epouse trop féconde,
Avec les pleurs dont je m'inonde,
Laver les traces de ton sang?

Ainsi les vengeances suprêmes
S'assouvissent de mon malheur;
Et m'ôtant vos dépouilles mêmes,
Ne me laissent que ma douleur.
Parens, amis, lugubre Ville,
Quel lieu me servira d'azile?
Et quel bras sera mon support?
Je leve ma paupiere humide;
L'Univers n'est qu'un désert vuide,
Qu'un temple immense de la mort.

Ta faulx ministre de ta haine,
Ô mort, n'épargne donc que moi?
Flamme infernale & souterraine,
Revis encor, ranimes-toi:
Mer dévorante qui t'arrête?
Ô Ciel, brise-toi sur ma tête;]

Tombe, fonds ſur elle en éclats :
Et toi, grand Dieu, vengeur du crime,
Sauve ta derniere victime
De l'horreur de ne mourir pas.

CHLOÉ ET LE PAPILLON,

FABLE.

SOus un Ciel ſerain & tranquile,
Au ſein d'un champêtre ſéjour;
Loin des vains plaiſirs de la Ville;
Et loin des pieges de l'amour,
Chloé, naïve, jeune & belle,
Voyoit couler ſes jours heureux
Auſſi beaux, auſſi ſimples qu'elle.
Là, dérobée à tous les yeux,
Par les ſoins d'une tendre mere,
Chloé, ſans déſirs, ſans regrets,
Reſpiroit un air ſalutaire
A ſes mœurs comme à ſes attraits.
Le vif éclat qui la colore
N'eſt que le tein de la pudeur;
Son oreille n'a point encore

Gouté le poiſon enchanteur
Des ſoupirs, des tendres allarmes;
Elle ignore qu'elle ait un cœur,
Et ſoupçonne à peine ſes charmes.
Seule dans le fond d'un boſquet,
Près d'un criſtal d'une onde pure,
Elle aſſortiſſoit un bouquet
Pour en compoſer ſa parure:
La Belle d'un air enfantin,
Comparoit avec avantage
Le lys & la roſe a ſon tein;
Et ſourioit à ſon image.

Un papillon au même inſtant
Déployoit ſes ailes légéres;
Et de ſes ardeurs paſſagéres
Promenoit l'hommage inconſtant.
Tout l'attire, & rien ne l'arrête;
Il parcourt d'un air de conquête
Tous les appas de chaque fleur.
Ici, ſon audace indiſcrete,
De la timide violette
Careſſe la vive fraicheur;

Là, du ſein de la Tubéreuſe,
Sa témérité plus heureuſe
Preſſe l'orgueilleuſe blancheur :
Auſſi-tôt, d'une aile infidéle
Il court à la roſe nouvelle ;
Il baiſe ſon bouton naiſſant :
Et toujours brillant & frivole,
Il paroit joüir, & s'envole.

Chloé voit l'inſecte éclatant ;
Et ſa parure étincelante
D'azur, de pourpre & de rubis,
Enchante ſes yeux éblouis,
Sa petite ame impatiente
Brûle auſſi-tôt de s'en ſaiſir ;
Dans le vif tranſport qui l'agite,
De ſon jeune ſein qui palpite,
S'élance ſon premier ſoupir.

Auſſi légere que les graces,
Du rival errant du zéphir
Elle pourſuit long-temps les traces ;
Souvent dans ſon vol incertain
Il s'arrête ; la Nymphe agile

Accourt, le guette, étend la main;
Mais le ſuperbe Volatile,
Dans les airs s'élance ſoudain:
Tour à tour flattée & trompée,
Chloé n'en eſt point rebutée.
L'infidele ſe fixe enfin
Sur la belle & pâle jonquille;
On diroit que la tendre fleur
Ranime au gré de ſon vainqueur,
Le foible éclat dont elle brille;
Du triomphe il goute le prix.
Chloé vole, approche, il eſt pris:
S'agitant, débattant de l'aîle,
Pour briſer ſa captivité;
Rendez-moi, dit-il à la Belle,
Ah! rendez-moi ma liberté:
Rougiſſez de votre victoire,
Qu'attendez-vous de mes liens?
Mes aîles ſont toute ma gloire;
Quelqu'éclat, voilà tous mes biens:
Eblouir eſt ma deſtinée,
Je vis ſans projet, ſans amour;
Et mon éxiſtence bornée,

N'eſt que l'amuſement d'un jour.

À ces mots, la Nymphe ingenue
S'attendrit pour ſon beau captif;
Le trouble de ſon ame émue
Favoriſe le fugitif.
Il s'échappe, Chloé ſoupire:
Sur les boucles de ſes cheveux
Balançant ſon vol amoureux;
Voici ce qu'il oſe lui dire.

Seule en ces lieux, vous reſpirez
Chloé, la paix & l'innocence;
Bientôt loin des jeux de l'enfance,
Dans le monde vous brillerez.
C'eſt-là que vous rencontrerez
Un être frivole, infidele;
Et paré de mille couleurs,
Il voltige de Belle en Belle,
Ainſi que moi de fleurs en fleurs;
Et je ſuis en tout ſon modele.
Ah! ſi vous laiſſant éblouir,
Vous brûlez un jour de jouir
de cette nouvelle victoire;

D'une ſi folle ambition,
Chloé, quelle ſera la gloire?
Vous aurez pris un Papillon.

EPÎTRE
DE MONSIEUR GRESSET, À MONSIEUR DE B...

MINISTRE aimable, heureux génie,
Que le bonheur de la Patrie
Appelle aux travaux de Colbert:
Dans cette Cour qui de concert
Vous félicite, & vous implore,
Pourrez-vous reconnoître encore
Une voix qui vient du déſert?
Depuis l'inſtant où la puiſſance
Du plus chéri des Souverains
A remis dans vos ſages mains,
L'urne heureuſe de l'abondance
Pour la ſplendeur de nos deſtins;
Des importuns de toute eſpece,
Des ennuyeux de tous les rangs,

Des gens joyeux avec triſteſſe,
Des machines à compliment,
Vous auront excedé ſans ceſſe
De fadeurs de propos charmans;
Déployant avec gentilleſſe,
L'ennui dans tous ſes agrémens.

Vous avez eſſuyé ſans doute,
Le poids des diſcours arrangés;
Les protecteurs, les protégés,
Tout s'eſt courbé ſous votre route.
Les grands entourent la faveur,
La foule vole à l'eſpérance;
Tout environne, tout encenſe
Le temple brillant du bonheur;
Vous aurez vu toute la France.

Moi qui ſéparé des vivans,
Dans ma profonde ſolitude,
Ignore le jargon des grands,
Et celui de la multitude;
Je ne viens point d'un vain encens
Surcharger votre laſſitude
De gloire, & d'applaudiſſemens.

Je déploreroïs au contraire,
Les travaux toujours renaiſſans,
Et le joug où le miniſtere
Vient attacher tous vos momens;
Si je n'aimois trop ma Patrie,
Pour plaindre les brillans liens
Dont elle enchaine votre vie :
Elle parle, il faut que j'oublie
Tout vos intérêts pour les ſiens.
Pardonnez ce bruſque langage
Aux mœurs franches de mon ſéjour;
C'eſt le compliment d'un ſauvage,
Qui loin de la langue du jour,
Loin des ſoupleſſes de l'uſage;
Et trouvant pour vous ſon hommage
Gravé dans un cœur ſans détour,
N'en veut point ſavoir d'avantage.

Si je mêle ſi tard ma voix
À l'allégreſſe générale;
L'ignorance Provinciale
Ne diſpenſe aucun de ſes droits.
Réduit pour toute nourriture,

A m'inſtruire, ou m'orner l'eſprit
Dans la Gazette, ou le Mercure;
Sur ce qui ſe fait, & ſe dit,
Je ne ſai rien qu'à l'avanture.

Je parle quand il n'eſt plus temps;
Et les nouvelles ont mille ans,
Quand l'Imprimeur me les aſſure.

Ce n'eſt que dans ces lieux brillans
Qu'enrichit la Seine féconde
Des heureux tributs de ſon onde,
Que l'on ſait tout, que l'on ſait bien;
Ailleurs, on n'eſt plus de ce monde;
On ſait trop tard; on ne ſait rien.

O Province, que ta lumiere
Languit ſous des brouillards épais!
Et ſur les plus ſimples objets
Quelle ſtupidité pleniere!
Un ſeul trait parmi les Journaux
De l'imbecillité profonde
De nous autres Provinciaux,
Montre combien dans nos propos
Nous ſommes au fait de ce monde;

Et présente dans tout leur jour
Notre force & nos connoissances
Sur l'usage & ses dépendances.

Ce trait excusera mon zele
De vous être si tard offert;
Grace à l'éclipse habituelle
Dont notre mérite est couvert;
Mon anecdote n'est pas neuve;
Mais les Provinciaux passés
Sont trop dignement remplacés,
Pour que le temps nuise à ma preuve.

Quand Vardes revint à la Cour,
Rappellé par la bienfaisance,
Après un long mortel séjour
De Province & de Pénitence:
Louis quatorze avec bonté,
S'informant du genre de vie
Qu'il avoit mené, du génie,
Du ton de la Société,
Au Lieu qu'il avoit habité;
Sire, excellente Compagnie,
De l'esprit comme on n'en a point;

Gens

Gens charmans, inſtruits de tout points,
Et d'une reſſource infinie.
Ce ſont des converſations
Incroyables, très-amuſantes;
Il s'y traite des Queſtions
Très-neuves, trés-intéreſſantes:
Par exemple, quand je partis,
On avoit mis ſur le tapis
Un Problême très-difficile,
Et ſur lequel toute la Ville
Parloit ſans pouvoir s'accorder;
La Queſtion étoit critique;
Il s'agiſſoit de décider
Une matiere politique,
Et qui de Votre Majeſté,
Ou de Monſieur, étoit l'Aîné.

Sur notre Gauloiſe ineptie
C'eſt trop arrêter vos regards;
Tandis que la gloire & les arts,
Et le bonheur de la Patrie
Vous occupent de toutes parts:
Tandis que votre main féconde

Soutient dans leurs brillans travaux
Les Pavillons & les Drapeaux
Du Pacificateur du monde.

Puissent mon hommage & mes vers
Vous être heureusement offerts ;
Loin du bruit de la galerie,
Loin du cahos des supplians ;
Quand vous viendrez quelques instans
Respirer à la Thuilerie.
C'est dans ce séjour enchanteur,
Palais de Flore & de Minerve ;
Que le premier fruit de ma Verve
Reçut le prix le plus flatteur
Des suffrages dont je conserve
Un souvenir cher à mon cœur.
C'est dans ces beaux lieux que j'espere
Aller quelque jour vous offrir
Le pur encens d'un Solitaire,
Avec les fruits de son loisir :
Et dans les différentes classes
D'originaux valant de l'or,
Dont j'ai peint dans un libre essor

L'esprit, la sottise & les graces ;
Vous trouverez peut-être encore,
Que même sous un Ciel barbare ;
J'ai sauvé de l'obscurité
Un rayon de cette gayeté
Qui devient aujourd'hui si rare ;
Quoique si bonne à la santé.

MADRIGAL.

POurquoi me demandez-vous tant
Si mes feux dureront ; si je serai constant ;
Jusques à quand mon cœur vivra sous votre empire ?
Ah ! Philis, vous avez grand tort :
Comment vous le pourrois-je dire ?
Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort.



ÉPÎTRE

DE M. L'ABBÉ DE LA RIVIERE, À M. L'ABBÉ DE...

N'ÊTES-vous plus ſur les bords de la Seine,
Mon cher Abbé ? Quoi, pas un mot de vous ?
Vous m'avez fait un droit ſur votre aimable Veine
D'un petit revenu ſi charmant & ſi doux
Que je ne ſaurois plus ſans peine,
Attendre d'une attente vaine
Ce tribut de vos ſentimens.
En fait de biens que donne la fortune,
Je ſuis la maxime commune;
Je ne compte que tous les ans :
Pour les rentes du cœur, je compte les momens.
Par le moindre délai, mon ame impatiente
Prend aiſément le ton grondeur;
La viteſſe même eſt trop lente,
Quand on deſire par le cœur.
Pour moi, je vous paye d'avance,
Avec quoi ? De ce que je penſe;

Ce que je penſe eſt tout mon bien;
Mais rien ne manque à qui n'a rien,
    Et qui croit à la Providence.
Je penſe donc que le plus grand bonheur
Eſt le bonheur d'une ame détachée
Qui ſage enfin, & n'étant plus touchée
    De ce qui paſſe en un moment.
Je penſe que le monde entête,
Enyvre & ſéduit la raiſon;
Qu'on ne peut éviter ce dangereux poiſon,
Qu'en échappant à ſa conquête.
Que ces plaiſirs ſont enchanteurs,
Qu'il ſe rend maître de nos cœurs,
Par une autorité ſi grande & ſi fatale
Qu'on ne peut réſiſter à ſes attraits vainqueurs,
Qu'en recevant avec indifférence égale
Ses rudeſſes, & ſes douceurs.

Qu'il trompe, quand on croit qu'il va nous ſatisfaire;
Qu'il faut apprendre à mépriſer.
Les vains plaiſirs qu'il offre pour nous plaire:
Qu'il n'en eſt point qu'on doive tant priſer
Que le mépris qu'on en ſait faire.

Que les graces que fait sa libéralité,
Sont des plaisirs sans consistence;
Et que pour être heureux avec solidité,
Il faut l'être avec innocence.

Je pense que content d'une sainte ignorance,
Il ne faut pas trop s'informer
Des secrets de notre Grand-Maître;
Il faut être sobre à connoître,
Et sans mesure pour l'aimer.

Déjà les deux tiers de notre être
Sont passés dans l'éternité;
Nos jours n'ont point encor de destin arrêté;
Mais, sont dépendans de l'usage
Que nous ferons du temps qui nous reste en partage,
Ou leur malheur, ou leur félicité.
Pour arriver par une route sûre
Au grand Pays de l'immortalité,
Il ne faut point d'autre voiture
Que celle de la charité.
Occupons-nous de ce voyage
Que par d'inévitables loix;
Feront également les Bergers & les Rois;

Préparons tout notre équipage ;
Et prévenons, sans nous désespérer,
Le temps qui va bientôt s'éteindre ;
Tant qu'il est temps, que peut-on craindre ?
Et quand il n'est plus temps, que peut-on espérer ?
Ainsi, mon cher Abbé, Pécheurs comme nous sommes ;
Prions de cette voix du cœur
Qui, sans rompre la tête aux hommes,
Se fait entendre du Seigneur.

L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

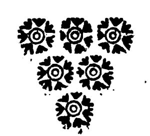
UN jour l'amour & l'amitié
S'en allant en pelerinage,
Se rencontrerent au passage
D'un bois ; tous deux étoient à pied,
C'étoit leur vœu ; l'amitié douce & sage
S'arrêta-là. L'enfant lui fit pitié,
Il étoit las, défrisé, tout en nage ;
Ses petits pieds plus rouges que du feu,
Le front suant, hélas mon Dieu !
Dit l'amitié, quel équipage !

Où courez-vous ? J'ai fait un vœu,
Reprit l'enfant, je vais en diligence
Pour l'accomplir. Vous, un vœu ? Quelle enfance!
Vous à qui l'on en fait, & qu'on rompt si souvent ?
Vous le Dieu du parjure ? Il est bien vrai pourtant,
J'en ai fait un ; & j'y serai fidele.
En vérité, l'avanture est nouvelle :
Mais le Soleil est haut, arrêtons-nous ici ;
Si vous faites des vœux, j'en ai fait un aussi :
En attendant que la chaleur se passe,
Racontez-moi votre histoire de grace ;
Je dirai la mienne à mon tour ;
Je le veux bien, lui dit l'amour.
On sait assez que je vois avec peine,
Deux cœurs garder long-temps la même chaine ;
Les mêmes fers lassent mes yeux ;
Quand on les rompt, mon empire en va mieux ;
Et l'inconstance augmente mon domaine.
Cependant, un beau jour, j'eus curiosité
De voir jusqu'où pouvoit s'étendre la constance,
(Ce sentimentt n'est pas en ma puissance,
Il passe mon autorité.)

J'eus donc recours à la fidelité ;
Je lui promis double chandelle
S'il lui plaisoit rendre fidele
Tel couple que je lui dirois.
Aussi-tôt je choisis, pour en faire l'épreuve,
Non pas une ame toute neuve ;
Mais un cœur aguerri, que les plus doux attraits
Gardoient au plus quelque semaine ;
Et que Mars jusques-là, ne me prêtoit qu'à peine,
Si celui-là, disois-je, est pris dans nos filets
J'aquitterai mon vœu. Je fais plus, je le mene
Vers un magnifique Palais
Où sous une tutelle austere,
Redoutant son cœur, & sa mere,
Logeoit une jeune Beauté,
Dans un lieu du monde écarté :
Le mystere à manteau marchoit à mon côté,
L'un à l'autre fut présenté ;
Je les blessai bel & bien l'un pour l'autre :
Puis m'adressant à la fidelité,
J'ai fait ma charge, allez faire la vôtre ;
Qu'ils s'aiment dans 20 ans. Les 20 ans sont passés ;

C'eſt pis qu'en commençant ; ils ſont plus empreſſés,
Avec même ſcrupule ils honorent mon culte.
Tantôt dans les Cités, au milieu du tumulte ;
Tantôt ſous un toît ſimple, ou bien ſous des ormeaux,
L'un à l'autre toujours nouveaux,
Ils ramenent ces jours paiſibles
Qu'aux mortels heureux & ſenſibles
Filoit la Parque, au ſiecle d'Or.
Puiſſent-ils voir les ans du vieux Neſtor ;
J'en ferois bien le vœux, ſi les Parques terribles
Se laiſſoient toucher par des vœux.
Mais qu'avez-vous ? ma ſurpriſe eſt très-grande,
Dit l'amitié ! nous allons tous les deux,
Au même autel porter la même offrande.
Laſſe de ne plus voir de fideles amis,
Ainſi que vous j'avois promis
Une offrande à notre Déeſſe ;
Elle m'en a trouvé dignes d'être égalés
Aux plus beaux temps de Rome & de la Greçe :
Depuis un mois, encor ils ſe ſont ſignalés ;
Hélas ! il a penſé leur en couter la vie.

Elise & Lisidor, couple digne d'envie !
Couple digne, en effet, des honneurs immortels !
Votre amitié tendre & fidele
Servira quelques jours aux perfides mortels,
Ou de reproche, ou de modele.
Qu'entends-je, dit l'amour ? Quels noms prononcez-
vous ?
Elise & Lisidor ? Etonnement extrême !
Eh quoi ! ce sont ces Amans mêmes
Qui goutent sous mes loix le bonheur le plus doux ;
Pour vous & moi quel avantage !
Ne nous séparons plus, ma sœur, embrassons-nous ;
Achevons notre heureux voyage ;
Et bénissons cent fois le jour
Où l'amitié s'unit avec l'amour.



A MADAME D...

POurquoi m'envoyer pour étrennes
Ce vaſe où les plus belles fleurs,
Au Blanc émaillé de Vincennes
Oppoſent leurs vives couleurs.
Donner, c'eſt un moyen de plaire;
Mais je vous vois tous les inſtans,
Et ſur mon cœur depuis long-temps,
Il ne vous reſte rien à faire.
Je m'en applaudis chaque jour;
Si vos traits ſont faits pour l'amour,
Votre cœur eſt fait pour le ſage:
Il eſt rempli de fermeté,
De tendreſſe & de vérité;
Et votre amitié ſans nuage,

Ne fait point ſentir l'eſclavage ;
On vous ſoumet ſa volonté,
Et l'on croit de ſa liberté
Ne faire qu'un meilleur uſage.
Votre eſprit juſte & pénétrant
Ne cherche jamais à paroître,
Et plaît toujours en ſe montrant :
On vous voit ce qu'on voudroit être.
Decent, & jamais concerté
Votre enjoument plaît ſans médire,
En partageant votre gaité,
On peut croire qu'on vous l'inſpire.
Vous voyez ſans chagrin jaloux,
La beauté la plus reguliere ;
Vous aimez Segur & Valiere,
Et vous en parlez comme nous.
Sans décider, & ſans prétendre,
Votre ſentiment eſt à vous ;
Vous ne condamnez pas les goûts,
Et vous ſavez ne pas les prendre.
Votre goût eſt toujours le bon ;
Le beau ſeul à droit de vous plaire ;

Et hors votre amour pour Tithon,
On n'a nul reproche à vous faire.
  J'aime en vous votre caractere,
Vos traits, votre esprit, votre ton;
Jugez vous-même je vous prie
Si vos présens sont de saison:
Et sans cette coquetterie,
Si je n'avois pas bien raison
De vous aimer toute ma vie.

VERS DE M**
DE LA CAMPAGNE.

LOIN des fracas de la Ville,
  Et d'une Ville de Cour;
Nous venons dans ce séjour
Respirer un air tranquile,
Et goûter la volupté
D'une nouvelle éxistence,
Dans la pleine jouissance
D'une entiere liberté.
  Tel échappé de sa cage,
Voltige un jeune moineau;

Chaque objet ſur ſon paſſage
L'arrête ; tout eſt nouveau ;
Mille fois dans ſon langage,
Il répéte à chaque oiſeau,
J'ai briſé mon éſclavage.

Comme lui, de la nature
Nous ſuivons tous les penchans ;
Heureux que l'agriculture
N'en laiſſe que d'innocens.

Nous ne voyons point l'Aurore,
Elle eſt trop tôt dans les Cieux ;
Si Tithon étoit moins vieux,
Ou qu'il rajeunit encore,
La Belle dormiroit mieux.

Mais dès que ſur l'hémiſphere
Le Soleil lance ſes feux,
A ſon éclat radieux
Nous entr'ouvrons la paupiere ;
Cependant pour s'éveiller
On temporiſe, on héſite ;
Mais à force de chanter,
Mettant le ſommeil en fuite,

Les oiſeaux nous font lever.

Dérobant leurs entrepriſes
Sous les attraits de leur chant,
Les perfides, en chantant,
Mangent toutes nos ceriſes.
Nous courons pour protéger
Ces premiers dons de Pomone;
Et la foudre de Bellone
Diſſipe l'eſſaim leger.
Tout fuit à la débandade,
Tous les voleurs ſont cachés;
Mais bientôt, en embuſcade
Voilà les coquins perchés:
La maudite volatille
Nous voit-elle déloger,
D'abord fondant à la file,
Elle revient ſe gorger.

Lorſqu'auprès de ſa Bergere,
Un Amant tendre & preſſant,
Par quelque faveur légere
Devient trop entreprenant;
Elle s'irrite . . . . . . ménace;

Par un ſerment ſolemnel
Il abjure ſon audace;
A-t-il obtenu ſa grace;
Il devient plus criminel.

Chaque fois qu'on lui pardonne;
Il demande une faveur;
C'eſt l'Amniſtie que donne
L'amour, quand il eſt vainqueur.

L'aimable & ſimple Bergere
N'oſe enfin rien refuſer;
Elle craint de lui déplaire,
N'ayant plus pour l'apaiſer,
De ſacrifice à lui faire.

L'Amant veut tout emporter;
Les oiſeaux tout picorer:
Tant qu'il reſte une ceriſe,
On ne peut les arrêter.



DU MÊME.

IL est passé cet heureux âge,
Où ne respirant que plaisirs,
Les fleurs naissoient sur mon passage,
L'amour combloit tous mes desirs.
Vif, inconstant, tendre & volage,
Quelquefois mon premier soupir
Voyoit couronner son hommage.
Il est passé; Ciel quel dommage!
Un vain, mais charmant souvenir
M'en a seul conservé l'image;
La raison vint, me rendit sage;
Qu'il est dur de le devenir!

LE SOMMEIL.

MADRIGAL.

EN songe j'ai cru voir Sylvie
Flatter d'un doux espoir mon amoureux transport;
Charmante illusion dont mon ame est ravie,
Tu fais bien voir que l'on a tort
De nommer le sommeil l'image de la mort;
Il est l'image de la vie.

ODE DE M***
Pour célébrer la dixieme année de son Mariage.

QUelle merveille se prépare !
De l'éclat du plus riche azur
La voûte Céleste se pare ;
L'air que l'on respire est plus pur ,
Les arbres, les fleurs , la verdure ,
Tout s'embellit dans la nature.
Un sentiment délicieux
Enyvre & pénétre mon ame ;
Quelle volupté ! Quelle flamme !
Suis-je donc au séjour des Dieux !
  Mais qui pourroit le méconnoître
A tant de prodiges divers ?
C'est mon vainqueur qui va paroître ,
Amour , ame de l'Univers ,
Ainsi s'annonce ta puissance ;
Tout sent l'effet de ta présence
Descends dans ce riant séjour ,
Viens y consacrer la mémoire
De ma défaite & de ta gloire ;

Fut-il jamais un plus beau jour ?
J'appelle envain à ma défenſe
L'orgueil & la témérité ;
Tu fis ſervir à ta vengeance
L'excès de ma ſécurité.
De ton courroux trop légitime
Je devins bientôt la victime ;
Amour, depuis quand te ſers tu,
Pour nous forcer à la tendreſſe,
Et du flambeau de la ſageſſe,
Et du pouvoir de la vertu ?
Je vis Chloé ; quelle entrevue !
Et que devinrent mes projets ?
Mes ſens furent troublés, ma vue
Ne diſtinguoit plus les objets ;
Ma langue interdite & glacée
Se refuſoit à ma penſée.
Eh ! comment peindre tant d'appas ?
Quand Apollon prendroit ſa lyre,
Saiſi d'un amoureux délire,
Apollon ne chanteroit pas.
Une figure raviſſante,

Un tein qu'animoit la pudeur,
Une taille aisée & charmante,
Un air où regnoit la candeur,
Un esprit doué de justesse,
Un cœur plein de délicatesse,
Formoient un tout qu'on adoroit;
Avec de si puissantes armes,
Avec ces talens, & ces charmes,
Chloé seule les ignoroit.

J'aimai, pouvois-je m'en défendre?
Et dès-lors je me crus heureux:
Mais aussi timide que tendre,
Je n'osai découvrir mes feux;
Mon cœur redoutant ta vengeance,
Se refusoit à l'espérance;
Amour, je te connoissois peu.

Non content d'oublier l'outrage,
Mon bonheur devint ton ouvrage;
C'est ainsi que se venge un Dieu.

Par dégrés ma bouche aguerrie
Fut l'interprête de mon cœur;
Chloé par dégrés attendrie,

Cessa d'exercer sa rigueur,
Son cœur approuvant mon hommage,
Sa main en fut le tendre gage ;
Tu nous conduisis à l'Autel,
Hymen fit la cérémonie ;
Et ma Chloé me fut unie
Par le nœud le plus solemnel.

Dieux, quel transport & quelle joie,
Depuis ce fortuné moment !
Nos jours filés d'or & de soie,
N'ont été qu'un enchainement
Et de plaisir & d'allégresse.
Déjà, dans cette aimable yvresse
Neuf ans se trouvent écoulés ;
Ils ont disparu comme un songe
Qui des erreurs d'un doux mensonge
Laisse nos sens encor troublés.

Jusques à quand, homme coupable,
Pour voiler ta légereté,
Rendras-tu le temps responsable
De ta propre malignité.
Trouvé-je ma Chloé moins belle ?

Et mon cœur eſt-il moins fidele?
Non, non, d'un ſemblable malheur
Nous n'aurons jamais à nous plaindre;
Et le temps bien loin de l'éteindre,
Ne fait qu'accroitre notre ardeur.
Que la diſcorde impitoyable,
De ſon ſoufle infecte les airs,
Que l'aigreur, la haine implacable,
Sur ſes pas, troublent l'Univers:
Exempts de ſoucis & de craintes,
Nous bravons leurs triſtes atteintes;
La complaiſance & la douceur
Rendent leur effort inutile;
Et nos cœurs ſont un double azile
Inacceſſible à leurs fureurs.
Chloé; de fleurs parons nos têtes,
Et célébrons dans ce beau jour,
Par la plus brillante des fêtes,
Le triomphe du tendre amour.
Que la plus charmante harmonie
Exalte la gloire infinie
Du Dieu qui combla nos ſouhaits;

Qu'une flamme toujours nouvelle
Fasse toujours notre bonheur.
Oui, jusques dans notre vieillesse,
L'un pour l'autre brûlons sans cesse;
Et jaloux de nous faire un nom
Qui soit à jamais mémorable,
Changeons en vérité la Fable
De Baucis & de Philemon.

BOUQUET
DE MONSIEUR V...
À une DEMOISELLE de 70 ans.

JE ne vous dirai pas que les mains des amours
Ont cueilli ce bouquet dans les jardins de Flore;
Je ne vous tiendrois pas ces langoureux discours,

Que feriez-vous, dites-le ſans détour,
Si penſant vous faire ma cour,
Et me montant ſur le ton emphatique,
Je vous parlois de vœux & de ſoupirs ?
Vous enverriez bien loin ma Muſe Poëtique,
Moi, mon amour, mes faveurs, mes deſirs :
Vous me traiteriez d'hérétique,
D'extravagant, de frénétique,
De miſérable lunatique ;
Vous vous ririez de moi, vous auriez bien raiſon ;
A chaque choſe ſa ſaiſon.
Mais quand je vous dirai qu'une amitié ſincere,
Qu'une eſtime parfaite ont formé ce bouquet ;
Je connois votre cœur, je ſai comme il eſt fait ;
Et je ſuis bien sûr de vous plaire.

LE PHILOSOPHE MILITAIRE.

EST-il un ſort plus heureux que le mien ?
Dans ma petite ſolitude
Je n'ai que ce qu'il faut de bien,
Pour vivre ſans inquiétude.

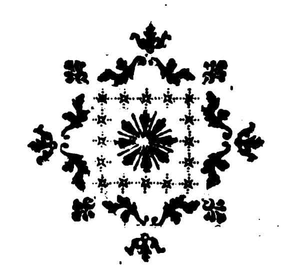
Que Dieu fait parler dans mon cœur,
Seule eſt la régle de ma vie,
Et la cauſe de mon bonheur.

À Corbi ſous un toit ruſtique,
Au milieu des champs & des bois,
C'eſt là ſouvent que je m'applique
À regner dans mon cœur, à lui donner des loix.

C'eſt là que quand je vois ſans ceſſe
Mes paſſions flater mes ſens,
Je crois voir des flateurs la troupe enchantereſſe
M'offrir un inſipide encens.

Je vois Corbi du même œil que Verſailles;
Souverain de mon cœur, j'y vis en liberté;
L'innocence, la probité
Sont les remparts, ſont les murailles

De ce qu'il fut anciennement;
Mais au moins a-t-il l'avantage,
S'il eſt petit, d'être charmant.
Rien de plus gai, rien de plus agréable,
Il n'a point de Paris l'éclat tumultueux;
Le plaiſir eſt moins vif, mais il eſt plus durable,
Mais il n'eſt moins délicieux.
Fait pour Paris le fard ne peut rien ſur nos ames,
Il ſeroit inutile en ces lieux écartés;
Autant on voit de jeunes Dames,
Autant on compte de beautés.
Après le portrait ſi ſincére
Que je vous trace de ces lieux,
Comment peut-on ne pas ſe plaire
Dans un ſéjour digne des Dieux?



EPITAPHE
DE M. DE MONTESQUIEU,
PAR MONSIEUR DE B...

CY git l'enveloppe mortelle
De cet illuſtre Préſident
Dont l'eſprit toujours tranſcendant
Fut à lui-même ſon modéle.
Connoiſſant les reſſorts humains,
Il nous expliqua la naiſſance,
Les progrès, & la décadence
Du vaſte Empire des Romains.
Sur ſes lettres ingénieuſes,
Où regne trop de liberté,
Je jette ſans cauſticité,
Quelques gouttes officieuſes
Des eaux du fleuve de Lethé.
Un temple à la délicateſſe
Par ſes tendres ſoins s'éleva;
L'amour bientôt le réſerva
Pour en faire une forteresſe
Contre le jargon précieux,

Et le maintien faſtidieux
Des petits maîtres de Lutece.
L'Eſprit des Loix parut enfin;
Quelle force! quel harmonie!
Quel ſublime & puiſſant génie
Put en concevoir le deſſein?
On y voit les profonds myſtères
Des Légiſlateurs, des Etats;
Leurs loix ne ſont point arbitraires;
Des temps, des mœurs, & des climats,
Elles ſont toutes tributaires:
On voit de tout gouvernement
Et le reſſort & le mobile.
Stile ſerré, rien d'inutile;
Quelle vigueur de jugement!
C'eſt le chef-d'œuvre du grand maître:
Heureux l'âge qui l'a vu naître.
Ô vous qui viviez avec lui,
(Que de talens il eut pour plaire!)
En vain vous pleurez aujourd'hui:
La douceur de ſon caractère,
Et l'aménité de ſes mœurs

Gagnoient vos esprits & vos cœurs.
Tel ami laisse un vuide immense ;
Le grand homme nous restera ;
Mais l'homme aimable de la France,
Qui jamais le retrouvera ?

VERS

A MADEMOISELLE C...

Pour le jour de saint Louis sa fête, en lui envoyant un panier contenant des pêches avec un bouquet, & six serins enchaînés par des faveurs.

CHARGÉS des dons de Pomone & de Flore,
Nous venons, députés de l'Isle de Paphos,
Vous offrir, timides oiseaux,
Des fleurs que les Zéphirs pour vous ont fait éclorre :
Ouvrez, ne craignez point notre légéreté,
Nul de nous ne sera volage ;
Peut-on ne pas chérir son esclavage,
Quand c'est pour vous qu'on perd la liberté ?



ÉPÎTRE

A MADAME D....

En son Château.

AU sein d'une douce langueur
Tandis qu'à peine je respire,
Et que la secourable erreur,
Dans les tourbillons du délire
Emporte, & voile mon malheur;
Vous me promettez un sourire,
Des œillets, un regard flateur,
Si reprenant pour vous ma lire,
Je vous fais sentir du bonheur
Les influences & l'Empire;
Et si par mes accords j'attire
Le doux plaisir dans votre cœur.
Puis-je vous rendre un tel service,
Moi, que les Dieux d'un œil propice
N'ont jamais daigné regarder?
Pouvez-vous me le demander;
Vous, qui reçutes en partage

De la nature, enfant gaté,
Toutes les graces ſans fierté,
De l'eſprit ſans faux étalage,
De la vertu ſans âpreté,
Un peu d'humeur, un goût volage;
Mais ſans fiel & ſans fauſſeté?
Si l'Eumenide de Tantale
Empoiſonne ces dons heureux,
S'il eſt toujours quelqu'intervalle
Entre le bonheur & vos vœux;
Si du ſombre ennui l'influence
Verſe en un cœur fait pour les jeux,
De tout deſir cette impuiſſance,
Cet embarras de l'exiſtence,
Qui d'un Peuple fier & fameux
Epuiſent ſouvent la conſtance;
À cette ſiniſtre langueur
Pour oppoſer de sûres armes,
Donnez, belle Eglé, votre cœur
Au Dieu qui vous donna ſes charmes.
Un Amant voltige, enchanté,
Des vrais plaiſirs aux doux menſonges;

Pour

Pour lui, l'aimable volupté
Reproduite dans de beaux ſonges,
Survit à la réalité.
Cet Univers n'a qu'une allure
Pour ceux dont les timides ſens
Plongés dans une nuit obſcure,
Des amoureux engagemens
Repouſſent l'aimable impoſture :
Mais aux yeux des tendres Amans ;
Le domaine de la nature
De leur cœur ſuit les mouvemens ;
Et ſon aſpect, & ſa parure
Changent avec leurs ſentimens.
Regardez l'ingénue Aminte,
Qui foulant l'art & la contrainte,
Adreſſe à Licas des ſouris ;
Un berceau dans ſa ſombre enceinte
Voit de leurs nœuds ſerrer l'étreinte :
Aminte ſort, ſon Coloris
Du doux plaiſir porte l'empreinte ;
Et ſon front où la joie eſt peinte,
Eſt le trône où s'aſſied Cypris.

Lise, Bergére de même âge,
A plus d'esprit, autant d'attraits;
Mais la langueur, dans un nuage
Enveloppe ses sombres traits:
Rêveuse, indolente, discrete,
Parce qu'elle vit sans amour;
Avec des fleurs & sa houlette
Elle manque la fin du jour.
Il faut sur-tout pour se bien plaire
Dans un azile solitaire,
Nourrir de tendres sentimens;
Autour d'une personne chere,
Tout se revetit d'agrémens.
Mais si concentré dans Cithère,
L'amour n'embellit point nos champs;
Les bois, les prés, & la fougère
Laissent au jour tous ses momens.
Beaux lieux où la Reine de Gnide
Eut dédaigné Chypre & Paphos,
Non, vous ne touchez point Armide,
Son cœur que la volupté guide,
N'aime en vous qu'un jeune Héros.

Une ame qu'amour a bleſſée
Se voit & ſe trouve par-tout ;
Tout fait revivre en ſa penſée
Ses amuſemens, & ſon goût.
Ce lit de fleurs & de verdure
Que rafraîchiſſent les Zéphirs,
De quelqu'amoureuſe avanture
Lui retrace tous les plaiſirs.
Intereſſante Philomelle,
Votre Muſique lui rappelle
D'un Berger la touchante ardeur :
Quand par mille cadences vives,
Les ſerins animent ces rives,
Elle entend le cri du bonheur.

Ainſi dans les champs tout conſpire
À nous fournir un doux emploi ;
On y jouit d'un beau délire,
Parce qu'on y jouit de ſoi.
C'eſt là que l'amour favorable,
De chaque Amant fait un heureux ;
A la Ville on veut être aimable,
Mais y ſait-on être amoureux ?

On y méconnoit la nature,
Y connoîtroit-on ses plaisirs?
Du sein vuide de l'imposture
Peut-il germer de vrais desirs?
Dans ces brillantes Assemblées
Où l'art triomphe avec fierté;
Aux écarts de la vanité
J'ai vu les graces immolées.
J'ai vu plus d'un fade Blondin,
Au fond de son cœur incertain,
Balancer l'aimable Corinne
Avec des magots de la Chine,
Avec le vernis de Martin.
J'ai vu l'absurde persiflage
Lier à son char la raison;
Et le plus futile jargon
Triompher de ce beau langage
Qui s'attire mon juste hommage
Dans Voltaire & dans Fenelon.
J'ai vu des petites maîtresses
S'épuiser en tendres caresses,
S'épuiser pour un Angola;

Et des Abbés vermeils ſourire,
Mordre leurs lèvres, & redire
Tous les traîts ſaillans du Sopha.
Sous une immenſe chevelure,
J'ai vu les enfans de Themis
Envier la brillante allure
De nos frivoles Adonis :
Galans ſans choix, légers ſans graces,
Ils donnent ſur de faux ſuccès ;
Quand on a ri de leurs grimaces,
On les renvoit à leurs procès.
De ces odieuſes images
C'eſt beaucoup trop ſouiller vos yeux,
Belle Eglé ; ſur d'autres rivages,
Parmi des fleurs & des bocages,
Voyez le plus jeune des Dieux
Rendre en plaiſirs délicieux
Tout ce qu'il reçoit en hommages.
Sur l'aile des légers Zéphirs
Parcourez l'azile ruſtique
Ou Medor & ſon Angelique
Bégayoient de tendres ſoupirs ;

Et couverts d'un feuillage antique
Se jouoient avec les plaisirs.
Dans les champs qu'embellit Vauclufe,
Venez admirer ce féjour
Où plein de Laure & de fa Mufe,
L'heureux Pétrarque, tour à tour,
Vit pour la gloire & pour l'amour.
Lieux fortunés, belle contrée,
Où coulent les eaux du Lignon,
Aprenez-nous comment Aftrée
Gênant fon goût pour Celadon,
Prêchoit à fon ame épurée
Le Quietifme de Platon :
Daignez encore nous redire
Combien de fois, changeant de ton
De l'amour le fougueux délire
Prévalut fur ce beau jargon.
Puifez une auffi douce yvreffe
Dans les yeux d'un charmant vainqueur ;
Si vous vous devez au bonheur
Vous vous devez à la tendreffe.
Puifque de vos heureux foupirs

Ce bonheur doit être l'ouvrage,
Hâtez-vous, formés des desirs
Qui fassent honneur à votre âge;
Et songez qu'un esprit trop sage
Est l'épouventail des plaisirs.

VERS
A UNE FLEUR,
Présentés à MADEMOISELLE.... le jour de sa Fête.

OUBLIEZ, jeune fleur, les caresses de Flore;
Oubliez de son tendre Epoux
Les amoureux soupirs qui vous ont fait éclorre;
Ce jardin n'est plus fait pour vous:
Une plus belle destinée
A vous vient s'offrir en ce jour,
La beauté ne vous est donnée
Que pour servir à mon amour.
Venez parer la Bergére que j'aime,
Vous seul en méritez l'honneur;
Mais sentirez-vous bien cette faveur extrême?
C'est au milieu des graces même

Qu'eſt le lieu de votre bonheur ;
Contente de pouvoir ſervir à ſa parure,
A la rendre plus belle en vain n'aſpirez pas ;
Avant vous l'heureuſe nature
A raſſemblé tous les appas
Pour en faire une mignature.
Puiſſiez-vous plaire à ſes beaux yeux,
Et pour prix de la préference
Qui vous deſtine un ſort ſi glorieux,
Peignez-lui par reconnoiſſance,
La ſincérité de mes feux ;
Peignez-lui toute ma conſtance.
Mais, de vous puis-je attendre un ſi juſte retour ?
Non, non, vous ne pouvez lui faire bien ma cour ;
Hélas ! de ma flamme fidéle
Vous n'offrez qu'un foible modéle ;
Vous paſſerez en moins d'un jour,
Comment lui peindrez-vous une ardeur éternelle ?



A DORIS.

QUE de chose l'on vous dira
Aujourd'hui que commence un siécle avec l'année ;
Vous promette d'aimer un siécle qui voudra,
Je n'aime qu'au jour la journée.
Mille & mille autres jours succédent à leur tour,
Mais les promettre est erreur en amour :
Sur les aîles du temps la promesse s'envole,
Ces siécles deviennent un jour ;
Mais je tiens plus que ma parole.

LES ÂGES DU MUSICIEN.

DE quinze à trente, oh le bel âge !
Pour Mantille, ou pour Bavolet,
Je jouois Musicien volage,
Huit ou dix airs de Flageolet.
D'un autre instrument, à quarante,
Filant l'archet dans les Concerts ;

Une Brunette un peu piquante
Tiroit de moi trois ou quatre airs.
Sur le claveſſin, à cinquante,
Je connus les trarpegemens;
D'une Muſique plus ſavante
Je jouois un air ſeulement.
Depuis ce temps, lorſque j'aborde
Avec mon lut une beauté,
À grand peine, hélas ! je l'accorde;
Et l'air eſt mal exécuté.

EPIGRAMME.

ÇA, combattons, diſoit un jour Hortenſe
Au Dieu d'amour, laiſſe-là tous tes dards:
Soit, répond-il; mais garde le ſilence,
Ta ſeule voix dompteroit le Dieu Mars;
Ferme les yeux, un ſeul de tes regards
Vaut tous mes traits. J'obéis, reprit-elle;
L'amour en prend une audace nouvelle;
Mais dès qu'il vit Hortenſe de plus près,
Il s'écria, fuyant à tire-d'ailes,
Je n'avois pas compté tous tes attraits.

LES TORTS,

À M. DE VOLTAIRE,

Au ſujet de ſa diſpute litteraire touchant Servet.

SERVET eut tort, & fut un ſot
D'oſer dans un ſiecle falot,
S'avouer Anti-Trinitaire :
Et notre illuſtre Atrabilaire
Eut tort d'employer le fagot
Pour refuter ſon adverſaire :
Et tort notre antique Sénat
D'avoir prêté ſon miniſtere
A ce dangéreux coup d'Etat.
Quant au Cenſeur Epiſtolaire
Qui dans ſon petulant eſſor,
Vient reveiller le chat qui dort;
Et dans un ample commentaire
Prôner ce qu'il auroit du taire;
Je laiſſe à juger s'il a tort.
Quant à vous, célebre Voltaire,
Vous avez tort, c'eſt mon avis;

Vous vous plaiſez en ce Pays,
Ménagez ce qu'on y revere.
Vous avez à ſatiété
Les biens où la raiſon aſpire;
L'opulence, la liberté,
La paix qu'en cent lieux on deſire;
Des droits à l'immortalité
Cent fois plus qu'on ne ſauroit dire;
L'on a du goût, l'on vous admire;
Tronchin veille à votre ſanté:
Cela vaut bien, en vérité,
Qu'on immole à ſa ſureté
Le plaiſir de pincer ſans rire.

VERS
DU ROI DE PRUSSE
À VOLTAIRE.

CROYEZ que ſi j'étois Voltaire,
Et particulier comme lui;
Me contentant du néceſſaire,
Je verrois voltiger la fortune légere,
Et la laiſſerois aujourd'hui

Partager loin de moi sa faveur passagere.
Je connois l'ennui des honneurs,
Le fardeau des devoirs, le jargon des flatteurs;
Ces miseres de toute espece,
Et ces déhors de politesse
Dont il faut s'occuper dans le sein des grandeurs.
Je méprise la vaine gloire;
Quoique Poëte & Souverain,
Quand le fatal ciseau terminant mon destin,
M'aura plongé dans la nuit noire;
Qu'importe l'honneur incertain
De vivre après ma mort au temple de mémoire?
Un instant de bonheur vaut mille ans dans l'histoire.
Nos destins sont-ils donc si beaux?
Le doux plaisir, & la molesse,
La vive & naïve allegresse
Ont toujours fui des Grands la pourpre & les faisseaux.
Prisant la liberté, leur troupe enchanteresse
Préféra l'aimable paresse
Aux plus brillans succès, & les jeux aux travaux.
Ainsi la fortune volage

N'a jamais causé mes ennuis;
Soit qu'elle me flatte, ou m'outrage,
Je dormirai toutes les nuits,
En lui refusant mon hommage.
Mais notre Etat fait notre Loi;
Il nous obligè & nous engage
A mesurer notre courage
Sur ce qu'éxige notre emploi.
Voltaire dans son Hermitage;
Dans un Pays dont l'héritage
Est son antique bonne *foi*,
Peut, sous les loix d'une vertu sauvage,
Vivre au gré de Platon, & disposer de soi;
Pour moi, ménacé du naufrage,
Je dois en affronter l'orage;
Penser, vivre, & mourir en Roi.



SUR UN CADRAN.

EPRIS d'un si charmant séjour,
Le Dieu brillant qui dispense le jour
A donné le dessein de ce Cadran solaire;
Mais l'amour plus fin Horloger,
En Hyerogliphe, avec un trait leger,
Marqua l'heure de la Bergere
Ainsi que celle du Berger.

A MADAME.

QU'EST-CE qu'amour? C'est un enfant mon Maître;
Il l'est aussi du Berger & du Roi:
Il est fait comme vous, il pense comme moi;
Mais il est plus hardi peut-être.

RÉPONSE D'UNE DAME

À un Cavalier, sur une longue Lettre.

VOUS n'écrivez que pour écrire,
C'est pour vous un amusement;
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

EPITAPHE
DE M. LE MARÉCHAL DE SAXE.

IL n'eſt plus ce Guerrier dont au ſein de la gloire
La mort reſpecta les travaux ;
Il eut pour Maître la Victoire,
Et pour Diſciples ſes Rivaux.
À Courtray Fabius, Annibal à Bruxelles,
Sur la Meuſe Condé, Turenne ſur le Rhin ;
Au Léopard farouche il impoſa le frein,
Et de l'Aigle rapide il abatit les ailes.

SUR LA MALADIE
DE MADAME **

LACHESIS tournoit ſon fuſeau,
Filant avec plaiſir les beaux jours d'Iſabelle ;
J'apperçus Atropos qui d'une main cruelle
Vouloit couper le fil & la mettre au tombeau :
J'en avertis l'amour, mais il veilloit pour elle ;
Et du mouvement de ſon aîle
Il étourdit la Parque, & briſa ſon ciſeau.

CHANSON.

MADRIGAL

À MADAME DE ...

AU temps heureux où regnoit l'innocence,
On goutoit en aimant mille & mille douceurs;
Et les amours ne faisoient de dépense
Qu'en soins & qu'en tendres ardeurs:
Mais aujourd'hui sans l'opulence,
Il faut renoncer aux Plaisirs;
Un Amant qui ne peut dépenser qu'en soupirs,
N'est plus payé qu'en espérance.

IMPROMPTU

DE M. DE VOLTAIRE

À son passage en Allemagne sur un Village brûlé, & rétabli par le Gouverneur.

UNe flamme cruelle a ravagé ces lieux,
Embdem les rétablit par sa magnificence;
Que ce Marbre à jamais annonce à tous les yeux,
La gloire, le bienfait & la reconnoissance.

QUATRAIN

À MADAME DE...

VOus avez de l'eſprit, c'eſt choſe très-certaine;
Mais vous en faites trop de cas,
Et vous courez après, Climene,
Comme ſi vous n'en aviez pas.

VERS

à Mademoiſelle D'ANGEVILLE, qui avoit joué le rolle de la Folie.

A Travers ce déguiſement
On reconnoît ſon goût, ſon art, ſon enjouement;
Dangeville eſt toujours la Fille de Thalie:
Mais s'il en faut juger par l'éclat de ſes yeux,
Le bandeau de l'Amour lui conviendroit bien mieux
Que le maſque de la Folie.

ÉPIGRAMME.

BLAISE voyant à l'agonie
Lucas qui lui devoit cent francs,
Lui dit, toute honte bannie,
Ça, payez-moi vîte, il est temps.
Laissez-moi mourir à mon aise,
Répondit foiblement Lucas ;
Ah ! parbleu, vous ne mourrez pas
Que je ne sois payé, dit Blaise.

ÉPIGRAMME.

ETRE l'amour quelquefois je desire,
Non pour regner sur la Terre & les Cieux ;
Car je ne veux regner que sur Themire,
Sur elle vaut les hommes & les Dieux.
Non pour avoir bandeau dessus les yeux,
Car de tous points Themire m'est fidéle ;
Non pour jouir d'une vie immortelle,
Car à ses jours survivre je ne veux :
Mais seulement pour épuiser sur elle,
Du Dieu d'amour & les traits & les feux.

VERS,

DE M. DE V.

À MONSIEUR S....

ELEVE du jeune Apollon
Et non pas de ce vieux Voltaire;
Eleve heureux de la raison
Et d'un Dieu plus charmant qui t'instruisit à plaire;
J'ai lu tes Vers brillans & ceux de ta Bergére,
Ouvrages de l'esprit embellis par l'amour;
J'ai cru voir la belle Glycere
Qui chantoit Horace à son tour.
Que son esprit me plaît! Que sa beauté te touche!
Elle a tout mon suffrage, elle a tous tes desirs;
Elle a chanté pour moi; je vois que sur sa bouche
Tu dois trouver tous les plaisirs.

VERS,

DE M. DE VOLTAIRE

A M. LE MARQUIS D'ADHEMAR

Grand'Maître de Madame la Marquise de Bareith.

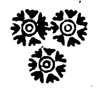
DANS la retraite où la raison m'attire,
Je goute en paix la liberté ;
Cette sage Divinité
Que tout mortel ou regrette, ou desire,
Fait ici ma félicité.
Indépendant, heureux, au sein de l'abondance ;
Et dans les bras de l'amitié ;
Je ne puis regretter ni Berlin, ni la France :
Et je regarde avec pitié
Les Traités frauduleux, la sourde inimitié,
Et les fureurs de la vengeance.
Mes vins, mes fruits, mes fleurs, ces campagnes ; les eaux,
Mes fertiles vergers, & mes rians berceaux,

Trois fleuves que de loin mon œil charmé contemple,
Mes Penates brillans fermés aux envieux;
Voilà mes Rois, voilà mes Dieux:
Je n'ai point d'autre Cour, je n'ai point d'autre Temple.
Loin des Courtiſans dangereux,
Loin des fanatiques affreux,
L'étude me ſoutient, la raiſon m'illumine;
Je dis ce que je penſe, & fais ce que je veux:
Mais vous êtes bien plus heureux,
Vous vivez près de Villhelmine.



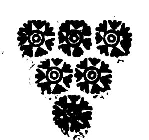
EPIGRAMME
A MADAME DE GRAPHIGNY
AUTEUR DE CENIE,
Sur sa fille d'Aristippe.

BONNE Maman de la gente Cenie,
Vous aviez cinquante ans, quand fites ce Poupon;
Le Public applaudit, & le trouva fort bon:
On passe un miracle en la vie.
Mais d'un effort moins circonspect,
Sept ans après, tenter même avanture;
Et travailler encore dans le goût Grec;
(Pardon, Maman, si la phrase est trop dure)
Je le dis, sauf votre respect,
C'est en tout point vouloir forcer nature.



VERS
DE M. DE VOLTAIRE
A MADAME DU BOCAGE,
A son départ pour l'Italie.

MUse nouvelle, aimable grace,
Allez au Capitole, allez, rapportez-nous
Les mirthes de Petrarque, & les lauriers du Tasse :
Si tous deux revivoient ils chanteroient pour vous;
Et voyant vos beaux yeux, & votre Poésie,
Tous deux mourroient à vos genoux,
Ou d'amour, ou de jalousie.



AU MÊME,

A MADAME LA DUCHESSE DE...

Sur une Enigme inexpliquable.

VOTRE Enigme n'a point de mot;
Expliquer chose inexpliquable,
Est ou d'un Docteur, ou d'un sot;
L'un à l'autre est assez semblable.
Mais si l'on donne à deviner
Quelle est la Princesse adorable
Qui sur les cœurs sait dominer,
Sans chercher cet empire aimable;
Pleine de goût, sans raisonner;
Et d'esprit, sans faire l'habile;
Cet Enigme peut étonner,
Mais le mot n'est pas difficile.



LETTRE DE LA MAUPAR,

... À M. LE COMTE DE...

À l'Armée de M. le Maréchal DEVILLARS, *le 20 Juin 1703.*

VOUDRAS-TU, cher Amant, parmi le bruit
des armes
Entendre le récit de mes vives allarmes?
Et quand Mars dans ton ſein allume ſes fureurs,
Tes yeux daigneront-ils voir une Amante en pleurs?
Quel trouble! quel effroi de tout mon cœur s'empare!
Il court un bruit confus qu'un combat ſe prépare;
Que Bade vainement cherche à ſe retrancher,
Qu'à travers ſes Remparts Villars va le chercher:
Bruit cruel! chaque mot m'épouvante & me glace;
Le Ciel me feroit-il prévenir ma diſgrace?
Ah! je ſai que la gloire a pour toi trop d'appas,
Que l'honneur au péril précipite tes pas:
Pour un Guerrier, tes yeux ont reçu trop de charmes;
Pour un Amant, ton cœur aime trop les allarmes;
Le Ciel devoit du moins te rendre en te formant,

Ou moins vaillant Guerrier, ou moins aimable
Amant.
De mon ſexe timide ignorant la foibleſſe,
Je ſuis propre au péril ainſi qu'à la tendreſſe;
Que ne m'eſt-il permis de voler après toi,
Je te ſuivrois par tout, je n'aurois plus d'effroi:
J'irois braver la mort, & ſerois toujours prête
A m'expoſer aux coups qui menacent ta tête.
Ta jeuneſſe, tes traits, ce tein vif, ces appas,
Ces cheveux qu'Apollon ne déſavouroit pas;
Dans l'empire amoureux inévitables charmes,
Pour toi, dans un combat, ſont d'inutiles armes:
Un homicide plomb avec impunité
Frappe, ſans reſpecter l'âge, ni la beauté.
Adonis, comme toi fut autrefois aimable,
Pour toi je crains hélas! ſon deſtin déplorable;
Venus entre ſes bras lui vit perdre le jour,
Je n'ai pas ſes attraits, mais j'en ai tout l'amour.
Mere des doux plaiſirs, favorable Déeſſe,
Toi que ſuivent toujours les ris & la jeuneſſe;
Je t'implore aujourd'hui: ſi d'une tendre voix
J'ai quelquefois chanté la douceur de tes loix,

Si j'ai vanté ton Fils, ſes traits & ſon empire,
Et porté dans les cœurs les flammes qu'il inſpire;
Vole, deſcends des Cieux, ſers toi de ces regards
qui ſavent quand tu veux déſarmer le Dieu Mars;
Obtiens qu'à mon Amant il ne ſoit point funeſte.
Mais que dis-je, inſenſée? & quel eſpoir me reſte?
En voyant cet objet de mes vœux les plus doux,
Tu ſerois ma rivale, & Mars ſeroit jaloux.
Parmi tant de frayeurs, c'eſt toi ſeul que j'implore,
Souviens-toi, cher Amant, que mon ame t'adore;
Que tu dois de mes pleurs faire ceſſer le cours,
Qu'en expoſant ta vie, il y va de mes jours.

LE MIROIR.

FABLE.

ON voyoit au milieu d'une place publique,
J'ignore chez quel peuple, il n'importe en quel temps;
Un miroir merveilleux, & d'utile fabrique,
Où ſe peignoit par art le naturel des gens.
Tout le monde accouroit à ce tableau fidele;
Une coquette approche, elle y voit, traits pour traits,

Ses petits soins jaloux, & ses penchans secrets ;
Ah ! c'est ma voisine, dit-elle ;
C'est son esprit tout pur, je la reconnois-là :
Le joli miroir que voilà ;
Et combien je m'envais humilier la Belle.
Un petit Maître succeda,
Et la glace aussi-tôt présente pour image
Tout l'orgueil renfermé dans l'esprit d'un faquin ;
Parbleu je suis ravi qu'on ait peint mon cousin,
Dit l'homme, je voudrois qu'il put devenir sage ;
En prenant des conseils de ce miroir malin.
Après lui, vint un vieux vilain
D'une espece tout-à-fait rare ;
Il tire une lunette, & se regarde bien ;
Puis ricanant d'un air bizarre,
C'est mon frere, dit-il, ce vieux fou, cet avare
Qui se feroit fouetter pour accroître son bien ;
J'aurois un vrai plaisir à montrer sa lesine,
Et payrois de bon cœur cette glace divine ;
Si l'on me la donnoit pour rien.
Dès-que fut retiré ce ladre octogenaire,
D'autres vinrent encor consulter le miroir ;

L'amour propre eſt habile à nous voiler les nôtres;
Tout homme eſt médiſant & vain,
C'eſt un bonheur pour la ſatire;
Ses dures vérités ne nous feroient pas rire,
Si la préſomption dont naquit le dédain,
Entre leurs traits & nous, ne mettoit le prochain.

ÉPÎTRE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE *A MADEMOISELLE SALLE* *Danſeuſe de l'Opéra.*

LEs amours pleurant votre abſence,
Loin de nous s'étoient envolés;
Enfin les voilà rappellés
Dans le ſéjour de leur naiſſance:

Pour voir triompher leur Reine.
Leurs Etats furent assemblés,
Tout avoit deserté Cithère,
Le jour, le plus beau de vos jours
Où vous reçutes de leur mere
Et la ceinture & les amours.
Dieux! quel fut l'aimable concours
Des yeux qui marchant sur vos traces,
Apprirent de vous pour toujours,
Ces pas mesurés par les graces,
Et composés pour les amours.
Des ris Lessain vif & folâtre
Avoit occupé le théâtre,
Sous les formes de mille Amans;
Venus & ses Nimphes parées
De modernes habillements,
Des loges s'étoient emparées;
Un tas de vains Perturbateurs
Soulevant les flots du parterre,
A vous, à vos Admirateurs
Vint aussi déclarer la guerre:
Je vis leur parti frémissant

Forcé de changer de langage,
Vous rendre en partant leur hommage;
Et jurer en applaudissant.
Restez, fille de Terpsichore,
L'amour est las de voltiger;
Laissez soupirer l'Etranger
Brûlant de vous revoir encore:
Je sçai que pour vous attirer,
Le solide Anglois recompense
Le mérite errant que la France
Ne sçait tout au plus qu'admirer:
Par sa genereuse industrie,
Il veut en vain vous rappeller;
Est-il rien qui doive égaler
Le suffrage de la Patrie?

FIN.

ERRATA.

Page 2	*Vers* 16	Créature, *lisez* Créatüre.
12	14	vœux, - - - - vœux.
60	19	charmes. - - - - charmes
74	18	loisive - - - oisive
76	13	tu n'en est - - - tu n'en es
87	21	au - - - - à ce
90	2	ni de tendresse - - - ni tendresse
91	13	l'a - - - - la
93	20	à - - - - a
93	21	histoire. - - - - histoire
110	8	qu'un - - - - qu'au
113	18	tes divin - - - - tes divins
116	24	entourrée - - - - entourée
118	3	à - - - - a
125	9	Porré - - - - Porée
130		Après le dernier Vers de la page, il faut lire le suivant.

Je puis aisément vous duper;

131	1	vous duper *lisez* vous tromper
131	14	mourrons - - - mourront
131	19	à - - - - - - a
133	16	Germaine - - - Germanie
137	9	quelle - - - - - qu'elles
140	16	n'aime - - - - - n'aimes
156	4	courrir - - - - - - courir
165	16	Tulette - - - - Turelle
176	10	ne me dis - - - ne lui dis

Pag. 177 Vers 13 parloit peu peu *lisez* parloit peu

178 21 prendroit - - - prendroient

179 5 une effort - - - - un effort

179 8 Quel sort ! près - - - - - Qu'il soit près

184 14 Reparti-t-il - - - Repartit-il

185 6 Conardise - - - Coüardise

222 3 petit minoir - - - petit minois

226 Après le 18 Vers, lisez les deux suivans.

Aux emphatiques ornemens
D'un sublime & pompeux ouvrage,

273 21 jusqu'à vous *lisez* jusques à vous

294 13 mais, sont dépendans - - - mais ils attendent

315 7 mais il n'est moins - - - - il n'est pas moins

325 9 ils donnent - - - ils dorment

330 4 trarpegemens - - harpegemens

331 Après ce Vers, A ce dangereux coup d'état *lisez*,

Quelle barbare inconséquence !
O malheureux siécle ignorant !
On abhorroit l'intolérance
Qui désoloit toute la France,
Et l'on étoit intolerant.
Pour le Censeur &c.

337 12 la gloire *lisez* le malheur

351 1 & 2. Et pour voir - - - -

Où pour voir triompher leur Reine,
Leurs Etats furent assemblés.

Rebacked by:
Bronwen Evans
Nov. 1991







